



LES PROPHETIES MESSIANIQUES

SCIENCES ET RELIGION

M. l'Abbé de Broglie
Paris, 1904

PRÉFACE

Les conférences que nous publions, prononcées dans l'église des Carmes, à Paris, pendant l'hiver de 1892-1893, continuent la démonstration que M. l'abbé de Broglie avait entreprise, de l'existence et des attributs de Dieu.

« J'ai commencé par apporter ici », dit-il au début de la première conférence, « les grands et nobles arguments de la métaphysique, et par gravir, à la suite de Platon, de saint Augustin, de saint Anselme, de Bossuet, de Descartes et de Leibniz, cette route de la pensée humaine qui monte du fini à l'infini et aboutit au pied du trône de l'Être parfait.

À ces arguments j'ai joint des preuves historiques en montrant que le Verbe de Dieu a parlé aux patriarches et qu'il a agi dans l'histoire du peuple d'Israël, et que celui qui parle et qui agit est certainement celui qui existe.

Aujourd'hui, j'apporte une nouvelle preuve de ces attributs de Dieu ; j'apporte, pour les démontrer, les prophéties messianiques, c'est-à-dire la prédiction faite par Dieu et gravée dans les écrits des prophètes d'Israël, de l'avènement de Jésus-Christ et de la fondation de la religion chrétienne et de l'Église catholique (1).

Ces grands faits partagent l'histoire de l'humanité, et, comme on l'a dit éloquemment, avant eux tout, y conduit, à partir d'eux tout en découle. Si donc je puis établir que ces grands et immenses faits de l'histoire de l'humanité ont été prédits avec leurs circonstances, cinq ou six siècles, ou quatre siècles au moins, avant leur accomplissement, il sera certain que l'histoire de l'humanité est gouvernée par une intelligence qui voit l'avenir à travers les siècles, parce que l'avenir dépend d'elle, et, par conséquent, parce qu'elle peut tout ».

La preuve tirée des prophéties était constamment alléguée par l'apologétique d'autrefois. Bossuet, sévère pour ceux qui essayaient de l'affaiblir (2), l'a développée dans la seconde partie du *Discours sur l'histoire universelle* ; que d'âmes, à la lecture de cette œuvre presque sans égale, ont ressenti une impression de joyeuse certitude qui, par la grâce de Dieu, les a pour toujours affermies dans la foi ! Lacordaire, à son tour, a présenté la même preuve dans ses Conférences de Notre-Dame, solides non moins qu'éclatantes. M. Le Hir, défendant contre une critique effrénée l'autorité des *Prophètes d'Israël*, a écrit des pages érudites, judicieuses, éloquentes même, qu'éclaire parfois comme un rayon de Bossuet (ce jugement est du docte et regretté P. de Valroger.) Un autre apologiste plus goûté, semble-t-il, de nos contemporains, mieux écouté d'eux que Bossuet ou même Lacordaire, Newman, assigne lui aussi à la prophétie un rang éminent parmi les preuves du christianisme (3).

Et cependant, M. de Broglie l'avoue, cette preuve n'a point pour beaucoup d'entre nous la force persuasive que lui avaient reconnue tant de générations chrétiennes. Déconcertés par les attaques du rationalisme, de nombreux croyants désertent l'antique forteresse qui avait abrité leurs pères, et où ils ne se croient plus en sûreté ; ils se rejettent sur des preuves plus aptes, selon eux, à toucher et à convaincre les hommes d'aujourd'hui. M. de Broglie ne dissimule pas quels motifs ont poussé à cet abandon. « ... Les textes prophétiques sont très obscurs... Le prophète, après avoir annoncé tel fait

évangélique, glisse rapidement pour passer à d'autres sujets, et sa pensée semble s'oublier de manière qu'on ne la saisit qu'au passage... Ces textes paraissent équivoques, et sont susceptibles d'un sens autre que celui de la prophétie (4) ». À ces objections, l'auteur a fait de solides et ingénieuses réponses. Oui, les prophéties sont souvent obscures ; mais leur obscurité se justifie par le but que la sagesse divine se proposait. Les textes prophétiques étaient adressés aux générations futures ; il suffisait donc que ces textes fussent compris par elles, et qu'ils reçussent toute leur clarté des événements qu'ils annonçaient. L'ont-ils reçue ? Docile à la méthode des apologistes, mais à une méthode qu'il a su rajeunir, M. de Broglie place les événements annoncés, faits évangéliques et commencements de l'Église, en présence des prophéties où la tradition chrétienne avait lu leur histoire anticipée. Parmi toutes ces prophéties, il en est, et des plus importantes, qui sont claires ; le sens supérieur des autres se dégage des voiles dont il avait été d'abord enveloppé. Entre les textes prophétiques et les événements prédits, M. de Broglie constate un accord qui s'étend jusqu'aux moindres circonstances ; et il montre que ces merveilleuses et indéniables coïncidences ne peuvent s'expliquer ni par le hasard, ni par les savants calculs, les longues prévisions, la puissante volonté des hommes, ni par ce qu'on a nommé de nos jours les *idées forces*. Il est donc en droit de reprendre après les plus grands maîtres et d'exposer la preuve tirée des prophéties ; il le fait avec une érudition sobre, avec une sincérité et une profondeur d'accent qui émeuvent en même temps qu'elles persuadent. De ces conférences ressort la démonstration que M. de Broglie s'était proposée. Dieu, le Dieu vivant, y apparaît avec les attributs qu'une saine théodicée proclame, et que la révélation a mis en une plus complète, plus stable et plus éclatante lumière. Il s'y découvre libre dans ses choix, mais d'une liberté éclairée par la sagesse et dirigée par l'amour ; puissant dans ses œuvres, fidèle dans ses menaces, fidèle surtout dans ses promesses, magnifique dans ses dons.

Ces conférences avaient été recueillies par la sténographie. Nous les avons revues avec un soin qui en a religieusement respecté le fond, et qui n'en a retouché la forme que le moins possible.

Augustin LARGENT.

Chanoine honoraire de Paris.

19 décembre 1903.

(1) Une des conférences, la huitième, traite des *Figures Messianiques* qui se trouvent dans l'Ancien Testament.

(2) *Défense de la tradition et des Saints Pères*, P. 1, liv. III, ch. XVI, et *Dissertation sur Grotius*.

(3) *Grammar of Assent. Revealed Religion*.

(4) *Première Conférence*.

[Première conférence](#)

[Seconde conférence](#)

[Troisième conférence](#)

[Quatrième conférence](#)

[Cinquième conférence](#)

[Sixième conférence](#)

[Septième conférence](#)

[Huitième conférence](#)

LES PROPHÉTIES MESSIANIQUES

PREMIERE CONFÉRENCE

La valeur apologétique des prophéties.

Deux méthodes d'interprétation.

Mes Frères, dans les deux séries de conférences que j'ai données dans cette église les années précédentes, j'ai cherché à recueillir les preuves de l'existence et des attributs du vrai Dieu, du Dieu chrétien. Aucun sujet n'est plus important à notre époque. Nous ne sommes plus au temps où la grande, bienfaisante et salubre notion du Père céleste brillait comme un soleil sur l'horizon de la pensée humaine, et où personne, dans l'enceinte de la civilisation chrétienne, n'aurait osé la contester. Les progrès de l'athéisme, depuis le siècle dernier, sont effrayants. Dans une séance mémorable de la vieille Sorbonne, le soutenant d'une thèse théologique (malheureusement, c'était un ecclésiastique : l'abbé de Prades) énonça des propositions qui semblaient porter aux attributs du Dieu chrétien. Aussitôt quelqu'un se leva dans l'assistance et s'écria : *Causam Dei defendo contra atheistam*. Je prends en main la cause de Dieu contre un athée. L'assemblée frémit à ces paroles, et cette discussion eut un tel retentissement que l'autorité publique se crut obligée d'intervenir et d'exiler l'audacieux auteur de la thèse incriminée (1).

Aujourd'hui, ce sont bien d'autres thèses que l'on entend dans nos amphithéâtres publics. Cette idée de Dieu si salubre est attaquée, blasphémée, raillée de bien des côtés ; et dans les écrits d'un homme qui s'est posé comme l'adversaire direct du Dieu incarné, mais qui n'était l'adversaire du Dieu incarné que parce qu'au fond du cœur il niait l'idée du Père céleste, on a pu lire cette phrase blasphématoire : « Dieu est un bon vieux mot un peu lourd » qu'il faut laisser au peuple et aux ignorants. Et pour les raffinés, pour ceux qui prétendent avoir le monopole de la science, « Dieu, c'est la catégorie de l'idéal », c'est-à-dire une chimère, une invention de l'esprit humain, quelque chose de plus faible, de plus impuissant que les idoles des païens. Et, vous le savez, cet homme entouré de la faveur publique pendant sa vie, a été honoré de funérailles faites au nom de l'État !

Jamais donc il n'a été plus nécessaire de prendre en main la cause de Dieu contre les athées. C'est cette tâche que j'ai entreprise.

J'ai commencé par apporter ici en quelques mots les grands et nobles arguments de la métaphysique et par gravir, à la suite de Platon, de saint Augustin, de saint Anselme, de Descartes, de Bossuet et de Leibniz, cette route de la pensée humaine qui monte du fini à l'infini et aboutit au pied du trône de l'Être parfait.

À ces arguments j'ai joint des preuves historiques en montrant que le Verbe de Dieu a parlé aux patriarches et qu'il a agi dans l'histoire du peuple d'Israël, et que celui qui parle et qui agit est certainement celui qui existe.

Aujourd'hui, j'entreprends d'apporter une nouvelle preuve de ces attributs de Dieu ; j'entreprends d'apporter, pour en démontrer la vérité, les prophéties messianiques, c'est-à-dire la prédiction faite par Dieu et gravée dans les écrits des prophètes d'Israël, de l'avènement de Jésus-Christ et de la fondation de la religion chrétienne et de l'Église catholique.

Ces grands faits partagent l'histoire de l'humanité, et, comme on l'a dit éloquemment, avant eux, tout y conduit, à partir d'eux tout en découle. Si donc je puis établir que ces grands et immenses faits de l'histoire de l'humanité ont été prédits avec leurs circonstances, cinq ou six siècles, ou quatre siècles au moins avant leur accomplissement, il sera certain que l'histoire de l'humanité est gouvernée par une intelligence qui voit l'avenir à travers les siècles, parce que l'avenir dépend d'elle et, par conséquent, parce qu'elle peut tout.

Seulement, cette démonstration présente, à notre époque, certaines difficultés.

La preuve des prophéties était le lieu commun de l'ancienne apologétique ; elle était enseignée aux enfants dans le catéchisme ; les chrétiens l'admettaient sans difficulté ; elle les frappait d'une manière toute spéciale, de telle sorte qu'il suffisait de leur montrer quelqu'un de ces textes des prophètes, tels, par exemple, que les textes d'Isaïe qui annoncent la Passion de Notre-Seigneur, et de les rapprocher de l'Évangile qui raconte les mêmes faits, pour produire la conviction dans les esprits. Cette preuve a été attaquée très habilement par la critique rationaliste. Elle a été attaquée à tel point que non seulement ceux qui, ne croyant point au surnaturel, repoussent d'avance toute prophétie et s'efforcent d'expliquer autrement les textes, mais que même beaucoup de chrétiens, beaucoup d'hommes qui croient aux prophéties, qui sont obligés d'y croire, car, après tout, nous chantons dans le Symbole que l'Esprit Saint a parlé par les prophètes, beaucoup d'hommes qui croient, en principe, aux prophéties, trouvent qu'il serait dangereux de trop insister sur cette preuve parce que les textes prophétiques auxquels on fait allusion sont très obscurs ; parce que le prophète, après avoir annoncé tel fait évangélique, glisse rapidement pour passer à d'autres sujets, et que sa pensée semble s'oublier de manière qu'on ne la saisit qu'au passage ; parce que ces textes paraissent équivoques et sont susceptibles d'un autre sens que celui de la prophétie.

Aussi cette tâche est difficile. Et cependant je crois devoir l'entreprendre, car je suis convaincu que cette preuve fait partie des éléments éternels de l'apologétique chrétienne ; qu'elle subsistera toujours ; que si elle s'est obscurcie aux yeux de certains esprits, c'est par suite d'un faux point de vue et d'une erreur de méthode ; qu'il est possible de dissiper ces nuages et de lui rendre tout son éclat.

Je prends comme point de départ le fait même que je viens de vous signaler, fait très étrange : **comment se fait-il qu'une démonstration de la religion qui a été admise pendant tant de siècles comme ayant un caractère d'évidence et devant porter la conviction dans les esprits loyaux, qu'une démonstration qui a satisfait des hommes de toute classe, de toute nature d'esprit, et des génies tels que saint Augustin, Bossuet, Leibniz, pour ne pas parler des autres ; comment se fait-il qu'elle ait pu, à notre époque, s'obscurcir pour ainsi dire et s'évanouir aux yeux d'hommes qui sont chrétiens, qui apportent certainement beaucoup de loyauté dans l'étude de ces questions, qui regrettent même de ne pas voir dans les prophéties ce que leurs pères y ont vu ; comment cela se fait-il ?** Quelque découverte historique et scientifique a-t-elle changé les bases de la démonstration ? Non, il n'y en a aucune. Ces bases sont invariables. En quoi consistent-elles, en effet ? Elles consistent, d'une part, dans **l'accord entre les faits évangéliques et les textes des prophètes**, et, d'autre part, dans **l'antériorité des textes des prophètes** ; la démonstration consiste en ceci, que ce qui s'est passé lors de la

venue de Notre-Seigneur et du commencement de l'Église, se trouve décrit et raconté d'avance dans les écrits des prophètes. Donc il n'y a que deux choses à constater : c'est d'un côté **l'exactitude de l'accord**, la **complexité de l'accord** (car il ne suffit pas de l'accord d'un seul fait : c'est l'ensemble de cet accord qui prouve qu'il ne peut pas être fortuit), d'un autre côté, c'est **l'antériorité des écrits prophétiques**.

Or, d'une part, les faits évangéliques ne sont point ébranlés. Au contraire, on peut dire que plus on discute la question des Évangiles, plus on arrive à trouver que ces documents sont authentiques et dignes de foi. Il n'y a d'objections sérieuses contre les Évangiles que les objections de principe faites contre les miracles, parce qu'on ne veut pas croire aux miracles ; quant à la certitude historique des Évangiles appréciée comme on apprécie celle des livres profanes, elle est complète. Du reste, un certain nombre de ces faits, tels que la mort de Notre Seigneur, sont attestés par les païens.

Quant aux textes des prophéties, ils ne peuvent pas être conservés mieux qu'ils ne le sont, puisqu'ils sont conservés par les Juifs, c'est-à-dire par ceux qui ne veulent pas reconnaître l'accord entre ces textes et les faits évangéliques. **Les Juifs conservent ces textes ; ils avaient recueilli, ils avaient réuni, formé l'ensemble de leur canon avant l'Évangile, et ils sont tellement intéressés à n'y rien laisser introduire qui soit favorable au christianisme qu'on est parfaitement sûr que nous avons les textes mêmes qui existaient plusieurs siècles avant son avènement.**

Donc, aucune partie de la démonstration ne peut être ébranlée au point de vue extérieur, au point de vue, si j'ose dire, objectif des faits et des textes.

D'où vient la différence entre nos devanciers et nos contemporains ; et pourquoi ce qui paraissait si clair aux uns paraît-il obscur aux autres ? Cela ne peut évidemment venir que d'une différence de méthode et d'une différence de point de vue dans l'examen de ces textes. Dans l'étude des prophéties, il y a une différence de méthode, il y a un point de vue différent, d'où résulte que ce qui paraissait clair aux uns paraît obscur aux autres. Et, pour revenir tout de suite au point capital de la question, je vais en quelques mots vous indiquer en quoi consiste, cette différence de méthode.

Les apologistes chrétiens, tels que Bossuet, et auparavant les Pères de l'Eglise (bien que peut-être leur démonstration soit moins rigoureusement apologétique à cause de la foi qui régnait ; ils discutaient moins et ils mettaient moins de critique dans la manière d'exposer les preuves), les apologistes chrétiens partent de l'idée qu'il peut y avoir ou qu'il doit y avoir dans l'ancien Testament des prophéties relatives au Messie, relatives à l'origine du christianisme. Je dis : **qu'il doit ou qu'il peut...** : c'est, je crois, la différence qu'il y a entre ce qu'ont dit les Pères de l'Église et ce que disent les apologistes modernes. Les Pères de l'Eglise vivant dans les temps de foi supposent tout de suite que les prophéties existent, ils en ont la conviction ; les apologistes des époques dont la foi est ébranlée ne veulent point qu'on les accuse de manquer d'impartialité ; ils disent simplement : Ces prophéties peuvent exister ; l'Église nous dit qu'elles existent ; cherchons si elles existent.

Donc on partait autrefois de l'hypothèse qu'il y a dans l'ancien Testament des textes qui se rapportent au Messie et, pour les trouver, on commençait par se mettre en présence des faits évangéliques ; **on regardait ces faits et on s'en servait comme d'une clef pour résoudre l'énigme que nous présente l'Ancien Testament.** Ayant devant les yeux les faits évangéliques et cherchant les passages de cet Ancien Testament qui s'appliquent plus ou moins exactement au Nouveau, cherchant ensuite si ces passages s'y appliquent réellement, on formait ainsi

une sorte d'image anticipée des faits évangéliques, en faisant converger les textes prophétiques pris dans les différents auteurs vers un même centre, c'est-à-dire vers les faits évangéliques eux-mêmes.

Voilà la méthode, et si vous voulez vous rendre compte de la puissance de synthèse des prophéties nous décrivant d'avance les faits évangéliques, lisez l'admirable œuvre de Bossuet, la **deuxième partie du discours sur l'histoire universelle**, dans laquelle il expose la suite de la religion et traite avec son éloquence et avec sa force d'esprit si magistrale la question des prophéties. On ne peut lire ces chapitres sans être sinon absolument convaincu, du moins très ébranlé.

Celui qui lira ces chapitres sans se dire : « Il y a là quelque chose d'extraordinaire ; il est impossible de supposer que cet accord de ces textes avec les faits soit fortuit », devra avoir l'esprit bien prévenu contre les prophéties.

Voilà la méthode ancienne.

La méthode moderne est tout opposée : au lieu de se mettre en présence des faits évangéliques, de chercher quels sont les textes prophétiques qui s'y rapportent, et de se servir de ces faits pour trouver l'explication des obscurités de l'Ancien Testament, on écarte volontairement la pensée de ces faits ; on s'efforce de les oublier ; on se transporte aux temps mêmes où vivaient, où écrivaient les prophètes ; on tâche de savoir ce que pensaient ces prophètes eux-mêmes, ce que pensaient leurs contemporains ; on s'éclaire pour cela de toutes les connaissances scientifiques et archéologiques ; on cherche... On prend les textes, les passages, en les joignant à ce qui les précède et à ce qui les suit pour découvrir quel a pu être le sens de l'auteur. C'est ainsi qu'on s'évertue à chercher le vrai sens des écrits de l'Ancien Testament, sans tenir aucun compte du Nouveau.

Cette méthode appliquée par les critiques modernes, a-t-elle détruit l'argument que Bossuet avait présenté avec tant de puissance ? Je ne le pense pas. J'espère vous montrer, dans la suite de ces conférences, que, même en appliquant la méthode moderne, il reste un certain nombre de textes qui gardent toute leur force, et qui ne peuvent s'expliquer que comme des prophéties du Nouveau Testament. Je conviens néanmoins que l'emploi de cette méthode affaiblit beaucoup l'effet de la preuve, telle qu'elle était présentée par l'ancienne méthode.

Ainsi s'explique, ce me semble, l'obscurcissement, dans l'esprit de nos contemporains, de la preuve tirée des prophéties. Accoutumés aux méthodes historiques modernes, lesquelles, appliquées à des livres humains, sont de bonnes méthodes, et peuvent même être légitimement appliquées aux livres inspirés, ils ne veulent accepter que ce qu'ils ont découvert par ces méthodes. Ils rejettent comme provenant d'un système préconçu tous les résultats obtenus par la méthode des anciens apologistes : et, comme, par suite de la méthode nouvelle, bien des affirmations des anciens apologistes s'évanouissent, s'ils sont chrétiens, ils se demandent avec effroi, comment il peut se faire que le christianisme repose sur un fondement qui leur paraît ruineux.

Essayons maintenant d'apprécier les deux méthodes. Mais une étude préparatoire est nécessaire. Demandons-nous d'abord ce que doivent être, s'il en existe, les prophéties du vrai Dieu. Les faits m'apprendront plus tard s'il y a de telles prophéties ; à cette heure, je me demande seulement ce qu'elles doivent être, quelle idée on doit se former des prophéties faites par le Dieu tout puissant, par le créateur du monde pour établir la religion. Faut-il croire que, si Dieu a fait des prophéties, il les a faites pour contenter cette ardente et

impatiente curiosité des hommes qui voudraient connaître l'avenir et soulever le voile mystérieux qui leur cache et qui leur cachera toujours leurs destinées futures ? Non, mes frères : il ne serait pas digne de Dieu de satisfaire cette curiosité ; Dieu ne peut pas, sans un motif très pressant, faire exception à la grande loi d'après laquelle l'homme doit toujours ignorer l'avenir. Malgré tout ce qu'ont fait les païens par leurs oracles et leurs sibylles, et ce que font de nos jours les hommes qui consultent les devins, les somnambules, pour tâcher de connaître l'avenir, ce voile ne se lève pas, et l'ignorance subsiste toujours. Mais cette ignorance est nécessaire, et certainement c'est avec raison qu'un païen, un poète épicurien dit : Loue la Providence d'avoir caché aux hommes leur avenir.

« Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus ».

C'est par sagesse que Dieu a couvert l'avenir d'une nuit obscure. Que feraient les hommes, s'ils connaissaient clairement leur avenir ? Que ferait la jeunesse si, à la seule époque où elle puisse jouir d'un peu de bonheur, elle portait déjà le poids des maux futurs et des désillusions qu'elle doit rencontrer ? Que feraient les peuples, s'ils savaient que leurs efforts seront vains, et qu'ils seront vaincus ? Le découragement ne les saisiserait-il pas ? Et si, au contraire, c'est le bonheur qu'on voit dans l'avenir, la certitude de le posséder ne nous ôterait-elle pas l'énergie de le conquérir, et l'homme, avec sa lâcheté naturelle, ne se contenterait-il pas de l'attendre ? Dieu ne devait donc pas et ne pouvait pas lever sans motif le voile qui couvre l'avenir aux hommes. Et pour quel motif l'a-t-il levé ? Uniquement pour fonder sa religion, pour garantir sa parole, et en même temps pour prouver sa puissance et son existence. Ici, vous me permettrez de citer à l'appui de cette vérité, la parole même de Dieu qui dit au prophète Isaïe... – C'est un défi que le vrai Dieu porte aux dieux païens – : **« Qu'ils viennent, et qu'ils annoncent l'avenir ; qu'ils apportent les prédictions qu'ils ont faites afin que nous en voyions l'accomplissement ; qu'ils nous annoncent ce qui doit arriver, afin que nous reconnaissons qu'ils sont des dieux ! » (2)**

Vous le voyez, **le motif des prophéties c'est de faire reconnaître l'existence et la puissance du vrai Dieu.** C'est pour cela seulement que le voile qui couvre l'avenir doit être levé.

S'il en est ainsi, à qui ces prophéties doivent-elles être adressées ? Quand ce sont des prophéties à long terme qui traversent les siècles, comme celles qui annoncent le Messie, par qui doivent-elles être comprises ? À qui doivent-elles être claires et intelligibles ? Est-ce aux contemporains ? Est-ce au prophète lui-même ? Nullement. D'où vient, en effet, la force de l'argument tiré de ces prophéties pour justifier la parole de Dieu ? Elle vient uniquement de **l'accord constaté entre ces prédictions et l'événement annoncé.** Tant que cet événement est encore dans les ténèbres de l'avenir, cet accord ne peut pas être constaté et la prophétie ne sert pour ainsi dire à rien. À quoi sert à l'homme de savoir ce qui se passera dans cinq cents ans ? Et en quoi cela peut-il lui servir à prouver la divinité de celui qui parle ? Il entend la parole, mais il n'en voit pas l'accomplissement ; il ne peut pas comparer l'une à l'autre. Donc, les prophéties, en tant que prophéties, doivent être comprises par ceux qui ont vu l'accomplissement, par ceux qui ont vécu après l'accomplissement, par ceux qui connaissent à la fois la prédiction et l'événement ; et il n'est nullement nécessaire qu'elles soient intelligibles auparavant.

Mais ce n'est pas tout, et, comme l'a finement remarqué un théologien protestant, le docteur Shammers, non seulement un surcroît de clarté, qui rendrait la prophétie intelligible aux

contemporains, serait inutile ; il nuirait à l'autorité de la prophétie. Qu'arriverait-il, en effet, si une description de l'avenir était tellement claire avant l'événement qu'on pût le connaître dans ses détails ? Il **advierait que les hommes chercheraient à le réaliser, qu'ils se serviraient de leur liberté pour accomplir ce qu'ils auraient lu dans la prophétie**. On l'a dit à l'occasion des prophéties messianiques ; les adversaires de l'Évangile ont prétendu que Jésus-Christ et ses apôtres, comprenant les textes de l'Ancien Testament, s'étaient efforcés de les réaliser. Cela n'est pas vrai : les apôtres ne comprenaient pas l'Ancien Testament, on le voit très bien dans l'Évangile. Sans doute Notre-Seigneur le comprenait, et ce qu'il a fait, il l'a certainement fait pour accomplir les prophéties ; mais **une grande partie des actes prédits ont été accomplis par les adversaires**. Néanmoins, cela montre qu'une prophétie claire et complètement intelligible avant l'événement ne produirait pas son effet, que cette clarté en affaiblirait l'autorité démonstrative. Dès lors, nous devons nous attendre à ce que les prophéties faites à long terme ne soient pas comprises ou ne soient comprises qu'incomplètement, imparfaitement, par les contemporains, et à ce qu'elles ne puissent être comprises que par ceux qui connaissent l'événement.

Or, dire cela n'est-ce pas justifier la méthode de l'apologétique chrétienne ? Que font les apologistes qui se servent de l'événement pour interpréter l'Ancien Testament ? Ils se servent des textes comme Dieu veut qu'ils s'en servent ; ils étudient la prophétie de la manière même dont elle leur est adressée. Cette prophétie devait être comparée à l'événement, ils la comparent à l'événement : la méthode est donc ainsi justifiée.

Et quant à l'autre méthode, je ne la blâme point, car, outre **le sens prophétique à long terme qui n'est compris qu'à la lumière de l'événement**, il y a dans les prophètes un sens apparent, inférieur, qu'il est bon de connaître.

Dans certains cas, les deux sens se confondent plus ou moins. Souvent la prophétie s'entrouvre dans une certaine mesure, et le prophète y entend chose. Souvent, la prophétie peut s'entendre dans un sens terrestre et dans un sens spirituel, et il y a entre les deux sens quelque chose de commun qui est compris des contemporains. D'autres fois, les contemporains ne comprennent rien, ou comprennent autre chose. Ou bien la prophétie s'applique à plusieurs événements ; ou bien, on l'applique à un événement, quoiqu'elle ait un autre événement pour objet. Il est donc utile de rechercher le sens des textes prophétiques qui fut compris par leurs auteurs, ou par les contemporains qui les entendirent ou les lurent. Une telle méthode est légitime en soi, pourvu qu'on ne nous interdise pas de rechercher, à l'aide d'une autre méthode, la pensée même de Dieu.

Ne l'oublions pas, lorsqu'on croit à l'inspiration, on voit comme deux personnages dans l'écrivain des livres sacrés : le prophète lui-même et Dieu qui l'inspire ; et il peut se faire que le prophète écrivant une parole, lui donne un certain sens, et que Dieu, par sa volonté, donne à cette parole un autre sens, sens qui ne sera compris que plus tard, lorsque l'événement aura manifesté la pensée divine.

Ainsi ces deux méthodes peuvent subsister l'une à côté de l'autre. Le tort, c'est de vouloir substituer exclusivement l'une de ces méthodes à l'autre. Et nous pouvons dire, par conséquent, que les résultats de la critique moderne sur les prophéties, même quand ils seraient tous exacts (et ils ne le sont pas, à beaucoup près !) n'ébranleraient en rien la force démonstrative qui résulte de l'étude des prophéties par l'ancienne méthode, et qu'ainsi ceux que trouble la méthode moderne, se troublent à tort et peuvent se rassurer. Les progrès de la critique et cette nouvelle étude de la Bible n'ôtent rien à la force des démonstrations qui, de tout temps, ont servi à affermir la foi des chrétiens.

Après avoir ainsi justifié dans son principe la méthode apologétique qui étudie les prophéties à la lumière de l'événement connu, je voudrais examiner plus attentivement cette méthode elle-même, en mieux faire comprendre la nature ; en montrer aussi les dangers, car cette méthode n'est pas sans dangers, comme d'ailleurs toute méthode.

En quoi consiste cette méthode ? Avons-nous la prétention d'imposer notre pensée aux textes sacrés, d'y chercher ou d'y mettre ce qui ne s'y trouve pas ? Nullement. Nous faisons une hypothèse, nous disons : Peut-être, probablement même, car c'est une hypothèse probable et vraisemblable, il y a dans ces textes de l'Ancien Testament, comme l'ont toujours cru les Juifs, une annonce du Nouveau Testament. Nous cherchons si cela est vrai ; partant de cette hypothèse, nous tâchons de vérifier l'hypothèse par les faits, et nous cherchons si cette hypothèse sert à expliquer les textes. Agir de la sorte, c'est suivre une méthode rigoureusement scientifique. Qu'ont fait les astronomes lorsqu'ils ont imaginé l'hypothèse maintenant vérifiée du mouvement des astres ? Ils avaient devant eux un ensemble de phénomènes complexes ; le mouvement des planètes était très bizarre, tantôt direct, tantôt rétrograde. Pour l'expliquer, on avait imaginé des systèmes très compliqués de cycles et d'épicycles. Arrivèrent Copernic et Kepler qui ont donné la vraie loi du mouvement : aussitôt, tout s'est éclairci ; et ensuite, partant de cette hypothèse, on l'a vérifiée par des faits. Et c'est là précisément ce que nous voulons faire nous-mêmes. De même dans les questions historiques : Lorsque l'âge ou l'auteur d'un document sont incertains, on essaie une hypothèse, on suppose que le document est de telle époque, de tel auteur, qu'il a été écrit dans telle intention ; puis, on s'attache à vérifier l'hypothèse.

D'ailleurs, nos adversaires seraient bien mal à nous empêcher de nous servir, comme d'une hypothèse, de cette croyance aux prophéties qui est le grand et constant enseignement de la Synagogue et de l'Église. Eux-mêmes se servent de la même méthode pour détruire la Bible. Que sont en effet toutes leurs théories, sinon, appliquées à l'Écriture pour en miner l'autorité, des hypothèses sur l'introduction du monothéisme en Israël, sur la supposition, à certaines époques, de livres présentés comme sacrés, sur des falsifications de textes, pour mettre le passé d'accord avec le présent. Des hypothèses de ce genre remplissent les ouvrages des rationalistes. Nos adversaires n'ont donc pas le droit de nous reprocher l'usage d'une hypothèse dont ils ne sauraient établir l'invraisemblance, à savoir, l'idée que les textes de l'Ancien Testament sont la prédiction du Nouveau, et, en conséquence, l'effort fait pour vérifier cette hypothèse.

J'en conviens, ce travail de vérification exige certaines précautions. Quand on vérifie une hypothèse, on est tenté de plier les faits dans le sens de sa propre pensée. Tous, savants, historiens, critiques, qui ont imaginé une hypothèse et s'y sont attachés, courent le péril de subordonner les faits à leur hypothèse. Les apologistes n'échappent pas toujours à ce danger ; ils y ont même cédé plus d'une fois, mais ils peuvent toujours s'en garder.

Lorsqu'on procède de cette manière, c'est-à-dire lorsqu'on part d'une idée directrice pour expliquer des faits ou des textes obscurs, il advient de deux choses l'une : ou l'hypothèse est vraie, et les faits, ou les textes pris dans leur sens naturel, cadrent avec l'hypothèse ; ou, si l'hypothèse est fautive, faits ou textes n'entrent pas dans le cadre de l'hypothèse, ou n'y entrent que faussés et contraints. La loyauté de l'apologiste le préservera de ce danger.

Une preuve de la légitimité de cette méthode, c'est que cette méthode réussit quelquefois et d'autres fois échoue. Ces succès et ces échecs d'une méthode historique sont la garantie de sa légitimité. Une méthode qui réussirait toujours, évidemment, serait suspecte. Eh bien ! Qu'arrive-t-il, lorsqu'on essaie d'expliquer les prophéties par l'événement ? Quand il s'agit de l'annonce de la vie, de la Passion, de la mort du Sauveur, et de la fondation de l'Église,

l'hypothèse peut se vérifier. Nous le verrons au cours de ces études, et vous pouvez le voir dès à présent en lisant la seconde partie du *Discours sur l'histoire universelle* où cette vérification est présentée d'une manière très claire et très convaincante.

Prenons un autre livre prophétique, **le livre de l'Apocalypse**, par exemple. Quel est le but de ce livre ? Nous ne le connaissons pas ; aucun événement jusqu'à présent n'a pour ainsi dire servi de clef pour le vérifier. Tous les efforts ont été vains. Est-ce parce qu'il prédit des événements qui ne sont point encore arrivés, ou est-ce parce que l'Apocalypse est une suite de visions destinées à encourager, à soulever les cœurs vers le bien, plutôt qu'à annoncer des événements précis ? Je ne me prononce pas ; mais il est certain que les efforts pour en donner une explication suffisante ont été vains. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'un de ces efforts, l'un des meilleurs, sans doute, a été fait par **Bossuet** lui-même, de sorte que, là, vous voyez le même génie appliquant la même méthode d'une part à **l'Ancien Testament** en prenant pour **clef le Nouveau Testament**, et d'autre part à **l'Apocalypse** en prenant pour clef la **persécution de Dioclétien**. Eh bien, dans un cas, la démonstration est claire, évidente, frappante ; dans l'autre, elle est très obscure, très imparfaite, elle ne contente pas ; on voit bien que l'auteur a cherché à tout prix une explication, mais qu'il n'en a trouvé aucune qui le satisfît. Donc, du fait même que cette méthode échoue quelquefois et réussit ailleurs, il s'ensuit qu'elle est légitime, car pourquoi cette différence entre l'explication des prophètes de l'Ancien Testament et celle de l'Apocalypse (de part et d'autre, c'est le même génie et c'est la même méthode), **sinon parce que, dans le premier cas, les textes s'accordent naturellement avec les faits évangéliques, et, dans l'autre cas, il n'y a aucun faits connus qui s'accordent avec les visions de l'Apocalypse.**

Entreprenons donc cette étude avec confiance. Néanmoins, avant de commencer l'étude directe des textes prophétiques, nous aurons, dans la prochaine conférence, une étude préparatoire à faire. Nous rechercherons d'abord quel a été l'effet de ces textes, c'est-à-dire que nous considérerons **le grand fait de l'attente du Messie chez les Israélites**. Il est certain que, pendant bien des siècles, le peuple d'Israël a attendu un Messie qui devait renouveler l'humanité ; qu'il a cru que le salut de l'humanité devait sortir d'Israël. C'est cette attente qui explique toute la vie du peuple d'Israël, même sa vie actuelle, car, s'il a été dispersé dans l'univers, s'il a été opprimé partout, c'est parce que son attente n'a pas été réalisée, ou a été réalisée autrement qu'il ne le voulait et qu'il ne le croyait, et qu'il s'est trouvé en opposition avec la religion qui sortait de lui. Et s'il a mis tant de ténacité à conquérir le monde par tous les moyens, c'est par suite de cette croyance à sa destinée qui ne l'a point abandonné. Le peuple d'Israël a donc attendu le Messie pendant longtemps. Puis, en face de ce fait, nous plaçons l'Évangile ; **nous verrons alors que cette attente a été en partie réalisée et en partie trompée**. Et cette étude nous conduira directement aux prophéties, car si le peuple d'Israël a attendu le Messie avec tant d'ardeur, c'est parce qu'il a lu **son annonce dans les prophéties** ; et s'il s'est trompé en ne le reconnaissant pas, c'est parce qu'il n'a pas compris les prophéties. Elles étaient ce qu'elles devaient être : **obscur** avant l'événement ; et Israël, égaré par ses passions, n'en a pas découvert le vrai sens. Nous ferons donc, dimanche prochain, l'étude de l'attente du Messie chez les Israélites.

Vous savez que cette attente du Messie est, en même temps, l'objet du culte de l'Église pendant ce temps de l'Avent, et vous me permettrez, en terminant, de vous dire que ces études de l'esprit doivent être accompagnées des dispositions de l'âme et du cœur ; que, pour comprendre **les choses surnaturelles**, les choses de Dieu, le raisonnement seul ne suffit pas,

mais qu'il faut aussi la bonne volonté, et que Dieu éclaire les âmes simples plutôt que les âmes égarées par l'orgueil de leur science. En étudiant cette attente du Messie, nous nous rappellerons quels sentiments doivent nous animer. Aux derniers temps d'Israël, deux sortes de personnes attendaient le Messie. Les uns attendaient avec les **sentiments d'un orgueil national exclusif, étroit, avec des idées et des passions terrestres**, et le Messie n'est pas venu pour eux, ou plutôt ils ne l'ont pas reçu. D'autres, au contraire, ont attendu le Messie avec **loyauté, droiture, humilité, simplicité, avec l'amour du bien et de la justice** ; ceux-là l'ont vu, et ils ont eu le bonheur de reconnaître dans l'enfant de Bethléem, nonobstant l'humilité de sa crèche, le roi d'Israël, le Sauveur de l'humanité et le fondateur sur la terre du règne de Dieu.

(1) L'abbé de Prades, dans sa thèse du 18 novembre 1751, avait contesté le caractère miraculeux et, partant, la valeur apologétique des guérisons opérées par Jésus-Christ. Il devint lecteur du roi de Prusse, Frédéric II. (A. L.).

(2) Isaïe, XLI, 23.

SECONDE CONFÉRENCE

Le sens spirituel des prophéties.

L'attente messianique.

Mes Frères, je commence par rappeler en quelques mots les principes que j'ai posés dans la conférence de dimanche dernier.

L'idée fondamentale de cette conférence, c'est que le sens véritable, le sens prophétique des textes de l'Ancien Testament qui, selon la tradition chrétienne, se rapportent au Messie, ne doit être intelligible que si **l'on se sert de l'événement accompli comme de clef pour expliquer l'énigme de la prophétie** : en d'autres termes, ces prophéties ont dû rester obscures, au moins obscures en grande partie, jusqu'au moment où elles se sont accomplies.

Je crois vous avoir montré que cette idée résulte de la notion même d'une prophétie destinée à être une preuve de la religion, et non à satisfaire une curiosité malsaine.

De là, j'ai conclu que la vraie méthode pour découvrir ce sens prophétique et, par conséquent, pour constater s'il y a de vraies prophéties, c'est celle qu'a suivie la tradition chrétienne, et qui consiste à étudier les textes de l'Ancien Testament à la lumière du Nouveau.

J'ai reconnu néanmoins qu'il y a dans les prophéties un autre sens, un sens inférieur, quelquefois très obscur lui-même, quelquefois aussi assez clair, et qui est le sens compris par les contemporains ; et j'en ai conclu qu'il devait y avoir deux méthodes pour l'étude de ces prophéties : la méthode critique ordinaire, la méthode employée par les historiens et appliquée à toute espèce de livres ; méthode qui sert à découvrir le sens tel qu'il a été compris par les contemporains ; et la méthode apologétique qui, s'aidant de l'événement accompli, découvre le sens vraiment prophétique.

Ces deux méthodes sont légitimes, et les résultats de l'une n'infirmement nullement ceux de l'autre.

Aujourd'hui, je voudrais vous montrer avec plus d'évidence ce double sens des prophéties, en étudiant un fait historique de la plus haute importance, à **savoir l'attente du Messie chez les Israélites**.

Cette attente a été l'effet des prophéties ; elle est le retentissement de la parole des prophètes dans la conscience du peuple d'Israël.

En étudiant cette attente en elle-même, dans son origine et dans ses conséquences, vous verrez apparaître clairement quelle est la nature des prophéties messianiques, et ce sera pour nos études ultérieures une nécessaire introduction.

Je me hâte, le sujet étant vaste, de vous exposer le fait de l'attente messianique.

Au temps de Jésus-Christ, dans le demi-siècle ou le siècle qui a précédé sa venue, à l'époque où il vivait et même dans le siècle suivant, toute la nation israélite, depuis les princes des prêtres jusqu'aux plus humbles artisans, croyait à la venue prochaine d'un grand personnage dont l'apparition devait être un immense événement. On donnait communément à ce personnage attendu le nom de **Messie**, et c'est pour cela que, dans la langue française, le mot de Messie est devenu synonyme **d'envoyé de Dieu qu'on attend**.

Mais ce n'est pas le vrai sens du mot. Il est bon de le savoir, d'autant plus que ce sens a une certaine importance pour la connaissance que nous pouvons avoir des croyances des

Israélites. Messie n'est pas la traduction, c'est la transcription d'un mot hébreu *Meschiah*, et ce mot hébreu ne veut pas du tout dire : personnage attendu ; le mot *Meschiah* signifie : oint, sacré ; c'est exactement le synonyme du mot grec : *Christos* ; de sorte que, quand nous disons : *Messie*, comme quand nous disons : *Christ*, nous voulons dire : **personnage oint, sacré par Dieu**.

Il est bon de le savoir, d'autant plus que, dans le langage des prophètes, cette onction divine, ce sacre divin n'est pas donné spécialement aux prophètes : c'est même plutôt le sacre des rois, et le mot de : *Meschiah*, en hébreu, et de : *Christ* : *Christos* en grec, si nous le cherchons dans l'Ancien Testament, est **appliqué souvent, beaucoup plus souvent aux rois qu'aux prophètes. Il est même appliqué aux rois païens ; Isaïe l'applique à Cyrus (1)**.

Donc, en disant : le Messie, nous disons : celui qui a reçu l'onction royale ; et, si nous nous rappelons que le Messie était le fils de David, nous comprendrons que, par lui-même, ce titre voulait dire : le fils de David, oint roi comme David l'a été.

Quelles étaient les idées des Israélites sur le Messie ? Nous pouvons retrouver ces idées dans l'Ancien Testament qui les reproduit très exactement.

De plus, il existe un certain nombre de documents contemporains, étrangers à l'Évangile, de **livres apocryphes**, tels que le **quatrième livre d'Esdras** ou certaines apocalypses, ou bien les commentaires rabbiniques de l'Ancien Testament, qui permettent de contrôler ce que le Nouveau Testament nous dit sur les opinions des Israélites. Or, le contrôle montre la parfaite exactitude du Nouveau Testament sur tous ces points.

Quelle était donc la pensée des Israélites sur le Messie ? Il avait trois rôles : un **rôle politique**, un **rôle doctrinal et religieux**, et un rôle que j'appellerai **transcendant et surnaturel**.

Comme revêtu d'un rôle politique, le Messie était le descendant de David, consacré par Dieu pour **rétablir la monarchie d'Israël**. C'est là sa définition. Et ce qui le prouve, c'est que nous voyons dans saint Luc que, lorsque l'ange Gabriel vient annoncer à la Sainte Vierge qu'elle sera la mère du Messie, il se sert précisément de ces termes : « Vous enfanterez un fils ; il sera grand ; il sera appelé le fils du Très-Haut ; **il rétablira, le trône** de David son père ; il règnera sur la maison de Jacob pour l'éternité » (2).

Le Messie était donc, avant tout, celui qui **devait restaurer la monarchie d'Israël**.

La monarchie d'Israël avait péri en l'an 586. Le dernier roi, Sédécias, avait été emmené en captivité à Babylone ; et lorsque le peuple d'Israël revint de la captivité, sous la conduite de Zorobabel, descendant de David, la monarchie ne fut pas restaurée. Depuis cinq cents ans, le trône de David était vacant. Le gouvernement fut exercé par des grands-prêtres, plus tard par des rois d'une autre race, de la race des Asmonéens, et enfin par l'Iduméen Hérode.

Le Messie devait restaurer le trône de David et, par là même, être le libérateur de son peuple, l'affranchir du joug des Romains, et lui rendre son indépendance nationale.

Voilà son premier rôle.

Ce rôle politique devait s'étendre au-delà des frontières d'Israël, et suivant les croyances des Israélites, croyances appuyées sur des textes du **prophète Daniel**, le Messie, **après avoir rétabli le trône d'Israël, devait devenir le roi du monde entier** ; il établirait une **monarchie universelle ; toutes les nations lui seraient soumises**. Était-ce par la force, comme conquérant, comme David ? Était-ce par **l'éclat de ses miracles, de sa sainteté, de sa sagesse**, qu'il devait attirer tous les peuples ? En tout cas, il devait être le roi de tous les peuples.

Voilà quel était le rêve, si vous voulez, quelle était l'espérance, la croyance des Israélites sur le Messie.

À côté de ce rôle politique, qui, certainement, prévalait dans l'esprit des hommes simples et grossiers, se trouvait le rôle doctrinal et religieux que les gens pieux comprenaient davantage.

Le Messie devait être roi d'Israël, mais roi et prophète à la fois : David, son père, avait été **roi et prophète**. Prophète et le plus grand des prophètes, égal à Moïse ou même plus grand que Moïse, le **Messie devait donner une loi nouvelle**, faire de **grands miracles**, **prêcher** la religion, **convertir** le peuple, **expier** ses péchés, lui obtenir le **pardon**, l'amener au vrai culte de Dieu.

Puis ce rôle doctrinal et religieux devait aussi s'étendre aux peuples éloignés. Tous ces peuples devaient se convertir au culte du vrai Dieu ; ils devaient venir à Jérusalem chercher la vérité.

Voici ce que disait Isaïe :

« En ce temps-là, la montagne de Sion sera élevée au-dessus de toutes les montagnes et tous les peuples y viendront, et ils diront : venons, montons à Jérusalem et demandons la lumière du Seigneur, et marchons dans ses voies, **car la loi sortira de Sion et la parole de Dieu viendra de Jérusalem (3)**. »

Le même Isaïe, en parlant du Messie, disait :

« Ce sera la tige de Jessé (c'est-à-dire le fils de David) qui sera l'étendard de tous les peuples (4). »

Et ailleurs, dans Isaïe encore, Dieu, par la bouche d'Isaïe, disait au Messie, son serviteur :

« C'est peu que vous soyez chargé de convertir le peuple d'Israël ; je vous ai établi pour être la lumière des nations (5). »

Enfin, j'ai parlé d'un rôle transcendant et surnaturel du Messie.

Ce n'était point, en effet, un roi ni un prophète ordinaire, et l'un de ses caractères, étrange autant que majestueux, **c'est qu'il ne devait pas mourir** ; son règne devait être éternel.

Aussi, nous voyons dans l'Évangile que, lorsque Notre-Seigneur parla à ses apôtres, pour la première fois, de sa mort et de sa Passion, ils s'écrièrent, le peuple s'écria : « Qui donc est le fils de l'homme qui doit être mis en croix ? Mais nous savons que le Messie, que **le Christ demeurera toujours ! (6)** »

Le Messie ne devait pas mourir, et, par conséquent, son règne devait durer à jamais. Par lui devait s'accomplir une transformation ; les choses humaines devaient passer de leur état variable et contingent à un état définitif et éternel. Il devait y avoir un jour du Seigneur, un jour où le Messie jugerait les nations, broierait ses ennemis. Les morts ressusciteraient alors ; les saints lui formeraient une cour, et les méchants seraient précipités dans la géhenne de feu.

Tout cela devait s'accomplir à la venue du Messie, et l'on passerait alors de ce royaume temporel, terrestre, dans un royaume éternel, par une transition qui n'était pas bien claire dans l'esprit des Israélites, mais d'où était certainement absente l'idée de la mort, de la Passion, de la résurrection du Sauveur.

Telles étaient les idées des Israélites sur le Messie. Il ne faut pas confondre cette attente avec ces mouvements d'opinion qu'on rencontre chez certains peuples, aux moments graves de leur existence, lorsque de grands dangers ou de grands troubles d'esprit font chercher un sauveur, et un sauveur quelconque. Non : l'attente était précise ; **ce n'était point un sauveur quelconque qu'on attendait, c'était un fils de David, désigné par Dieu**.

De plus, l'attente n'était pas l'effet de circonstances passagères ; elle durait depuis des siècles. **Le prophète Malachie** nous atteste qu'elle existait déjà de son temps, car il nous dit, quatre

cents ans avant la venue de Notre-Seigneur, au moment où l'on construisait le second temple de Jérusalem, après la captivité :

« Voici, j'enverrai mon messager devant vous, dit le Seigneur, et alors il viendra dans son temple, le dominateur que vous cherchez et l'ange de l'alliance que vous désirez (7). »

Cette attente avait été patiente ; elle devint fiévreuse à la fin, dans les derniers temps, et c'est alors que **parurent de faux messies**, promoteurs de soulèvements politiques, qui, aisément réprimés, échouèrent misérablement.

Quel était le fondement de cette attente ? Ce n'était pas un enthousiasme populaire, c'étaient les paroles des prophètes ; et non pas les paroles des prophètes contemporains, qui auraient pu, par des prédications enflammées, exciter le fanatisme du peuple : c'étaient les paroles de prophètes anciens ; **car le fait était reconnu en Israël, la prophétie avait cessé**. Depuis quatre cents ans, la grande voix des prophètes qui, depuis Samuel jusqu'à Malachie, n'avaient cessé de parler au nom de Jéhovah, de menacer le peuple de ses châtiments, de lui apprendre les desseins de Dieu, cette voix s'était tue. On savait à quelle date ; c'était comme une ère à partir de laquelle on comptait les époques. « Depuis le temps où il n'y a plus de prophètes en Israël (8) » dit l'auteur du premier livre des Maccabées.

Cette attente était donc fondée sur l'étude des anciennes prophéties. Ces prophéties se lisaient dans les synagogues ; le premier venu avait droit de les commenter ; et les Israélites y fortifiaient et y ravivaient sans cesse leur croyance au Messie.

L'attente du Messie est donc un phénomène unique dans l'histoire de l'humanité. Les annales d'aucune nation ne nous présentent un peuple qui, durant des siècles, fonde sur des livres anciens l'attente d'un événement considérable, et vit dans cette attente.

Qu'est-il advenu ? L'attente s'est-elle réalisée, les espérances ont-elles abouti ?

L'histoire est là pour répondre.

Dans cette attente du Messie par les Israélites, il faut distinguer le côté doctrinal et le côté politique.

Au point de vue doctrinal, l'attente a été merveilleusement réalisée. Les Israélites, sur la parole de leurs prophètes, **attendaient un prophète plus grand que tous les autres ; un fils de David qui serait la lumière des nations** ; un maître qui enseignerait toute vérité ; un homme puissant par les œuvres et par les miracles, et supérieur à tous les autres hommes. Ils croyaient qu'à la parole du Messie, les nations se convertiraient au culte du vrai Dieu. Et qu'avons-nous vu, que voyons-nous ?

Nous avons vu Jésus, celui qui s'est présenté comme le Messie, appartenant à la race de David ; qu'est-il, dans l'humanité, de plus grand que Jésus-Christ ? Y a-t-il un nom supérieur au sien ? Quelle doctrine égale sa doctrine ?

Jésus domine tous les hommes. **Il est grand par sa sagesse, par sa sainteté, par l'influence qu'il a exercée et qu'il exerce sur l'humanité ; par l'amour qu'il a inspiré à tant de créatures humaines depuis son apparition sur la terre ; par les principes qu'il a posés ; par cette civilisation chrétienne qu'il a fondée ; par cette merveilleuse impulsion vers l'idéal qui a soulevé les sociétés humaines et remplacé l'égoïsme d'autrefois et l'orgueil par la charité.** Grâce à lui, les pauvres ont été évangélisés, comme il le disait lui-même ; le travail humble a été honoré, les plaies de la société ont été pansées ; c'est lui qui, par ses disciples, a créé toutes ces institutions bienfaisantes, auxquelles les rationalistes d'aujourd'hui rendent quelquefois hommage. Qu'y a-t-il de comparable à Jésus-Christ et à son œuvre ?

Jésus est si grand que, lorsqu'au nom de la foi, on nous dit que Jésus n'est pas un pur homme, mais Dieu venu sur la terre, nous n'éprouvons aucun étonnement. Cette auréole divine, nous paraît lui être si essentielle, qu'on ne peut la lui enlever sans altérer sa figure humaine.

C'est ce qui est arrivé à son adversaire. Renan, dans sa *Vie de Jésus*, parce qu'il a ôté au Christ son caractère divin, a été amené à laisser planer sur lui le soupçon de folie ou d'imposture, et a ainsi diminué l'admirable beauté de son caractère humain. Et cependant, à la dernière page de son livre, Renan est obligé de confesser, qu'« entre les fils des hommes il n'en est pas né de plus grand que Jésus ».

Si donc nous considérons d'abord Jésus, et ensuite son œuvre, le monde entier illuminé par la religion chrétienne, et les missionnaires portant dans les régions les plus lointaines et jusque dans le centre de l'Afrique la lumière de l'Évangile, nous reconnâtrons que les prédictions d'Isaïe et les croyances des Israélites à un Messie religieux, à un puissant prophète qui devait éclairer toutes les nations, se sont admirablement accomplies.

Mais au point de vue politique, l'attente d'Israël a été complètement déçue. Les Israélites attendaient la restauration du trône de David ; ils attendaient un roi temporel qui, de Jérusalem, régnerait sur le monde entier. Leur attente a été un rêve.

Les Israélites espéraient que leur nation serait à la tête du grand mouvement messianique ; que la rénovation du monde, que la conversion des peuples au culte du vrai Dieu, se ferait à la gloire d'Israël. « Mes yeux ont vu le salut qui vient de vous... lumière pour les nations et gloire pour votre peuple d'Israël (9) », disait dans son cantique le vieillard **Siméon**, au moment où il reçut dans ses bras l'enfant Jésus.

Qu'est-il advenu ? Les nations ont été éclairées. Jésus-Christ a brillé pour elles comme la lumière, mais ce n'a pas été à la gloire, ç'a été à la **confusion d'Israël**. La nation israélite, dispersée, méprisée, haïe du monde entier, a péri dans ce triomphe ; le nom de juif est devenu une injure, et nous oublions même que le salut vient des Juifs (10) ; que **Jésus-Christ était un Juif de la race de David ; que tous les apôtres étaient des juifs**. Imagine-t-on une attente plus complètement déçue que ne l'a été celle d'Israël ?

La question est difficile ; pour être résolu, le problème, extrêmement compliqué, exige une très grande attention, des réflexions très sérieuses. Les Israélites ont cru tout ensemble au triomphe doctrinal et religieux du Messie, et à un triomphe politique ; ils appuyaient leur double croyance sur les prophéties. Pourquoi, d'un côté, leur attente a-t-elle été si admirablement réalisée ; pourquoi, d'autre part, a-t-elle été si complètement déçue ?

On pourrait proposer une première solution du problème. Quelques personnes diront peut-être que la faute est tout entière aux Israélites ; qu'ils ont détourné les prophéties de leur vrai sens ; qu'ils ont interprété dans le sens de leur prospérité temporelle des textes qui annonçaient l'illumination du monde par la vérité.

On aurait tort de dire cela ; car, d'une part, un très grand nombre de ces textes prophétiques s'expliquent naturellement, d'après le sens propre des termes, dans le sens de la prospérité temporelle.

Il serait trop long de les parcourir, mais il suffit de lire les textes que l'Église emploie dans ses offices au temps de l'Avent ; beaucoup d'entre eux font allusion **à une prospérité temporelle de Sion, de Jérusalem, du royaume d'Israël**, et s'expliquent très naturellement par les pensées des Juifs.

De plus, il n'est pas contestable qu'avant la venue de Notre-Seigneur, l'interprétation des textes dans le sens d'un royaume terrestre et temporel ait été celle de tous les Israélites, même

des meilleurs. Jusqu'à la veille de l'Ascension, les apôtres ont attendu le royaume temporel d'Israël (11).

Allons plus loin : nous lisons, dans saint Luc, le cantique : *Benedictus*, cantique prononcé par Zacharie, père de Jean-Baptiste, et prononcé, nous dit l'évangéliste, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint. Or, dans le *Benedictus*, trouvons-nous une allusion bien claire à ce que nous voyons aujourd'hui : à une Église distincte du peuple d'Israël ; à la Passion et à la mort du Sauveur servant à racheter le monde ? Non. Dans le *Benedictus*, vous verrez certainement l'idée de la **rémission des péchés**, **l'illumination des nations**, mais vous y verrez aussi la **puissance de David rétablie** ; vous y verrez le peuple d'Israël sauvé de ses ennemis et de ceux qui le haïssent, et pouvant servir Dieu en paix tous les jours de sa vie : c'est-à-dire qu'au fond, parmi ces sentiments élevés et spirituels, apparaît cependant la pensée d'une restauration politique de la royauté de David, et de la paix, du bonheur qu'elle procurera aux Israélites.

Et enfin, il paraîtra étrange que, dans les paroles de l'ange Gabriel à la Sainte Vierge, nous voyions exprimée si clairement l'idée que le Messie **doit restaurer** le trône de David, son père.

Cela prouve qu'à cette époque **tout le monde croyait à cette restauration**, et que c'était là l'œuvre qu'on attendait du Messie. Et si la Sainte Vierge avait une inspiration de l'Esprit Saint qui lui faisait entendre ce passage dans un sens spirituel, certainement elle était la seule, et toutes les personnes à qui elle aurait raconté cette vision l'eussent entendue au sens où les Juifs entendaient le règne messianique.

Donc tous les Israélites ont entendu les textes de cette manière, et ils l'ont fait sans forcer les textes, parce que tel en était bien le sens apparent.

Mais que dirons-nous ? Les prophéties n'auraient-elles pas été accomplies ? Donnerons-nous raison aux Juifs qui prétendent que Jésus n'est pas le Messie, parce qu'à les en croire, il n'a point accompli les prophéties ; ou donnerons-nous raison aux rationalistes modernes qui nient toute prophétie en se fondant sur ce qu'il y a dans les Écritures saintes des prophéties non accomplies ?

Nous ne le ferons point, mes Frères, et vous savez quelle explication nous avons de ces textes. C'est une explication ancienne : c'est celle de la tradition : c'est celle que nous donne l'enseignement catholique. Grâce à cette **explication** nous pouvons chanter sans scandale les paroles des psaumes ou des prophètes qui semblent annoncer une prospérité temporelle pour le royaume d'Israël.

Vous connaissez tous cette explication : le royaume dont il s'agit, le **royaume de David** que devait rétablir le Messie, c'est **le royaume des âmes, c'est l'Église**. Jésus est venu sur la terre pour enseigner la vérité ; son royaume, c'est le royaume de la vérité, et Israël, cet Israël qui doit être si glorieux, c'est l'Église, et non pas l'Israël selon la chair, mais **l'Israël selon l'esprit**. Voilà l'explication ; voilà comment nous interprétons les textes que les Juifs entendaient dans le sens d'un royaume temporel.

Cette explication est-elle une explication arbitraire ? Non. Elle a son fondement dans l'histoire, et vous me permettrez de vous l'indiquer, en reprenant le récit de ce qui est arrivé à la suite de l'attente d'Israël.

Un jour, il se passa dans le peuple d'Israël un grand événement. Ce jour nous est rappelé aujourd'hui même dans l'Évangile que nous avons lu à la messe : (12)

La quinzième année de l'empereur Tibère, Ponce Pilate étant gouverneur de Judée, et Anne et Caïphe étant souverains pontifes, la parole de Dieu descendit sur Jean, fils de Zacharie, dans le désert. En ce jour, **la prophétie, qui était silencieuse depuis quatre cents ans, recommença** ; aussitôt toute la nation s'émut, et l'on se dit : Voilà la prophétie qui recommence : le Messie va venir. On courut aux bords du Jourdain ; les populations reconnurent Jean-Baptiste comme prophète, et la foule reçut son baptême. Les princes des prêtres envoyèrent demander à Jean-Baptiste s'il était le Messie, s'il était celui qui devait venir, ou si on devait en attendre un autre. Jean-Baptiste repoussa le titre de Messie, et il désigna, il montra le Sauveur en disant : **Voilà l'Agneau de Dieu**, voilà celui qui enlève les péchés du monde.

À partir de ce moment, **Jésus fut signalé** à la nation juive comme le Messie, par ses miracles, par sa sainteté, par sa sagesse, par la divinité qui rayonnait autour de son auguste figure ; il entraîna des disciples.

Mais un jour vint où l'on voulut lui faire jouer le rôle du Messie, au sens où l'entendaient ses compatriotes. Qu'était-ce pour eux que le Messie ? C'était le **prétendant à la couronne d'Israël**. Après le miracle de la **multiplication des pains**, les Galiléens vinrent mettre en demeure le Sauveur de remplir son rôle ; **ils voulurent le faire roi**, c'est-à-dire mettre le roi d'Israël, fils de David, sur son trône légitime. Que fit le Sauveur ? Il se déroba, il s'enfuit, il se cacha, et quand on l'eût trouvé, il parla un tel langage, un langage si étonnant, si étrange, que ceux qui l'avaient ainsi poursuivi pour le faire roi s'en allèrent en disant : Il n'y a rien à faire avec cet homme. Et ainsi ce rôle politique qui semblait lui être promis par les prophéties.

Mais plus tard, ce même rôle lui fut imputé. Lorsque les pharisiens et les princes des prêtres, inquiets de la présence de Notre-Seigneur qui leur reprochait leurs vices et leurs péchés, sentant **qu'il y avait là une force surnaturelle qui les gênait**, voulurent le faire disparaître et le livrer au gouverneur romain, il leur fallut une raison, il leur fallut un prétexte. La raison était facile à trouver : Jésus était fils de David ; il était le Messie : donc **il était le prétendant au trône d'Israël** ; il n'y avait qu'à le livrer à Pilate en disant : **Voilà celui qui veut rétablir la monarchie d'Israël, et, par conséquent, renverser le pouvoir des Romains**.

Et ce fut comme prétendant au trône d'Israël, qu'on livra Jésus à Pilate.

Alors Pilate, le gouverneur romain, dans son rôle de magistrat, suivant les formes de la justice romaine, commença un interrogatoire ; il fit comparaître devant lui le prévenu ; la question qu'il posa était suggérée par les accusations des pharisiens et des princes des prêtres ; il dit à Jésus : **Êtes-vous le roi des Juifs ?** Cela signifiait : **Prétendez-vous au trône de David ?**

La question était difficile, car, si Notre-Seigneur avait répondu : « Je ne suis pas le roi des Juifs », comme, dans la pensée de tous les Israélites, le roi d'Israël c'était le Messie ; comme le Messie était le fils de David destiné à restaurer le trône de David, dès lors qu'il n'était pas le roi des Juifs, il renonçait à son rôle de Messie.

Mais, d'un autre côté, reconnaître qu'il était le roi des Juifs, c'était tomber sous le coup des lois romaines ; c'était avouer qu'on voulait se soulever contre le pouvoir établi.

Vous savez quelle fut la réponse de Notre-Seigneur. Il répondit d'abord à Pilate en ces termes : « **Mon royaume n'est pas de ce monde**. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour me défendre. Mais mon royaume n'est pas d'ici (13) ».

Pilate fut étonné. Et cependant il insista : « Mais, puisque vous avez un royaume, vous êtes donc roi ? Êtes-vous roi ? Prétendez-vous être roi ? »

Et Jésus reprit : « Oui, vous le dites, je suis roi ; mais je suis venu sur la terre pour rendre témoignage à la vérité, et quiconque est du côté de la vérité entend ma parole (14) ».

Qu'est-ce à dire ? Je suis roi, oui, et **roi du royaume de la vérité**, roi dans l'ordre de l'intelligence, de la vérité, de la doctrine. **Je ne suis pas roi temporel, terrestre ; je suis roi spirituel, roi des âmes.**

Voilà comment Notre-Seigneur, dans ce solennel interrogatoire, a expliqué le nouveau sens des prophéties.

Ces prophéties disaient que le Messie devait vivre à toujours pour être le roi du peuple d'Israël et le **roi du monde entier**. Et Jésus-Christ a dit qu'il était le roi du monde entier, parce qu'il était le roi de la vérité ; et son royaume, c'est l'Église qui enseigne la vérité.

Et, si on eût insisté pour lui demander s'il était roi des Juifs, roi des Israélites, il aurait répondu : Oui, parce que tous ceux qui sont pour la vérité, qui entendent ma voix sont de vrais Israélites, des Israélites par le cœur, **filis d'Abraham non par le sang mais par la foi**.

Et c'est là la doctrine que saint Paul a plus tard développée en nous parlant des **enfants d'Abraham par la foi**, et en distinguant deux peuples d'Israël : **l'Israël terrestre**, et **l'Israël spirituel** ; deux Jérusalem : la **Jérusalem terrestre**, qui est sur le mont de Sion, et la **Jérusalem céleste** qui est l'Église (15).

Voilà l'origine de cette distinction des deux sens. Vous le remarquerez donc, pour montrer que les prophéties ont été accomplies, pour ne pas donner raison aux Juifs, et aux rationalistes, **nous sommes obligés d'admettre qu'il y a dans les prophéties deux sens**, qu'elles se prêtaient à un sens temporel et qu'elles se prêtaient aussi à un sens spirituel ; et que le vrai sens, **le sens spirituel, le sens chrétien, n'a été connu que lorsqu'il a été manifesté par l'événement**. Car, remarquez-le bien, ce n'est pas tant la parole de Notre-Seigneur que les événements qui ont fait pénétrer dans les esprits le sens spirituel et chrétien.

Jésus avait déclaré devant Pilate que son royaume n'était pas de ce monde, et cependant les Apôtres eux-mêmes ne l'avaient pas compris. À la veille de l'Ascension, quand Notre-Seigneur leur annonça le grand mystère de la Pentecôte, la venue de l'Esprit-Saint et le devoir qu'ils auraient de prêcher l'Évangile à toutes les nations, ils s'écrièrent : Est-ce alors que vous rétablirez le royaume d'Israël (16) ? Et ils ne cessèrent de croire à la possibilité de fonder ce royaume temporel d'Israël que lorsque Notre-Seigneur fut monté au ciel, et qu'ils virent que c'était impossible.

Même alors toute espérance temporelle ne s'évanouit pas. Dans les premiers temps du christianisme, l'Église de Jérusalem et les Juifs convertis étaient persuadés que le monde viendrait à eux ; que la nation israélite resterait le centre de la vraie religion. Pour que cette conviction disparût, pour que l'on reconnût qu'il y a deux Israël : l'Israël terrestre et l'Israël spirituel, la Jérusalem de la terre et la Jérusalem du ciel, l'assemblée des enfants qui descendent d'Abraham et de Jacob par le sang, et l'assemblée de ceux qui sont unis par la foi au Messie, fils d'Abraham, pour que cette distinction devînt parfaitement claire, et qu'elle prît la place qu'elle a dès lors occupée dans l'enseignement chrétien, il a fallu que la ville de Jérusalem fût détruite par les Romains, qu'il ne restât plus pierre sur pierre du Temple, et que la réprobation d'Israël devînt évidente.

Vous le voyez, la méthode que j'ai exposée, à savoir l'explication des prophéties par l'événement, est la vraie méthode. Elle est justifiée par ce qui s'est passé à l'occasion de l'attente du peuple d'Israël ; elle est justifiée par toute la tradition chrétienne.

Mais je vois naître dans vos esprits une objection. On va dire : Si cette explication des prophéties par l'événement consiste à supposer un sens spirituel autre que le sens littéral des textes, n'est-ce point là une explication arbitraire, et peut-on fonder sur un tel mode de

démonstration une preuve de la religion par les prophéties ? Que nous, chrétiens, croyant par d'autres motifs à la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous acceptions sur sa parole cette explication, cela se comprend ; mais comment fonderons-nous, sur une explication pareille, une preuve de la religion, qui puisse sinon convaincre les adversaires de la religion, du moins confirmer la foi de ceux qui sont ébranlés ?

Je me hâte de répondre : Oui, cette objection serait fondée si partout et toujours, le nouveau sens, le sens supérieur des prophéties, ce sens qui ne se révèle que par l'événement, était le sens **allégorique et spirituel**. Cela est vrai pour certains textes ; je vous les ai cités, et je me suis attaché à vous montrer que l'existence de ces deux sens est reconnue par la tradition chrétienne.

Mais il n'en est pas ainsi de tous les textes. À côté des textes qui regardent **le rôle politique du Messie**, qui doivent nécessairement être interprétés dans un **sens spirituel**, puisque ce rôle politique n'a pas été rempli, se trouvent les textes très nombreux qui annoncent d'avance le **rôle doctrinal et religieux du Messie**. Ceux-là sont pris dans leur vrai sens.

Puis il y a une troisième série de textes dont je n'ai pas encore parlé et qui ont été pour ainsi dire oubliés, mis de côté par les Juifs : il y a, dans le prophète Isaïe, des textes qui annoncent les humiliations, les souffrances, la mort du Messie ; il y a des textes qui annoncent la réprobation du peuple d'Israël ; il y a enfin des textes qui, pris dans leur sens, vous montrent que ces textes, énumérés tout à l'heure, doivent s'entendre dans le sens **allégorique**.

C'est par l'union de ces différentes espèces de textes, les uns pour ainsi dire communs aux Juifs et aux chrétiens : ceux qui **annoncent le ministère doctrinal et religieux du Christ** ; d'autres qui **annoncent la royauté du Messie**, fils de David, et que nous ne pouvons appliquer au christianisme qu'en les faisant passer au sens spirituel, comme Jésus-Christ et saint Paul l'ont voulu ; et d'autres enfin qui sont propres, spéciaux à la défense du christianisme, et qui sont la **condamnation du sens judaïque** ; c'est par l'assemblage de ces différents textes que nous dessinerons cette image anticipée du christianisme dont l'accord avec les faits nous prouvera qu'il y a de vraies prophéties. Ce sera l'objet de nos conférences postérieures.

Aujourd'hui, permettez-moi de terminer par une dernière réflexion.

D'après ce que j'ai dit, la conception du règne politique du Messie était commune à tous les Israélites ; tous, même les meilleurs, attendaient la restauration du trône de David. Quelle a donc été la principale différence entre les Israélites qui se sont convertis, qui ont reçu le Messie et sont devenus chrétiens, et ceux qui se sont obstinés dans le judaïsme ? Elle ne consistait pas dans leur idée du Messie : l'idée était à peu près la même ; elle consistait dans la manière selon laquelle ils s'étaient attachés à cette idée.

Les Israélites qui ont résisté à la lumière de l'Évangile, ceux qui n'ont pas voulu recevoir le Messie, s'étaient attachés d'avance à la conception d'un royaume temporel ; ils s'y étaient tellement attachés qu'ils ne voulurent point s'en déprendre. Ils tinrent à cette conception au point de tout lui sacrifier, et, dès qu'ils virent que le Sauveur s'écartait de leur pensée, ils le rejetèrent.

Les **Apôtres**, au contraire, et **les premiers disciples** du Christ, avec cette même conception, avaient l'esprit plus simple, plus soumis et plus docile. Ils avaient reconnu en Jésus-Christ les caractères du Messie ; et saisis d'admiration par sa sainteté, par sa sagesse, par ses œuvres incomparables, certains qu'il était le Fils de Dieu, ils sacrifièrent leur propre pensée à son enseignement. Ils se dirent : Voilà comment nous comprenions les prophéties, mais peut-être nous nous trompions. Et, avec répugnance, sans doute, avec peine, en sacrifiant leur

propre jugement, ils acceptèrent dans leur vrai sens les paroles de Notre-Seigneur. Ils avaient résisté d'abord : ils se soumirent, et l'événement leur donna raison.

N'est-ce pas ce qui se passe encore de nos jours ? Que de difficultés, que d'objections contre la foi sont venues de ce que, pareils en cela aux Juifs obstinés, nous nous étions fait de la religion une conception qui n'était pas la conception de Dieu ! Bien des personnes avaient rêvé une Église dégagée de tout lien terrestre ; lorsqu'elles ont vu qu'afin de pourvoir aux besoins des ministres et du culte on demandait de l'argent, elles ont abandonné une société qui ne répondait pas à leur idéal. D'autres ont imaginé une Église dont la sainteté exclurait de ses adeptes et de ses ministres toute faute, toute imperfection. Là où ils rencontrent le moindre scandale, ils ne reconnaissent plus l'Église, et ils s'en vont.

Pour d'autres, c'est la Providence qui est en cause. Dieu est juste : donc il doit châtier les méchants, il doit récompenser les bons. S'il ne le fait pas immédiatement, Dieu a tort, il n'y a pas de Dieu.

Ou bien : Dieu est bon, donc il ne doit imposer aux hommes qu'une certaine mesure d'épreuves. Si la mesure leur paraît dépassée, Dieu n'est pas bon, et, en conséquence, Dieu n'est pas. **C'est imiter la conduite des Juifs, c'est se former soi-même une certaine conception de Dieu, de sa Providence, de sa religion et de son Église, s'obstiner dans cette conception, et tout lui sacrifier.** Et, s'il arrive que Dieu ne se plie pas à nos désirs, à notre conception, on donne tort à Dieu.

Qu'ont fait **les Apôtres** ? Ils ont reconnu, ils ont senti, à un certain jour, que Jésus-Christ était le Messie, et dès qu'ils eurent reconnu cette **autorité divine du Messie**, ils se remirent entre ses mains. Ils ont accepté tout ce qu'il voulait, même ce qui leur répugnait le plus et qu'ils comprenaient le moins, **même l'idée que le roi glorieux d'Israël**, le fils de David qui devait régner sur les douze tribus, et sur toutes les nations, **serait cloué sur un gibet.**

Il faut que nous fassions de même. Tous à un certain jour, nous avons eu une preuve que Jésus-Christ est le Messie. Jésus nous a parlé, soit au dedans par des paroles intimes, soit au dehors par de grands exemples de vertu et de piété ; soit par la force du raisonnement, soit par la beauté touchante de l'Évangile. Oui, tous nous avons une preuve de la religion ; chacun a la sienne, car Dieu ne manque à personne. Munis de cette preuve, connaissant ainsi le Sauveur, nous devons nous abandonner à lui ; nous devons lui sacrifier nos conceptions personnelles, et lui dire comme saint Pierre : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle (17) ». En agissant ainsi, nous suivrons l'exemple des apôtres, et l'événement donnera raison à notre foi.

(1) Isaïe, XLV, 1.

(2) Luc, I, 32.

(3) Isaïe, II, 3.

(4) Is., XI, 10.

(5) Is., XLIX, 6.

(6) Joan, XII, 34.

(7) Malach., III, 1.

(8) 1 Mac. IX, 27.

(9) Luc, II, 32.

(10) Joan, IV, 22.

(11) Act. Ap., I, 6.

- (12) Évangile du quatrième dimanche de l'Avent
- (13) Joan, XVIII, 36.
- (14) Ib. 37.
- (15) Galat., IV, 25-26.
- (16) Act. Ap., I, 6.
- (17) Joan., VI, 69.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Les trois grands faits annoncés dans les prophéties

Les méprises d'Israël

Mes frères, en reprenant, après les fêtes de Noël, la série de ces conférences, je crois devoir d'abord rappeler en quelques mots les principes que j'ai posés.

Dans la première conférence, j'ai montré que, s'il y a réellement, dans l'Ancien Testament, des prédictions surnaturelles de l'avenir, ces textes doivent être obscurs, plus ou moins équivoques, et que le sens prophétique doit en être caché et ne pouvoir être découvert qu'à la lumière de la connaissance de l'événement accompli, ces textes étant adressés non aux contemporains, mais aux générations futures qui seules peuvent contrôler l'accord entre la prophétie et son accomplissement. J'ai ajouté qu'à côté, autour de ce sens ou de ces sens prophétiques (car ils sont quelquefois multiples) il y avait dans beaucoup d'endroits un sens apparent, extérieur, un sens compris par les contemporains, et que ce sens n'était pas le même que le sens prophétique.

De là j'ai conclu que la critique historique qui, par ses méthodes, cherche à découvrir le sens d'après la pensée des contemporains de l'auteur (quant à celle de l'auteur lui-même, c'est un phénomène psychologique où nous n'avons pas à entrer ; nous ne savons pas si le prophète a compris ou n'a pas compris ce qu'il disait) ; la critique, qui cherche à découvrir le sens d'après la pensée des contemporains, ne trouve pas le sens prophétique ; elle en trouve un autre qu'il est bon de connaître ; et les résultats de cette critique, quels qu'ils soient, ne nuisent pas à la force de la preuve apologetique.

Appliquant ces principes au grand phénomène de l'attente du Messie et aux textes prophétiques qui ont produit cette attente, j'ai montré que ces textes prophétiques avaient un sens extérieur et apparent ; qu'ils conduisaient à l'idée d'une restauration politique de la dynastie de David sur le trône d'Israël et, par là même, à l'idée de la délivrance du peuple d'Israël, soumis aux Romains. À ces idées de restauration et de délivrance, on joignait encore l'idée que le roi d'Israël, lorsqu'il aurait affranchi son peuple du joug des étrangers, prendrait sa revanche, et soumettrait au peuple juif, à titre de vassaux, tous les peuples du monde et tous les rois de l'univers.

J'ai dit que ce sens prophétique n'était que le sens apparent et extérieur ; et que le sens véritable couvert par les mêmes paroles était le sens spirituel, d'après lequel il s'agit, non pas d'une royauté politique, mais d'un empire du ciel sur les âmes ; que, par le terme d'Israël, on devait entendre non l'Israël d'autrefois, mais le peuple chrétien, et, par les termes de Sion et de Jérusalem, non pas la ville de Jérusalem située dans la Palestine, mais la vraie Jérusalem, c'est-à-dire l'Église de Dieu. J'ai montré que c'était l'interprétation donnée par Notre-Seigneur. Il me reste à compléter ce sujet.

D'une part, je voudrais montrer, sans m'appuyer sur les paroles de Notre-Seigneur, que cette interprétation des textes prophétiques est légitime ; que ce n'est point une altération du texte ni une invention arbitraire pour échapper aux difficultés, mais la vraie interprétation. Puis, une fois que j'aurai justifié cette interprétation, qui applique à l'Église les promesses qui, en apparence, s'appliquaient au royaume terrestre d'Israël, j'espère vous montrer que l'enseignement général des prophètes, qui a produit cette attente du Messie, contient des prédictions extrêmement claires d'événements qui se sont accomplis quatre, cinq ou six

siècles après que les prophètes ont écrit, et que cet accomplissement est absolument surnaturel, qu'il ne peut s'expliquer que par la prescience de Dieu et sa toute-puissance.

Avant de commencer, je remercie ceux d'entre vous qui m'ont, après la première conférence, manifesté les objections ou les difficultés qu'ils avaient trouvées dans ce que j'ai dit. J'espère qu'à l'avenir ceux qui trouveraient que les principes que j'expose donnent lieu à certaines objections ou paraissent obscurs, auront la bonté de me le communiquer, soit, verbalement, soit par écrit ; cette communication entre l'orateur et les auditeurs sera très utile pour le succès de cette grande œuvre de défense de la preuve tirée des prophéties.

L'attente du Messie, c'est-à-dire de ce personnage dont le nom signifie roi, sacré roi d'Israël, car c'est là le vrai sens du mot Messie : *Meschiah* en hébreu, et *Christos* en grec ; l'attente du Messie présentait aux Israélites un personnage devant jouer un triple rôle : un rôle politique, de roi d'Israël et de libérateur de la nation ; un rôle doctrinal : il devait convertir tous les peuples ; et enfin un rôle que j'ai appelé transcendant et surnaturel, pour éviter le terme propre de la théologie moderne. Ce terme est un peu étrange ; je crois cependant qu'il est préférable que je vous indique ce terme en vous le traduisant ; j'appellerai ce rôle : le rôle eschatologique, ce qui veut dire relatif aux destinées dernières de l'humanité, à la fin du monde, à la fin de toutes choses. Le Messie ne devait pas seulement être le roi d'Israël, le restaurateur du trône de David, mais il devait conduire le peuple d'Israël et l'humanité entière à leur suprême destinée. Il ne devait point avoir de successeur ; selon la pensée des Israélites, il ne devait point mourir. La mort du Messie, la mort du Christ, qui a été suivie de sa résurrection, était précisément le point des anciennes prophéties qui était voilé aux Juifs. Le Messie devait régner toujours, et il devait établir les hommes dans un état définitif de bonheur ou de malheur. Selon la croyance des Israélites de cette époque, si l'on excepte la secte des Saducéens qui ne croyaient pas à la vie future, selon la croyance de la nation entière, cette destinée dernière était ce que nous croyons comme chrétiens : c'était le partage de l'humanité en une portion fidèle qui devait jouir d'un bonheur sans fin, et une portion rebelle qui devait subir des châtiments éternels ; l'expression de la géhenne de feu, qui exprime l'enfer, n'a point été inventée par Notre-Seigneur : elle a été prise dans le langage, dans les croyances de son temps.

Donc le Messie devait, d'une part, être un roi, un roi terrestre et temporel, suivant la pensée des Israélites ; mais, d'autre part, il devait être le roi du ciel, le roi des élus, le roi de la société des saints, et le juge qui condamne et qui précipite dans la géhenne les méchants.

Comment s'accordaient, dans la pensée des Israélites, ces deux rôles qui diffèrent et qui même semblent incohérents ? Il est difficile de le savoir. Probablement, dans l'esprit de beaucoup d'Israélites, ces idées flottaient confusément ; ils ne savaient pas bien comment les choses s'accordaient ; ils concevaient le bonheur du ciel sous la forme du bonheur terrestre et temporel, et c'est ce que semblent avoir pensé les apôtres qui demandaient à Notre-Seigneur d'être à sa droite et à sa gauche dans son royaume, c'est-à-dire d'être ses premiers ministres.

Néanmoins, pour ceux qui pouvaient réfléchir un peu, il y avait une solution ; elle consistait à supposer que ces deux seraient successifs ; qu'après avoir commencé par établir son trône temporel, par restaurer le trône de David, lui, le Messie, plus tard, à un jour donné, au grand jour du Seigneur annoncé par les prophètes, ressusciterait les morts, précipiterait les méchants dans l'enfer, et établirait son royaume définitif. Telle paraît avoir été la pensée d'une partie des Israélites.

Mais il y avait un autre sens possible du même texte, sens qui leur a échappé et que nous avons adopté. Ce sens consistait à supposer qu'au lieu d'établir, entre le royaume politique et temporel et le royaume céleste et éternel une relation de succession, il y avait, entre ces deux notions, une relation de figure et de réalité ; que le royaume politique n'était destiné qu'à faire manifester aux esprits grossiers la réalité qu'ils ne pouvaient pas comprendre : celle du royaume céleste ; et que, lorsque l'on parlait, dans les prophètes, de cette restauration temporelle, c'était une manière symbolique d'indiquer le triomphe spirituel et universel du Messie.

Une telle manière de parler n'a rien de contraire au génie oriental. L'allégorie, la parabole sont extrêmement fréquentes dans la sainte Écriture, et nous savons que, dans le Nouveau Testament, Notre-Seigneur n'a parlé qu'en paraboles. C'était la manière de parler générale de son temps.

De plus, la parabole ou l'allégorie était si simple, sortait si naturellement des idées, qu'on se l'explique facilement.

Que faut-il faire pour transformer tous ces textes prophétiques qui parlent du royaume d'Israël, de la ville de Sion, de Jérusalem, en des termes qui s'appliquent à la béatitude du ciel ? Il suffit de dire : Israël, ce sont les élus dans le ciel ; Sion et Jérusalem, c'est la cité du ciel. Mais qu'est-ce qu'était Israël ? C'était le peuple choisi de Dieu, choisi pour glorifier Dieu parmi tous les peuples. Si, par sa race, le peuple d'Israël sortait de Jacob et d'Abraham, par sa vocation il était le peuple qui adore Dieu. Donc appliquer le mot d'Israël à ceux qui adoreront dans le ciel, quelle que fût leur origine, qu'ils vinssent d'Israël ou d'ailleurs, c'était pour ainsi dire ne pas s'éloigner d'un langage très naturel.

De même Sion et Jérusalem, c'était la montagne et la ville où s'élevait le temple de Jéhovah, le lieu de la terre où on l'adorait. Est-ce que le ciel n'est pas le lieu où Dieu est adoré ? Donc prendre Sion et Jérusalem dans le sens du ciel, c'est tout simplement prendre le sens élevé de ces textes, en laissant de côté le sens inférieur et grossier.

Du reste, il est possible que beaucoup d'Israélites crussent que le bonheur du ciel aurait lieu sur la terre, que Jérusalem et Sion subsisteraient, et que c'est même là que les élus seraient réunis pour adorer Dieu. Mais enfin, quelle que fût cette idée, interpréter les mots dans le sens que nous indiquons, n'a rien de contraire à la vraie logique du langage.

Nous arrivons à l'Évangile ; et nous y voyons que tout le travail de Notre-Seigneur a été de faire entrer lentement, péniblement, cette idée symbolique dans la pensée de ses apôtres et de ses disciples.

Vous avez sans doute remarqué, dans l'Évangile, ces expressions si fréquentes de : royaume de Dieu ; royaume du ciel ; évangile du royaume ; prêcher le royaume de Dieu. Pourquoi ce mot de royaume ?... Parce que le Messie était roi ; parce que la royauté était le caractère du Messie ; parce que le Messie était le roi d'Israël, et que c'est sous la forme de cette royauté d'Israël que la bonne nouvelle devait apparaître au monde. Mais observez que Notre-Seigneur prend soin d'expliquer ce langage ; ce n'est pas le royaume d'Israël seulement, c'est le royaume de Dieu ; c'est le royaume des cieux. Il reprend l'expression de royaume, il la relève en disant : le royaume des cieux. Il l'a fait par ses paroles, il l'a fait même d'une manière plus profonde et plus haute quand il a dit : « Le royaume de Dieu est au-dedans de vous », le royaume de Dieu, c'est la paix du cœur, c'est l'union avec Dieu.

Mais s'il l'a fait par ses paroles, il l'a fait aussi par ses miracles et, en particulier, par le grand miracle de la Transfiguration. Les apôtres avaient pressé de questions Notre-Seigneur ; ils

lui avaient dit : Quand établirez-vous votre royaume ? Montrez-nous ce royaume que nous attendons.

Et alors il leur dit : « Il y en a parmi vous qui ne mourront point qu'ils n'aient vu le Fils de l'Homme venant dans son royaume » (1). Il les conduisit alors sur le Thabor, et là, quand ils virent le Sauveur au-dessus de la terre, le visage tout éclatant de lumière, et auprès de lui les prophètes de l'ancien temps, Moïse et Elie, les apôtres furent tellement transportés qu'ils eurent l'idée que ce royaume du ciel était quelque chose de transcendant, et leur esprit alors put entrevoir une différence entre le royaume du ciel et le royaume terrestre qu'ils attendaient. Et cependant ils ne comprirent pas encore. Ils ne comprirent même pas après la résurrection ; et, la veille même de l'Ascension, ils demandaient encore à Notre-Seigneur quand il rétablirait le royaume d'Israël : tant il est vrai qu'il a fallu la lumière de l'événement pour les pousser dans le sens spirituel qui était le vrai sens des prophéties, mais qui était le vrai sens, parce que l'événement ne faisait que révéler ce qui était caché dans les prophéties.

Quand cela fut arrivé, quand le Seigneur, remonté au ciel, fut devenu invisible aux apôtres, ceux-ci durent renoncer définitivement à l'espérance de le voir établir le royaume temporel d'Israël. Les esprits se tournèrent vers le royaume du ciel, mais non pas tous, cependant. Aux premiers siècles de l'Église, la croyance à un futur royaume temporel du Christ subsista chez un certain nombre de chrétiens. C'est l'erreur du millénarisme qui croyait s'appuyer sur un passage de l'Apocalypse (2), et espérait que le Christ reviendrait ici-bas pour y régner à Jérusalem sur les Juifs, ou pour y régner sur le monde en roi temporel. Cette erreur fut repoussée, sans être d'abord officiellement condamnée (3) ; et l'esprit des chrétiens se porta tout entier vers l'idée que le vrai royaume était le royaume du ciel. Seulement on croyait encore que ce royaume serait très prochain ; dans le premier siècle de l'Église, tous attendaient ce qu'ils appelaient la *parousie* : la présence, l'apparition, l'*apocalypsis*, la manifestation du Sauveur. On espérait voir le retour du Christ avant de mourir, et saint Paul, sans donner aucun enseignement positif, en disant même que l'époque de l'avènement du Sauveur est inconnue, parle cependant comme si lui et ses auditeurs devaient voir le Christ revenir (4). C'est à ce royaume du ciel, qui devait se manifester avec éclat comme au Thabor, que l'on appliquait alors les paroles des prophètes.

Mais le temps s'écoula, il fallut, non pas renoncer à cette espérance, car cette espérance est toujours la nôtre, mais l'ajourner. Et alors on s'aperçut que les mêmes paroles des prophètes qui s'appliquaient à l'Église triomphante, pouvaient aussi s'appliquer à l'Église militante ; que, de même qu'on avait passé du peuple d'Israël terrestre, qui était la préparation de l'Évangile, à la Sion céleste qui est le terme définitif de toutes les prophéties, on pouvait revenir en arrière de l'Église triomphante et appliquer à l'Église militante ces mêmes termes d'Israël, de Sion et de Jérusalem qui avaient été déjà appliqués à l'Église du ciel. Tout cela se fit par un même travail, par une même interprétation parfaitement légitime, parce qu'au fond, comme Israël est le peuple choisi de Dieu, tous ceux qui sont Choisis de Dieu et qui marchent vers le ciel sont le véritable Israël ; et comme Sion et Jérusalem sont le lieu où Dieu était adoré autrefois, Sion et Jérusalem désignent l'Église qui est le vrai tabernacle où Dieu est adoré aujourd'hui.

Vous voyez donc que cette interprétation, bien qu'elle se soit produite lentement, et seulement par l'effet des événements, comme je l'avais annoncé, est cependant parfaitement légitime, et que nous pouvons accepter comme le vrai sens des prophéties le sens spirituel tel que je viens de le définir.

Il me reste maintenant à accomplir la plus difficile partie de ma tâche. Jusqu'à présent, je n'ai fait, pour ainsi dire, que préparer les voies à la démonstration de l'existence des prophéties. Pour faire cette démonstration, j'avais commencé par résumer en trois points le grand enseignement des prophètes relatif au Messie et à l'Église. **Le premier point**, c'est l'annonce d'un personnage surnaturel, transcendant, miraculeux, divin, d'un prophète supérieur à tous les prophètes, d'un homme supérieur à tous les hommes, d'un législateur suprême venu du ciel pour enseigner l'humanité. Voici quels titres Isaïe donne à ce prophète, sept siècles avant l'ère chrétienne. Il parle d'un petit enfant qui sera donné (c'était l'enfant de Bethléem), et il dit : « Il sera appelé l'Admirable, l'Ange du grand Conseil, le Dieu fort, le Père du siècle à venir » (5), Rien de plus grand que ces titres. Malachie l'appelle le Dominateur (6) ; enfin les prophètes voient en lui un homme au-dessus de tous les hommes. Voilà le premier point. **Le second point** de l'enseignement des prophètes, c'est que les nations se convertiront à la religion du Dieu d'Israël, du Dieu d'Abraham et de Jacob. Quelquefois Isaïe les représente venant à Jérusalem (et là, il faut l'entendre d'une manière spirituelle) pour apporter leurs hommages au vrai Dieu ; d'autres fois, il nous montre les missionnaires partant vers les îles lointaines pour y porter le culte de Jéhovah, et il nous dit : « Parmi les nations, Jéhovah prendra ses prêtres et ses lévites » (7). C'est la conversion de tous les peuples au culte de Jéhovah. Enfin **le troisième point**, c'est celui sur lequel nous avons tant insisté : l'établissement sur la terre d'un empire du Christ, l'empire du Messie, empire universel qui comprend toute la terre, et empire spirituel.

Ces trois grandes prédictions ont-elles été accomplies ? Ont-elles été accomplies surnaturellement par la puissance de Dieu ? Telles sont les deux questions auxquelles nous avons à répondre.

À la première question, la réponse est bien facile : La terre a-t-elle vu un personnage unique, transcendant, surnaturel, miraculeux, attirant l'admiration, imposant l'adoration ? Oh ! Demandez-le à l'Évangile. Regardez, écoutez les apôtres saisis de stupéfaction après les paroles de Notre-Seigneur, et ses ennemis eux-mêmes disant : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ! » (8). Regardez quelle impression profonde cette personnalité du Sauveur a produite dans les esprits ; comment elle les a, pour ainsi dire, écrasés par sa grandeur, lorsqu'il a paru dans le monde.

Au témoignage des contemporains joignez le témoignage de tous les siècles chrétiens. Appelez ici tous les docteurs, tous les saints, tous les grands génies qui se sont prosternés le front contre terre en contemplant Jésus-Christ ; qui ont trouvé que l'admiration n'était rien, que seule l'adoration répondait à la grandeur de sa figure. Et vous savez, je l'ai déjà dit ici, que, lorsqu'on veut enlever à cette figure son auréole divine, on la fausse nécessairement et on la détruit ; que les adversaires ne peuvent point présenter un Christ véritable qui ne soit pas le Christ adorable ; et alors même qu'ils le mettent au-dessus de tous les hommes, en ne le faisant pas Dieu, ils le font autre qu'il n'est réellement, autre qu'il n'apparaît il, à l'humanité. Son action dans le monde est, d'ailleurs, bien évidente. Les sociétés humaines reposent sur sa doctrine. C'est lui qui a fait entrer dans les législations des peuples cette grande loi du mariage unique et indissoluble ; dans la morale, cette loi du pardon des injures, inconnue partout ailleurs en dehors du Christianisme. C'est lui qui a fondé tout l'esprit public, qui a pénétré, qui a imbu de son Évangile toutes nos sociétés créées par lui.

Voulez-vous invoquer un autre témoignage ? Le Sauveur nous a dit lui-même, lorsqu'on voulait faire taire ceux qui l'acclamaient, au jour des Rameaux : « Si ceux-ci se taisent, les pierres crieront (9). » Eh bien ! Les pierres ont crié. Oui, les pierres de nos cathédrales, les pierres de nos églises de village, les pierres de ces édifices du Moyen Âge qui attestent la foi de ceux qui, au prix de tant de sacrifices, les ont bâtis, ces pierres aussi ont crié. Enfin, aujourd'hui, dans notre société qui semble incrédule, dans notre France officielle où l'on blasphème Dieu tous les jours, n'y a-t-il pas, sur les hauteurs de Montmartre, des pierres qui crient et qui disent : « La France reste chrétienne ; la France se repent et se consacre au Sacré-Cœur ; la France reconnaît la souveraineté du divin Sauveur ! » Et cela dix-huit siècles après sa venue ici-bas ! Ne venez donc pas dire qu'il n'a point paru sur la terre un personnage réalisant la grandeur du personnage qu'annonçait Isaïe.

Les peuples se sont-ils convertis au Dieu d'Israël ? Peut-on contester ce fait ? Dites-moi donc ce que sont devenus les dieux des peuples païens, ces dieux objets d'un culte public, pompeux, ardent, passionné. Nous le savons ; ces dieux dont le culte pénétrait toute la vie des païens, vie sociale, vie de famille, vie publique, ces dieux auxquels s'associait l'idée de la Patrie ; ces dieux de Rome et de la Grèce : Jupiter, Vénus, Mercure, Bacchus ; ces dieux de l'Égypte : Ammon, Ptah ; ces dieux de la Syrie : Astarté, Baal, tous ces dieux, que sont-ils devenus ? Où sont-ils ? Cherchez-les dans le monde. Il reste de ces dieux leurs noms, qui ont été les ornements de notre poésie ; leurs statues qui décorent nos jardins et nos musées, rien de plus ; si l'on trouve encore quelque part l'idolâtrie, c'est dans la portion inférieure de l'humanité, celle qui recule devant la lumière de l'Évangile. Le seul Dieu qui soit adoré dans le monde, c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Il y a quelques années, lors de l'Exposition de 1889, on a bien essayé de restaurer un petit culte païen, mais il a fallu prendre le culte de Bouddha, c'est-à-dire d'un personnage qui n'a pas voulu être dieu, qui s'est donné comme philosophe. Mais au Dieu véritable, au Dieu d'Israël on n'a point osé opposer un autre Dieu.

La prédiction du prophète s'est donc accomplie, et les missionnaires sont allés aux îles les plus éloignées ; récemment, sous l'influence d'un grand évêque français (10), ils ont pénétré jusque dans le centre de l'Afrique. Voilà donc une prophétie accomplie.

Enfin, peut-on douter que l'empire du Christ sur les âmes existe ? Mais qu'est-ce que c'est donc que cette Église catholique dont tout le monde s'occupe, soit pour la louer, soit pour lui obéir, soit pour la combattre, soit pour la renverser ? Qu'est-ce donc que cette force jugée si grande que, chaque jour, on cherche de nouveau à la détruire ? À qui sont érigées de nos jours ces statues qui se dressent sur nos places publiques ? À des libres penseurs, à des hommes qui ont prétendu affranchir l'esprit humain du joug de Jésus-Christ. Cet empire a donc existé, et tous les efforts que l'on tente prouvent qu'il existe encore.

Quand, au commencement de ce siècle, l'homme peut-être le plus grand qui ait paru sur la terre comme génie militaire et politique, l'homme qui a conquis l'Europe et restauré aussi la société française, a voulu relever les débris qu'il trouvait sous ses pieds, qu'a-t-il fait ? Il est allé chercher un vieillard pauvre, faible, dépourvu de toute force matérielle, dont le prédécesseur était mort emprisonné ; et parce que ce vieillard était le vicaire du Christ, le vicaire du Messie, parce qu'il gouvernait l'empire du Messie, Napoléon l'appela à travailler avec lui à restaurer la société française ; il fit ainsi alliance avec l'empire du Christ. Direz-vous que cet empire n'existe pas ?

Cette alliance, il est vrai, on veut la détruire de nos jours, mais ne sent-on pas que, si on pouvait la détruire, tout s'écroulerait, tout s'effondrerait dans la société ? Et qu'est-ce qui soutient la malheureuse France dans ses calamités, en présence de perspectives si tristes ? Quelle est sa principale ressource ? C'est la prière, c'est la bénédiction, c'est la protection du Souverain Pontife, du vicaire du Messie sur la terre. Vous voyez donc, ici encore la prophétie s'accomplit.

Il nous reste à voir si cet accomplissement est surnaturel. C'est là le dernier point. Peut-être beaucoup d'entre vous ont déjà tiré la conclusion dans leur esprit, Mais je ne veux pas qu'on aille si vite, et, pour que la démonstration soit complète, il faut chercher, bien chercher s'il y a quelque explication naturelle de cet **accord entre les trois grandes paroles des prophètes sur la personne du Messie, sur la conversion des peuples et sur l'établissement de l'Église**, et les faits qui sont sous nos yeux.

D'abord je ne pense pas que vous prétendiez attribuer cette coïncidence au hasard. Le hasard peut servir à expliquer de petites coïncidences, de petits faits ; mais, quand il s'agit de grands faits de ce genre, quand il s'agit de la longue prédiction des prophètes, qui a animé toute la pensée, toutes les croyances du peuple d'Israël et qui a fait la loi de sa destinée ; quand il s'agit de la religion chrétienne, qui a orienté la destinée de l'humanité entière et créé la civilisation moderne, on ne peut dire que de tels faits sont arrivés par hasard. Laissons de côté cette explication.

Y a-t-il eu, de la part des prophètes, une prévision humaine ? Ont-ils pu prévoir ces faits ? Leur a-t-il été possible, avec une grande perspicacité d'esprit, de voir cet avenir devant leurs yeux ? Je ne pense pas qu'on ose le soutenir. Prévoir la venue, la naissance d'un grand personnage comme le Messie, six siècles à l'avance, c'est évidemment impossible. C'est Dieu qui fait naître les grands hommes à l'heure qu'il a fixée ; personne ne peut les créer, personne non plus ne peut savoir quand ils naîtront. Lorsqu'ils surgissent, c'est, sous l'apparence du hasard, la Providence qui se manifeste ; et la prévision eût été impossible. Qui aurait prédit, qui pouvait prédire, il y a cent cinquante ans seulement, la naissance de Napoléon ? Et prédire que l'homme incomparable, le Messie, naîtrait du peuple d'Israël, et de la race de David, le pouvait-on ? Les prophètes pouvaient-ils au moins prévoir que tous les peuples se convertiraient au culte du Dieu d'Israël ; et qu'un grand empire spirituel s'établirait sur la terre entière ? Réfléchissez, je vous en prie, à ce qu'était la puissance du Dieu d'Israël au temps où les prophètes ont parlé. **Quand Isaïe écrivait ces grandes choses sur la conversion des nations, tous les peuples de l'univers étaient païens. Il n'y avait d'adorateurs du vrai Dieu que dans le royaume de Juda. Le royaume des dix tribus était déjà tombé dans l'idolâtrie ; deux tribus, Juda et Benjamin, représentant la valeur d'un département français, et entourées des immenses monarchies païennes de la Chaldée et de l'Égypte, seules, dans le monde entier, adoraient le Dieu d'Israël.** Même dans le royaume de Juda, le culte de Jéhovah était-il sans mélange ? Là même, on rencontrait le paganisme, des idoles adorées sur les hauts lieux, des chapelles élevées par Salomon aux dieux païens (elles ne furent détruites que par Josias). Même, dans le temple, à certains moments, on a placé des idoles ; et les prophètes, avec la minorité fervente de la nation, luttèrent contre le paganisme intérieur ; et c'est dans ces circonstances que les prophètes auraient pu prévoir que ce Dieu, dont l'action paraissait si faible, qui ne conservait pas même l'adoration d'un petit peuple, deviendrait le Dieu du monde entier ! Non, aucune explication humaine n'est possible.

On a cependant essayé de donner une autre explication, laquelle repose sur une théorie aujourd'hui très répandue, la théorie de l'évolution. Voici à peu près comment on se sert de

cette théorie pour expliquer l'accomplissement des prophéties. D'abord, on dit que, dans le peuple d'Israël, le prophétisme apparaît comme un phénomène nouveau : D'où sortait-il ? D'une cause, sans doute, mais d'une cause aveugle, inconsciente, inconnue. Il a paru des hommes, des prophètes d'Israël qui se sont représenté le Dieu national d'Israël, le Dieu Jéhovah, le Dieu d'un peuple, comme le Dieu unique, le Dieu du monde entier, le Dieu créateur. Ils ont conçu le monothéisme. Pourquoi ? Comment ? On ne le sait pas. Ils ont imaginé que ce Dieu était le Dieu créateur, ils en ont conclu qu'il triompherait dans le monde, et ils ont espéré ce triomphe. Puis, comme le temple consacré à Jéhovah était le temple de Jérusalem, où régnait la race de David, et qu'on croyait à la perpétuité de cette race, ils ont supposé que ce serait un descendant de David qui accomplirait cette grande chose. Mais comment peut-on expliquer cet accomplissement ? Ah ! C'est bien simple. Quand une chose est dans les esprits, il est naturel qu'elle passe dans les faits. Au XVIII^e siècle, il y avait dans les esprits, dans la littérature, tout un ensemble de tendances à des réformes. Eh bien, les tendances ont abouti, les idées se sont traduites dans les faits. La pensée des prophètes a donc pénétré l'âme du peuple, elle s'est développée, elle a grandi, et enfin, un jour, cette pensée a éclaté au dehors : il s'est trouvé un personnage qui y a répondu, qui s'est attribué les titres que les prophètes donnaient au descendant de David ; qui a accompli les prédictions des prophètes, au moyen de l'impression produite par une influence, laquelle provenait des prophètes eux-mêmes.

Voilà l'explication. Voulez-vous me permettre de la reprendre point par point ? Ce ne sera pas long.

Et d'abord, le point de départ est bien fragile, **car enfin, pourquoi, dans le peuple d'Israël seul, y a-t-il eu des prophètes croyant au vrai Dieu, croyant au Messie ?** En quoi ce peuple différait-il des autres ? Par la race, il était frère des Iduméens ; de même aussi par tradition ; même origine, même climat : donc même destinée, si l'on admet le principe de l'évolution, c'est-à-dire **la loi du déterminisme** qui fait que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Pourquoi donc, tandis que les peuples voisins d'Israël ont eu des nabis, des devins, des espèces de prophètes qui jouaient à peu près le rôle de nos somnambules, le peuple d'Israël a-t-il eu des prophètes qui ont proclamé cette grande doctrine du monothéisme, qui ont enseigné une morale très pure, et dont les successeurs ont prêché l'Évangile et remué le monde par leur parole ? Pourquoi cela ? Qu'on le dise ! Il n'y a pas de réponse dans l'évolutionnisme. La seule et vraie réponse est celle que donne la Bible : c'est que Dieu est un être souverain ; souverainement maître et souverainement libre ; il a choisi celui qu'il a voulu : « J'ai choisi Jacob et j'ai rejeté Esaü (11) ». J'ai pris ce peuple-là, aussi mauvais que les autres, plus mauvais peut-être, plus cupide, plus grossier, plus sensuel, plus avare, moins capable de la vérité que d'autres, je l'ai pris parce que je l'ai voulu ; j'ai mis la vérité dans ce peuple, et je lui ai envoyé mes prophètes. (12) Voilà la seule explication du prophétisme. Toute autre est vaine dans son point de départ. Et quant au point d'arrivée, il n'est pas plus solide. Comment explique-t-on que certains ordres de croyances, de désirs, de pensées, d'aspirations, arrivent à se traduire au dehors dans les faits ? Cela se fait généralement par un progrès croissant et continu. On voit ces idées se développer ; ces idées acquièrent une plus grande influence sur un plus grand nombre d'esprits ; des tentatives de les réaliser échouent d'abord, puis recommencent, et par une sorte d'effervescence, de bouillonnement, elles finissent par faire passer l'idée à l'état de fait. Est-ce ce qui s'est passé pour les prédictions des prophètes relatives au Messie, à la conversion des nations et à l'établissement de l'Église ? Demandons la réponse à l'histoire. Les prophètes qui ont annoncé ces grandes vérités ont parlé vers le septième, le sixième, le cinquième siècle avant Jésus-Christ. Puis la

série des prophètes s'arrête. **À partir de Malachie, il y a eu interruption jusqu'à Jean-Baptiste.** Je sais bien que certains écrivains supposent une prophétie intermédiaire : celle de Daniel ; ils la mettent plus tard qu'elle n'a eu lieu. Mais enfin ce n'est pas ce que disent les Juifs, car nous avons un témoignage très précis : le livre des Macchabées qui a été écrit avant Jésus-Christ, un peu après l'époque de la rénovation nationale d'Israël par les Macchabées, parle de l'époque depuis laquelle on n'a pas vu de prophète. C'est une ère pour les Juifs : « Il n'y a rien eu de pareil depuis le temps où un grand prophète a paru dans Israël (13) ». Et le même livre dit, en parlant de certaines questions de rituel : « On laissa la chose suspendue jusqu'à ce que vint un prophète fidèle (14). » Donc, selon la croyance des Israélites, il y a eu un intervalle de quatre cents ans durant lequel la prophétie s'est tue. Connaissez-vous un mouvement d'opinion créé par une croyance et par une pensée, arrêté pendant quatre cents ans par un silence complet, et reprenant ensuite sa force ? Cela est-il naturel ? Pendant ce temps, remarquez-le, la croyance du Messie a subsisté dans le peuple d'Israël, mais elle n'a pas produit cette effervescence, ce bouillonnement que produisent les croyances qui passent à l'état de fait. Durant ces quatre cents ans, il n'y a eu aucun faux Messie, aucune tentative de réaliser l'espérance messianique, et cependant il s'est passé de grands événements : il y a eu la persécution d'Antiochus Epiphane et la révolte des Macchabées. Tout cela s'est fait par des moyens humains, sans penser au Messie ; les faux messies n'ont paru que très peu de temps avant Jésus-Christ. Le peuple attendait, mais attendait quelque chose qui viendrait du ciel, et non de la terre. Ce n'est donc pas un mouvement populaire qui s'est traduit en fait.

Allons plus loin et cherchons ce qui s'est réellement passé dans l'esprit, dans les mœurs du peuple d'Israël pendant ce **long silence des prophètes**. Qu'est-il survenu pendant ce temps ? Il est survenu dans l'esprit du peuple une grande déviation de la pensée des prophètes. Les prophètes annonçaient une religion spirituelle, élevée, un culte du cœur, un culte qui exigeait avant tout l'amour de Dieu et la justice. Dieu disait par leur bouche : « Les holocaustes ne m'ont pas plu. Je demande des hommes justes ; soyez purs, soyez chastes, protégez l'orphelin, rendez justice à l'opprimé, chassez l'iniquité de vos cœurs, chassez-la de vos cités, et alors vous m'immolerez des victimes. Mais, si vous venez avec des mains impures, je ne vous recevrai pas ». C'est donc un culte élevé qu'enseignaient les prophètes.

Pendant les quatre cents ans, le peuple d'Israël est tombé dans le ritualisme étroit, dans le fanatisme des petites cérémonies, dans l'hypocrisie du pharisaïsme ; il a faussé la pensée des prophètes. Les prophètes annonçaient la conversion des nations et, par là même, ils parlaient d'une religion qui les attirerait à elle et qui les recevrait dans son sein. Or, **pendant ces quatre cents ans**, le peuple d'Israël s'est confiné dans un exclusivisme jaloux ; il s'est séparé de tous les peuples ; il les a considérés comme impurs ; il les méprisait, il était méprisé d'eux ; il a établi des barrières infranchissables entre lui et le reste du monde.

Enfin, cette attente du Messie, dans la pensée des prophètes, avait sans doute le caractère d'une **attente politique**, mais, dans leurs textes, on voit apparaître, sous ces enveloppes grossières d'une restauration politique, toutes les lumières de l'Évangile, toute l'idée du royaume céleste, ce vrai royaume de Dieu. **Le peuple d'Israël, au contraire, pendant ces quatre cents ans, s'est attaché exclusivement à la lettre des prophètes, au sens grossier, à la restauration politique ; il en a embrassé l'idée avec ardeur, il l'a saisie avec obstination ; il s'y est attaché de manière à ne pas y renoncer.**

Aussi, lorsque Jésus-Christ vint accomplir l'annonce des prophètes ; lorsqu'il est venu renouveler leur enseignement, **il a trouvé contre lui**, à l'état d'obstacle pour ainsi dire invincible, tout ce courant d'opinion produit par les prophètes. Au lieu d'être porté par ce

courant, comme cela fût arrivé s'il eût été en présence d'idées se développant naturellement, il a dû lutter contre ce courant, et il a triomphé par sa mort en résistant, en ayant comme adversaires tous ceux qui étaient imbus de l'enseignement faussé des prophètes.

Et qu'est-il advenu encore ? Lorsqu'il a fallu faire triompher dans le monde cette nouvelle religion ; lorsqu'il a fallu que le culte du vrai Dieu se répandit dans l'univers, les Juifs n'y ont été pour rien, ou, du moins, il n'y a eu qu'une minorité de Juifs qui ont commencé. Ce sont les peuples païens que saint Paul a prêchés, parce que les Juifs repoussaient l'Évangile ; ce sont les Grecs, les Romains, les Syriens, les Asiatiques, qui ont adopté cette religion et qui l'ont portée aux extrémités de l'univers. De sorte que les prophéties ont été accomplies non pas par ceux qui y croyaient, mais par ceux qui les ignoraient ; la religion chrétienne a été combattue par ceux qui lisaient constamment les prophètes, et c'est ce que déclare Isaïe, dans les paroles si remarquables que cite saint Paul. Dieu dit : « **J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas, et je me suis manifesté à ceux qui ne m'invoquaient pas** ». Voilà pour les païens. Et pour les Juifs, voici ce qu'il dit : « **J'ai étendu mes mains toute la journée vers un peuple incrédule et rebelle (15).** » Et ainsi, vous le voyez, bien loin que cette idée des prophètes ait passé dans les faits par un développement naturel, elle n'a passé dans les faits qu'en luttant contre l'action même des prophètes, et par une puissance divine. Cela est encore exprimé dans une autre prophétie, dans les psaumes : « **La pierre que ceux qui bâtaient ont rejetée est devenue la pierre de l'angle (16)** ». Le Christ, c'est la pierre que ceux qui bâtaient, que les Juifs ont rejetée, et qui est devenue la pierre de l'angle de nos sociétés.

Et remarquez que le psalmiste ajoute une autre phrase par laquelle nous terminerons. Après avoir indiqué ainsi ce fait si étrange, que les prophéties ont été accomplies par ceux qui ne les connaissaient pas, malgré la résistance de ceux qui les connaissaient, il ajoute : *A Domino factum est istud*. « Cela a été accompli par le Seigneur. » Non, l'évolutionnisme n'explique pas cet accomplissement des prophéties ; l'évolutionnisme échoue, et il faut recourir à Dieu, à son action, à sa prescience, à sa toute-puissance, pour expliquer comment ces choses se sont passées. Elles se sont passées contre le cours naturel des choses, par la puissance divine : *A Domino factum est istud*. Et le psalmiste ajoute : *et est mirabile in oculis nostris* ; et la merveille est sous nos yeux ! Oui, cette merveille est sous nos yeux ; nous la voyons, nous la contemplons. Nous voyons, en effet, devant nous ces deux peuples sortis des prophéties : le peuple juif et le peuple chrétien ; ils sont sous nos yeux ; ils luttent ensemble, et leur lutte est, en ce moment, arrivée à une période de crise. Il y a donc deux peuples sortis d'une même souche, deux religions sorties d'un même tronc. Toutes deux sortent des grandes prophéties d'Israël, mais l'une a pris ces prophéties à contre-sens ; de là la grande lutte entre les Juifs et les Chrétiens. Et, dès lors, cette merveille est sous nos yeux, et, par conséquent, nous sommes obligés d'en chercher la cause. En présence de cette lutte, nous n'avons pas le droit de demeurer indifférents : nous devons chercher d'où vient l'opposition entre le Judaïsme et le Christianisme ; et si nous cherchons, nous trouverons que l'opposition vient uniquement de la **double interprétation de ces mêmes prophéties**. Nous reconnaitrons que l'interprétation chrétienne est absolument surnaturelle, et qu'il n'y a aucune manière humaine d'expliquer comment cette triple pensée des prophètes : **la venue d'un grand personnage comme le Messie, la conversion des nations, et l'établissement de l'Église**, a pu être produite par l'action même des prophètes, puisqu'il y a eu un intervalle de quatre cents ans entre le dernier des prophètes et l'accomplissement des prophéties ; puisque ceux, qui ont écouté les prophètes ont résisté à l'accomplissement même de leur parole.

Remercions Dieu, mes frères, de nous avoir ainsi donné ces grandes preuves de la religion. Disons avec le psalmiste : « Vos témoignages, Seigneur, sont infiniment croyables (17) » ;

et, dans les peines de la vie, dans les découragements, dans les troubles où notre foi pourrait être ébranlée, rappelons-nous ces grandes promesses de Dieu qui se sont accomplies. S'il nous semble que Dieu est long à accomplir ses promesses, rappelons-nous que, pendant quatre cents ans, les Israélites ont attendu l'accomplissement de la promesse du Messie, et disons après le psalmiste, avec une confiance qui ne sera jamais trompée, si nous y persévérons : « Le Seigneur est fidèle dans toutes ses paroles et juste dans toutes ses œuvres : *Fidelis Dominus in omnibus verbis suis et sanctus in omnibus operibus suis* (18).

(1) Matth., XVI, 28; Marc, VIII, 39.

(2) Apoc, XX, 4.

(3) V. l'ouvrage du P. Lescoeur, de l'Oratoire : *Le règne temporel de Jésus-Christ, Etude sur le millénarisme*. Paris, Douniol, 1868 (.A. L.).

(4) I Thess. IV, 14-17.

(5) Isaïe, IX, 6.

(6) Malach., III, 1.

(7) Isaïe, LXVI, 21.

(8) Joan, VII, 46.

(9) Luc, XIX, 40.

(10) Le cardinal Lavigerie.

(11) Malach. I, 2, 3.

(12)

(13) I Macc., IX, 27.

(14) I Macc., IV, 46.

(15) Rom., X, 20, 21; Isaïe, LXV (65), 1, 2.

(16) Ps. CXVII, 22.

(17) Ps. XCII, 5.

(18) Ps. CXLIV, 13.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

- Les prophéties incomprises
- Les souffrances du Messie
- La réprobation d'Israël

Dans la conférence de dimanche dernier, nous avons fait faire un grand pas à notre démonstration. Nous sommes sortis des préliminaires ; nous avons bien défini notre méthode et nous avons pu commencer à l'appliquer.

Nous avons d'abord fixé nos regards sur trois grands, sur trois immenses faits de l'histoire religieuse de l'humanité : sur l'apparition dans le monde de la personne miraculeuse, transcendante, adorable de Notre-Seigneur qui a attiré à lui les regards de tous les siècles, l'adoration de tous les chrétiens, et qui a produit dans l'humanité une impression à nulle autre pareille ; puis la conversion de tous les peuples païens de l'antiquité au culte du Dieu du peuple d'Israël, l'établissement dans le monde de cette croyance au Dieu unique, créateur, invisible, laquelle est la seule religion des peuples civilisés, qui lutte, parmi ces peuples, contre l'athéisme ; enfin l'établissement sur la terre du royaume perpétuel, éternel et universel de la sainte Église catholique.

Nous avons reconnu que ces trois faits sont clairement annoncés dans les prophètes d'Israël au moins quatre ou cinq siècles d'avance, et que cette prédiction ne peut s'expliquer par le hasard, ni par la prévision humaine, ni par une sorte d'évolution de la pensée, ni par l'influence que la croyance en la prédiction aurait pu avoir sur les événements futurs.

Aujourd'hui, je continuerai en complétant ce tableau anticipé de l'avenir que nous trouvons dans les prophètes, et je chercherai les traits de ce tableau que n'étaient pas attendus, par le peuple d'Israël. Ainsi que je vous l'ai exposé, cette attente a été admirablement réalisée en partie dans ces trois faits que je viens d'expliquer. Elle a été trompée en ce qui regardait les espérances de bonheur terrestre et de gloire humaine que les Israélites joignaient à tort à l'idée du Messie. Par là même, ils ont écarté certains traits de la prophétie qui leur étaient voilés ; ils n'en ont pas tenu compte. Ce sont ces traits que nous allons chercher aujourd'hui dans les prophètes ; et nous reconnaitrons que, si le christianisme, lorsqu'il a apparu dans le monde, a été à la fois très semblable à ce qu'attendaient les Israélites, puisqu'il y a entre l'attente et la réalité des traits communs très frappants que nous avons dessinés, mais aussi très différents de ce qu'ils attendaient, ces différences étaient prévues et annoncées par les prophètes. Et nous commencerons par le plus grand, le plus frappant, le plus important de tous ces traits, par la Passion et la mort de Notre-Seigneur.

Le Messie n'est pas seulement le Christ, c'est-à-dire le roi d'Israël, sacré roi d'Israël et roi des âmes, mais il est aussi Jésus, le Sauveur. C'est sous ce nom béni que nous l'adorons aujourd'hui dans l'office de l'Église (1), ce qui veut dire qu'il n'est pas seulement roi, prophète de Dieu, mais Sauveur ! Et comment est-il Sauveur ! Il n'est pas sauveur à la manière des libérateurs humains ; il ne l'est même pas à la manière d'un personnage qui porte le même nom et qui, sous certains rapports, a été la figure de Jésus-Christ, à la manière de Josué, qui délivra les Israélites en conquérant par la force la terre de Chanaan. Il est Sauveur en étant victime. C'est par sa mort qu'il a racheté et effacé nos péchés ; c'est par ses souffrances et ses humiliations qu'il a triomphé, et, s'il règne sur un trône glorieux, s'il est adoré dans le monde entier, il est arrivé à ce trône en passant par la mort, et par une mort infamante, en passant par un gibet ; ou plutôt, ce qui a été plus merveilleux dans son triomphe, c'est qu'il a transformé ce gibet même en signe de gloire, et

qu'il en a fait la marque de ses élus. C'est le côté de la vie et de la mission de Notre-Seigneur le plus important peut-être de tous. Est-il annoncé par les prophètes ?

Isaïe va nous répondre. Voici ce que nous lisons dans le prophète Isaïe sept siècles avant Jésus-Christ. Et alors même que certains critiques voudraient n'y voir qu'une continuation qui daterait du V^e ou du VI^e siècle, qui serait du temps de Cyrus, cette prophétie serait encore au moins antérieure de six siècles à Jésus-Christ. Isaïe parle d'un serviteur de Dieu, d'un serviteur de Jéhovah dont il dit qu'il est appelé à être le **Sauveur du peuple d'Israël**, et, en même temps, la **lumière des nations**. C'est donc bien le Messie qu'il a en vue ; ce sont les caractères du Messie qu'il décrit. Écoutons le prophète : « Voici que mon serviteur prospérera, il montera, il s'élèvera très haut. De même qu'il a été pour plusieurs un sujet de stupéfaction, tant son visage était défiguré, **tant son aspect différait de celui des autres hommes**, de même il sera un sujet de joie pour beaucoup de peuples. Devant lui, les rois fermeront leur bouche, car ils verront ce qui ne leur avait point été raconté et apprendront ce qu'ils n'avaient point entendu. »

Vous voyez là déjà l'humiliation du Sauveur défiguré, et puis sa gloire qui sort de ses humiliations.

Maintenant voici qui est plus clair encore : « Il s'est élevé, il a grandi comme une faible plante, comme un rejeton qui sort d'une terre desséchée. Il n'avait ni beauté ni éclat pour attirer nos regards. Quand nous l'avons vu, il n'avait rien qui nous parût désirable. Il fut méprisé et abandonné des hommes, homme de douleur et accoutumé à la souffrance, homme dont on détourne ses regards. Nous l'avons dédaigné, nous n'avons fait de lui aucun cas. Cependant il a porté nos souffrances, il s'est chargé de nos douleurs. Nous l'avons considéré comme puni, frappé de Dieu et humilié, mais il était blessé pour nos péchés et brisé pour nos iniquités. Le châtiment qui donne la paix est tombé sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris. Nous étions tous errants comme des brebis et chacun suivait sa propre voie, Jéhovah, l'a frappé pour l'iniquité de nous tous ; il a été maltraité parce qu'il l'a bien voulu ; il n'a point ouvert la bouche ; semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie, et à une brebis muette devant ceux qui la tondent, il n'a point ouvert la bouche. Il a été enlevé par l'oppression, par le jugement inique. Qui racontera sa vie, car il a été retranché de la terre des vivants et frappé pour les péchés de mon peuple ; il a mis son sépulcre parmi les méchants, son tombeau parmi les riches et les orgueilleux. Il n'a cependant fait aucun mal, il n'y a eu aucune fraude dans sa bouche. Il a plu à Jéhovah de le briser par la souffrance. Après avoir livré sa vie en sacrifice pour le péché, il verra sa postérité, il prolongera ses jours, et l'œuvre de Dieu sera entre ses mains. Délivré des tourments de son âme, il verra son œuvre ; par sa sagesse, mon serviteur justifiera beaucoup d'hommes et se chargera de nos iniquités. C'est pourquoi je lui donnerai part avec les grands, il partagera le butin avec les puissants parce qu'il s'est livré lui-même à la mort et qu'il a été mis au rang des malfaiteurs, parce qu'il a porté les péchés de beaucoup d'hommes et qu'il a intercédé pour les coupables (2) ».

En lisant cette admirable page, peut-on réellement croire qu'elle a été écrite avant l'Évangile ? Ne semble-t-il pas qu'elle soit comme un écho du récit de la Passion que nous avons dans les quatre évangélistes ? Et si ce texte était trouvé par hasard dans un livre inconnu dont on ignorerait la date, n'y verrait-on pas la méditation d'un chrétien ayant lu son évangile et exprimant les sentiments que lui inspire le grand mystère de la Rédemption ? Et cependant il est certain que ce texte est dans le prophète Isaïe et qu'il est conservé non par des chrétiens, mais par les Juifs qui précisément ont repoussé, ont rejeté l'Évangile à cause de la Passion du Sauveur et de sa mort ignominieuse qu'ils n'ont pas voulu accepter. Il est certain que ce texte est dans la Bible des Juifs, et j'ajoute que, lorsque nous le traduisons, nous le traduisons de sa langue originale, l'hébreu, comme on traduit les autres langues, après avoir pris les leçons des rabbins ; ce sont eux qui nous ont appris à le traduire ; ce sont eux-mêmes qui nous ont enseigné la langue.

De sorte que vous voyez qu'il y a là quelque chose d'admirable et de parfaitement certain comme prophétie.

Ce texte cependant n'est pas isolé, il y en a d'autres.

Vous remarquez que, dans ce texte, on lit que Notre-Seigneur a été mis au rang des malfaiteurs, comparé à Barabbas.

Mais ici voici un autre texte d'Isaïe, un autre passage qui précède :

« Jéhovah, m'a ouvert l'oreille et m'a parlé, je n'ai pas résisté ; je ne me suis point retiré en arrière ; j'ai livré mon dos à ceux qui me frappaient et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe. Je n'ai pas dérobé ma personne aux ignominies et aux crachats (3). »

Vous voyez encore une scène de la Passion.

Dans le prophète Zacharie, nous trouverons un passage étrange, un peu mystérieux, mais qui cependant est bien clair pour ceux qui connaissent l'Évangile :

« Je répandrai sur la maison de Jacob et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de prière, ils tourneront leurs regards vers moi, celui qu'ils ont percé, et ils pleureront comme on pleure un premier-né (4). »

Vous voyez la conversion des Israélites fidèles qui se sont convertis à la parole des apôtres. Et remarquez : « ils tourneront leurs regards vers moi, celui qu'ils ont percé » ; il y a même là implicitement l'affirmation de la divinité du Messie.

Et, dans un autre prophète, se trouve ce passage :

« Epée, lève-toi sur mon pasteur, sur l'homme qui m'est uni, dit le Seigneur. Frappe le pasteur, et les brebis seront dispersées (5). » C'est le passage que Notre-Seigneur s'est appliqué au moment où ses apôtres l'ont abandonné (6).

Dans le prophète Daniel, nous trouvons une prophétie que nous étudierons avec plus de soin dans la prochaine conférence, parce que c'est celle qui fixe la date de la venue du Messie. Mais ici je me borne seulement à montrer que Daniel nous parle du Messie comme sauvant l'homme du péché et comme mis à mort. Voici ce qu'il dit :

« Soixante-dix semaines ont été fixées pour abolir la transgression, mettre fin au péché, expier les iniquités, amener la justice éternelle, sceller la vision et la prophétie et oindre le saint des saints. »

Voilà l'annonce du Messie.

Et un peu plus loin, il dit : « Après sept semaines, le Messie sera retranché, sera mis à mort ».

Et il ajoute : « Puis un peuple viendra qui détruira la ville et le sanctuaire (7) ». C'est l'annonce de la ruine de Jérusalem qui a suivi la mort de Notre-Seigneur.

Nous avons enfin des prophéties de la Passion, dans le livre des Psaumes. Le livre des Psaumes n'est pas tout entier de la main de David. Des psaumes ont été écrits plus tard, mais tous formaient comme la littérature pieuse des Israélites ; les psaumes étaient leurs chants religieux, comme ils sont aussi les nôtres. Or, dans ces psaumes, se trouvent un très grand nombre de passages où l'auteur, quel qu'il soit, faisant parler un autre personnage, se plaint de souffrances, d'humiliations, d'angoisses terribles, attribuant quelquefois ces souffrances à ses péchés, d'autres fois se disant innocent et frappé par Dieu. Et, parmi ces psaumes qui ont été appliqués par la tradition catholique au Messie criant lui-même et exposant ses souffrances (certaines traditions disent que Notre-Seigneur prononçait les paroles de ces psaumes pendant sa Passion), parmi ces psaumes, il y en a quelques-uns qui sont extrêmement clairs et où se trouvent marqués les circonstances de la Passion. Je vais vous citer deux de ces psaumes qui sont de David. Au psaume XXI nous lisons :

« Je suis un ver de terre et non un homme, l'opprobre des hommes et l'objet du mépris des peuples. Tous ceux qui me voyaient se moquaient, de moi, ils m'injuriaient et secouaient la tête : Il espère en Dieu, que Dieu le délivre puisqu'il l'aime ! »

Et vous savez que ce sont précisément les paroles que les pharisiens prononçaient au pied de la croix en insultant Notre-Seigneur.

« De nombreux taureaux sont autour de moi ; ils ouvrent contre moi leur gueule, semblables au lion dévorant. Je me sais répandu comme l'eau qui s'écoule et tous mes os se séparent ; mon cœur est comme la cire, il se fond dans mes entrailles ; ma force se dessèche comme l'argile, et ma langue s'attache à mon palais ; vous m'avez conduit jusqu'à la poussière de la mort, car les chiens m'entourent, une bande d'adversaires rôdent autour de moi ; ils ont **percé mes mains et mes pieds**, ils ont compté tous mes os ; ils m'observent, ils me regardent, ils ont partagé mes vêtements et jeté le sort sur ma robe. »

C'est ce qu'ont fait les soldats romains au pied de la croix.

Et remarquez qu'à la fin de ce psaume, il est parlé aussi de la conversion des nations, ce qui indique toujours que c'est le Messie qui parle.

Au psaume LXVIII :

« Sauvez-moi, ô mon Dieu, car les eaux menacent de m'engloutir, j'enfonce dans la boue sans pouvoir en sortir ; je suis tombé dans un gouffre, les eaux m'inondent, car c'est pour toi que je supporte l'opprobre, que la honte couvre mon visage., que je suis devenu comme un étranger pour mes frères, car le zèle de ta maison m'a dévoré, les outrages de ceux qui t'insultaient tombent sur moi ; j'attends de la pitié, mais en vain, je ne trouve pas de consolateur ; ils m'ont donné du fiel comme nourriture ; pour apaiser ma soif, ils **m'abreuvent de vinaigre**. »

Vous le voyez, cet ensemble de textes venant se grouper autour du texte capital d'Isaïe, qui a été nommé le cinquième évangéliste, tant le chapitre cité plus haut est comme le récit exact de la Passion ; cet ensemble de textes montre qu'il y avait dans les prophéties l'annonce de la Passion et de la mort de Notre-Seigneur. Et cependant les Juifs n'ont pas voulu voir dans ces textes ce qui s'y voit si clairement. Non seulement ils n'ont pas voulu le voir d'avance, mais ils n'ont même pas voulu le voir après l'événement ; et quand les apôtres leur montraient ces textes en les comparant à ce qui s'était passé sous leurs yeux à Jérusalem, ils refusaient de croire. Pourquoi cela ? Quelle était donc la cause de cette résistance, de cette obstination ? C'était d'abord la persuasion où ils étaient que le Messie devait être un roi glorieux, un triomphateur. Ils étaient pénétrés de cette idée que le Messie était le roi d'Israël, le fils de David, qui restaurerait son trône, et ils attachaient au titre de Messie l'idée de gloire. Aussi, quand on leur parlait d'humiliations, d'abaissements, de souffrances, de mort, ils protestaient : « Cela est impossible ; cela ne se peut pas ; le prophète se contredirait ! » Ces humiliations et ces souffrances leur paraissaient absolument contraires à l'idée qu'ils avaient conçue du Messie.

Il y avait aussi une autre raison plus profonde : c'était le scandale que causait dans leur âme orgueilleuse, attachée aux choses de la terre, le spectacle de la Passion. Nous, chrétiens, nous sommes habitués à considérer la passion avec respect, avec amour, avec adoration ; nous admirons le crucifié. Tout s'est transformé par la foi. Mais avant l'Évangile, et, même de nos jours, pour ceux qui sont complètement étrangers à la foi, ce spectacle a quelque chose qui répugne à l'âme. Il faut bien se rappeler ce que c'était que la croix. La croix était le supplice des esclaves, le supplice des hommes méprisables. Quand un citoyen romain était condamné à mort, on le décapitait pour qu'il ne fût pas crucifié. On trouvait sur les routes des gibets où les esclaves révoltés, où les hommes vils étaient attachés ; le mépris faisait taire la pitié. Tous ces outrages infligés à Notre-Seigneur dans la Passion répugnaient tellement à la pensée des Juifs, qu'ils ne pouvaient pas s'y accoutumer. Du reste, cette répugnance a duré même après l'Évangile, non seulement chez les Juifs qui se sont obstinés à repousser l'Évangile à cause de ce scandale de la croix, mais dans beaucoup de sectes chrétiennes : **les sectes qu'on a appelées docètes, supposaient que le Christ n'avait qu'un corps fantastique : les sectes gnostiques supposaient que le Christ avait disparu un peu avant la crucifixion pour être remplacé par un fantôme ou par un autre personnage**. L'idée que le Fils de Dieu pouvait souffrir n'entrait pas dans leur esprit. On a

retrouvé très récemment un livre qu'on appelle *L'Évangile de saint Pierre*, livre apocryphe qui contient un récit de la Passion, fait au second siècle de l'ère chrétienne, et attribué faussement à saint Pierre (8). Dans ce récit de la Passion, il y a l'indication que le Christ n'a pas pu souffrir, qu'il n'a souffert qu'en apparence ; on écartait du Christ l'idée de souffrance, tant cette idée était odieuse aux hommes de ce temps. Du reste, cette répugnance même s'est manifestée d'une façon extérieure. De nos jours, nous adorons le crucifix, mais, dans les catacombes, vous ne trouvez pas de crucifix : l'idée de la souffrance d'un Dieu était si difficile à accepter qu'on ne la représentait pas. Vous trouvez le Bon Pasteur, des figures de Notre-Seigneur, mais le crucifix n'apparut que beaucoup plus tard, quand les esprits se furent accoutumés à supposer l'idée des souffrances du Messie. Les Juifs, ne voulant pas accepter cette idée de la Passion, imaginèrent toutes sortes de systèmes pour expliquer la prophétie qui l'annonçait. Quelques-uns supposèrent qu'il y avait deux Messies (supposition contraire aux prophètes, lesquels ne parlent jamais que d'un seul Messie) ; ils en voulaient un qui fût glorieux et un autre qui fût humilié ; et nous voyons une trace de cette pensée dans une parole que les Juifs prononcèrent lorsque Notre-Seigneur leur annonça le mystère de la Passion. Un jour, Notre-Seigneur leur dit : « Et moi, quand je serai élevé de la terre, j'attirerai tout à moi ». Élevé de la terre, c'était presque la parole d'Isaïe qui disait : « Mon serviteur s'élèvera très haut ». Mais Notre-Seigneur faisait comprendre sa pensée, et les Israélites ne s'y trompaient pas ; élevé de terre, cela voulait dire : être élevé en croix, élevé sur un gibet. Et alors que répondirent-ils ? « Mais nous savons que notre roi, que le Christ demeurera toujours ; qui donc est ce fils de l'homme qui doit être élevé sur la croix (9) » ? Ainsi ils ne pouvaient pas croire qu'il parlât vraiment du Messie qui devait durer et régner toujours glorieusement. Qui donc est ce fils de l'homme qui doit être crucifié ?

D'autres supposèrent que toutes ces paroles du prophète Isaïe s'appliquaient non pas au Messie, mais à quelque prophète, à Isaïe lui-même, ou bien à Jérémie qui a été mis en prison, à des prophètes qui ont été martyrisés par leurs ennemis. Et nous trouvons encore la trace de cette parole dans un fait de l'Évangile. Un ministre de Candace, reine d'Ethiopie, prosélyte juif, était venu faire ses dévotions à Jérusalem, et s'en retournait, sur son char, dans son pays, lisant le prophète Isaïe. Soudain, le diacre saint Philippe, conduit par l'Esprit-Saint, se rencontra sur la route même où passait ce ministre, qui lui demanda de s'asseoir à son côté, sur son char. Le ministre dit alors à Philippe : Je ne comprends pas ce que dit le prophète ; de qui parle-t-il, de lui-même ou de quelque autre ? Il ne pensait même pas qu'Isaïe parlât du Messie. Il cherchait à appliquer ce passage à un prophète quelconque. Et Philippe lui annonça la Passion, et l'Éthiopien fit arrêter son char pour recevoir le baptême (10).

D'autres docteurs Juifs eurent une autre pensée : ils essayèrent d'appliquer ces textes d'Isaïe non pas à un personnage, mais au peuple juif tout entier, et d'y voir la peinture des souffrances de ce peuple mené en captivité à Babylone. Mais c'était une pure imagination, **puisque'on lit dans le texte que le personnage de la prophétie a été livré pour le peuple, pour son peuple**. Or, le peuple ne pouvait pas être livré pour lui-même. Il est dit que c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris, et jamais le peuple d'Israël n'a voulu se livrer pour un autre peuple. Rien de plus contraire à toutes les idées des Israélites. En outre, jamais on n'a vu dans aucun prophète, dans aucun des textes de l'Ancien Testament, qu'un simple homme ou un peuple ait pu obtenir le pardon des péchés des autres en se livrant pour eux ; cette idée existait bien un peu chez les païens, témoin l'histoire de Prométhée, on ne la rencontre pas chez les Juifs. Pour les Juifs, l'homme était si peu de chose devant Dieu que sa souffrance et sa mort n'étaient pas capables d'expier les péchés. Aussi, ce passage d'Isaïe, que le Messie a été livré pour les péchés des hommes, indique non seulement la Passion du Messie, mais même sa divinité, **parce qu'il fallait que le Messie fût Dieu pour que sa mort pût expier le péché**.

Toutes ces explications sont vaines, toutes ont disparu devant l'événement ; et, aujourd'hui que nous lisons dans l'Évangile le récit de la Passion, nous voyons avec certitude, avec clarté, que c'est bien la Passion qu'annonçait Isaïe. Cette énigme qui se posait devant la pensée des Israélites : **Comment peut-il se faire que le Messie soit à la fois glorieux et humilié, qu'il soit éternel et qu'il meure ?** Cette énigme est résolue pour nous ; le Messie s'est humilié d'abord, il a bu le calice de la Passion, il a passé par les humiliations les plus profondes, il est mort, il est ressuscité, il est arrivé à la gloire en traversant les souffrances. Voilà ce qu'Israël n'avait pas compris, et voilà ce que nous comprenons ; voilà ce qui nous prouve évidemment l'existence de cette prophétie et son caractère surnaturel.

Indépendamment de la passion de Notre-Seigneur, il y a d'autres traits, d'autres caractères de la religion chrétienne inconnus des Juifs, dont les prophètes parlent avec une grande clarté.

La résurrection de Notre-Seigneur est annoncée dans un passage auquel saint Pierre fait allusion : « **Vous ne laisserez point votre saint éprouver la corruption (11)** ». Et, comme le fait remarquer saint Pierre, tous les prophètes, David lui-même, ont été mis dans le tombeau, leur corps a subi le sort qui est réservé à tous les corps humains : il est tombé dans la corruption, dans la pourriture. Il n'y en a qu'un seul qui soit mort et qui n'ait point passé par la corruption : c'est le Christ qui est ressuscité (12).

L'ascension de Notre-Seigneur, et en même temps sa divinité sont très clairement annoncées dans un psaume, le psaume CIX que nous chantons aux vêpres : « Jéhovah a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis comme ton marchepied ». Jamais, dans l'Ancien Testament, où est manifestée, d'une manière si évidente, l'immense distance qui sépare le Créateur de la créature, le Créateur ne dit à une créature : Mets-toi à ma droite. Ce texte indique la divinité du Messie, il indique aussi ce que nous affirmons dans le symbole, que **Notre-Seigneur est assis à la droite de Dieu** après son ascension.

L'établissement d'une nouvelle religion, d'une religion différente de la religion juive, différente du culte lévitique, cette idée qui choquait si gravement les Israélites, qui répugnait à leur esprit, à laquelle ils ne pouvaient pas s'accoutumer, car ils prétendaient avoir à eux seuls le monopole de la vérité ; cette idée est indiquée aussi dans les prophètes. **Isaïe nous dit que Jéhovah prendra ses prêtres et ses lévites parmi les peuples des îles lointaines (13)**. Aux prêtres d'Israël qui accomplissaient leurs cérémonies d'une manière irrégulière, incomplète, Malachie dit au nom de Dieu, ou Dieu dit par Malachie : « **Je ne recevrai plus de présents de vos mains, car de l'Orient à l'Occident me sera offert un sacrifice pur dans toutes les nations (14)** ». Ici, le nouveau sacrifice de l'Eucharistie est annoncé comme devant remplacer l'ancien. **Jérémie parle d'une alliance nouvelle que Dieu fera avec son peuple, non plus comme l'alliance du Sinaï qui a été gravée sur la pierre, mais en mettant ses paroles dans leurs cœurs et par une religion spirituelle et élevée.** Et les prophètes, les psaumes nous annoncent aussi que les cérémonies de l'ancienne loi, quoiqu'elles fussent ordonnées par Dieu, étaient impuissantes à le satisfaire et ne lui plaisaient pas, et qu'il y aurait une loi supérieure : « Les holocaustes et les sacrifices ne vous ont pas plu : alors j'ai dit : Me voici pour accomplir votre volonté (15) ». C'est le Messie qui annonce qu'il doit remplacer tous les sacrifices. Et, du reste, dans toutes les paroles des prophètes, on voit que le culte lévitique, le culte des sacrifices est considéré comme inférieur, comme quelque chose qui doit passer, qui doit céder la place à un culte plus élevé.

Enfin, nous trouvons aussi l'indication, moins frappante, peut-être, mais cependant assez marquée, de ce grand fait qui était aussi difficile, plus difficile encore qu'aucun autre à faire accepter, c'est-à-dire la réprobation du peuple d'Israël. Isaïe nous dit que le peuple sera aveuglé, que voyant ils ne verront pas, qu'entendant ils n'entendront pas, et que cela durera **jusqu'à ce que la réprobation soit complète (16)**. Daniel nous annonce que la ville et le sanctuaire seront détruits après la mort du Messie. D'autres prophètes disent qu'Israël sera sauvé, mais qu'il n'en sera sauvé

que des restes ; et Isaïe compare ces restes aux **quelques raisins qui subsistent sur une vigne après la vendange** (17). Voilà, dit-il, ce qui sera sauvé. Et déjà Moïse, dans le Deutéronome, avait annoncé aux Israélites ce qui arriverait dans les derniers temps. Il l'avait annoncé, il est vrai, sous forme de menace au cas où les Israélites seraient infidèles, mais cette menace est pour ainsi dire si absolue qu'elle prend presque la forme d'une prophétie. Il leur annonce qu'ils seront dispersés chez tous les peuples, que là ils n'auront aucun repos, qu'ils seront toujours dans la peine, toujours poursuivis d'un lieu à un autre. Il leur annonce aussi qu'ils seront renvoyés en Égypte sur des vaisseaux et vendus comme esclaves, et qu'il n'y aura pas d'acheteurs pour les acheter, tant sera grand le nombre de ceux qui seront vendus (18). Et c'est ce qui arriva au temps de Titus, lorsque Jérusalem fut détruite.

Ainsi, de tous côtés, lorsque nous parcourons les livres des prophètes, nous trouvons l'indication de ces grands événements qui devaient s'accomplir. Le tableau de l'avenir, dont nous avons vu, la dernière fois, les grands traits, se complète de plus en plus ; en comparant ce tableau avec ce que nous montre l'histoire, nous découvrons un accord merveilleux, et, de nouveau, **nous pouvons dire que cet accord n'est pas l'effet du hasard, car, plus les traits sont nombreux, plus ils sont complexes, plus il y a de coïncidences multiples, moins il est possible que le hasard explique cet accord.**

De nouveau, nous pouvons dire que cet accord n'est pas l'effet de la prévision humaine. Comment aurait-on pu prévoir, plusieurs siècles à l'avance, des faits qui sont pour ainsi dire incroyables quand ils sont accomplis, comme le triomphe de Notre-Seigneur par sa croix et ses souffrances ?

De nouveau, nous pouvons dire : Ce n'est point l'influence des prophéties, des prophètes et de leur croyance qui a pu produire cet accord, car qui sont ceux qui ont accompli ces prophéties ? Ce sont ceux qui ne croyaient pas. Si les Pharisiens avaient su qu'en crucifiant le Messie, ils le sacraient roi des âmes, ils établissaient son triomphe, certainement ils ne l'auraient point crucifié. **Et ce ne sont pas les prophéties qui ont appris aux soldats romains à partager les vêtements de Notre-Seigneur**, ou même aux Pharisiens à l'insulter par les paroles mêmes que nous lisons dans Isaïe.

Ainsi, de toutes parts, nous voyons se manifester cette puissance de Dieu ; de toutes parts, nous voyons que ces prophéties ne peuvent s'expliquer que par la prescience d'un Dieu à qui l'avenir est présent et qui est maître de l'avenir.

Et remarquez-le, les objections ici se tournent pour ainsi dire en preuves. Plus nous avançons, plus la méthode que j'ai exposée se vérifie, plus nous voyons que les prophéties, obscures avant l'événement, s'éclaircissent quand l'événement est accompli. Et puis, nous voyons qu'alors elles deviennent de plus en plus solides comme preuves de l'action divine. Et si l'on objecte que nous recueillons des traits de diverses prophéties, que nous les cherchons dans différents auteurs pour les rapprocher, pour les réunir, pour les faire converger vers le Christ, nous dirons que cela est facile à expliquer, et que cela prouve une seule chose : c'est que le même Esprit s'est répandu sur ces prophètes ; que l'Esprit divin s'est servi d'eux comme instruments ; que, réunissant lui-même les traits du tableau, il a dicté à chacun des prophètes quelqu'un des traits de ce tableau de l'avenir qui est aujourd'hui sous nos yeux. **Si ce tableau eût été l'œuvre d'un seul prophète, on pourrait dire que ce prophète l'a imaginé, qu'il l'a inventé ;** mais comme ces traits sont tirés de différents endroits et qu'ils sont tracés par différents auteurs dans différents livres, nous découvrons là l'unité de l'Esprit qui a inspiré tous les prophètes. Si l'on ajoute que ces prophètes ne comprenaient pas eux-mêmes tout ce qu'ils disaient ; que, souvent leur texte a l'air de s'appliquer à autre chose, à un événement plus prochain que celui qu'il annonce, ici encore nous voyons l'action divine ; ici encore nous voyons Dieu parlant par des instruments qui ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils doivent faire ; et plus, dans ces textes, certains détails paraissent

fortuits, plus leur accord, dans l'annonce des mêmes événements futurs, révèle l'action d'une intelligence souveraine qui a tout prévu, tout coordonné, tout rassemblé. Il se passe là quelque chose de semblable à ce que nous admirons dans la nature physique : nous découvrons quelquefois des fins cachées vers lesquelles tendent certains êtres sans le savoir, et nous reconnaissons qu'ils sont conduits par l'intelligence suprême. Quand nous voyons des animaux travailler pour une postérité qu'ils ne connaîtront pas, comme font certains insectes, et apporter eux-mêmes la nourriture pour ces êtres qu'ils ne peuvent pas aimer, car ils doivent mourir avant que ces êtres apparaissent, c'est qu'une raison supérieure les conduit. Eh bien, de même dans ces textes prophétiques, au lieu de voir des traits qui se rapportent à des événements présents, nous voyons des traits qui s'appliquent directement à ces événements inconnus qui devaient s'accomplir six siècles plus tard, et nous disons : Le doigt de Dieu est là ; nous reconnaissons le sceau de l'intelligence suprême qui, seule, a pu dicter de telles paroles aux prophètes.

Restons donc fermes dans les enseignements qui nous ont été donnés ; croyons que la preuve tirée des prophéties n'a rien perdu aux progrès de la critique et de l'étude de la sainte Écriture ; que si certains textes, d'un sens plus ou moins douteux, ont pu être discutés et écartés, d'autres apparaissent plus éclatants et plus solides ; que, plus on compare le tableau tracé dans les prophètes et le tableau que l'histoire nous trace, plus on met les événements en face les uns des autres pour saisir leur accord, plus on reconnaît que cet accord ne peut venir que de la pensée même de Dieu qui a annoncé l'avenir et de la puissance de Dieu qui a accompli ce qu'il avait annoncé. Contemplons donc ce tableau des prophéties, et principalement ce tableau de la Passion de Notre-Seigneur qui doit toucher notre cœur en même temps qu'il éclaire notre intelligence. Regardons dans Isaïe, mais regardons aussi dans l'Évangile cette victime sainte qui a souffert pour nos péchés et par les meurtrissures de laquelle nous avons été guéris ; cet Agneau conduit à la boucherie et qui n'a point ouvert la bouche ; ce roi qui triomphe dans le monde, mais qui triomphe par la croix, qui triomphe par ses souffrances, qui s'élève au faîte de la gloire et attire l'adoration des hommes après avoir passé par les plus profondes humiliations. Méditons souvent sur cette parole qu'il a prononcée, qu'il a empruntée presque textuellement au prophète Isaïe, et qui a été si merveilleusement, si miraculeusement accomplie : « Et moi, quand je serai élevé sur le gibet, j'attirerai tout à moi : *Et ego quum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* (19) ».

(1) Dans la fête du Saint Nom de Jésus.

(2) Isaïe, LIII.

(3) Isaïe, L, 5-6.

(4) Zacharie, XII, 10.

(5) Zacharie, XIII, 7.

(6) Matth, XXVI, 31 ; Marc, XIV, 27.

(7) Daniel, IX, 24-26.

(8) Il a été découvert, pendant l'hiver de 1886-1887, à Aknâm, dans un tombeau de la Haute-Egypte. « Il n'apporte ; » écrit Mgr Batiffol « aucun élément nouveau à l'histoire évangélique, mais est un repère pour l'histoire de l'altération du souvenir par la légende, et une précieuse attestation de la très primitive autorité des quatre évangiles canoniques... Le crucifiement présente quelques traits de docétisme... L'évangile selon saint Pierre doit dater de la première moitié du II^e siècle » (*Anciennes littératures chrétiennes. La littérature grecque*, p. 37, Paris).

(9) Joan, XII, 34.

(10) Act. Ap, VIII., 27-38.

(11) Ps. XV, 10.

(12) Act. Ap., II, 29-32.

- (13) Isaïe, LXVI, 21.
- (14) Malach., I, 11.
- (15) Ps. XXXIX, 7, 8.
- (16) Isaïe, V, 10-12.
- (17) Isaïe, XXIV, 13.
- (18) Deutéronome XXVIII.
- (19) Joan, XII, 32.

LES PROPHÉTIES MESSIANIQUES

(Tome deuxième)

CINQUIÈME CONFÉRENCE

L'annonce, dans les prophéties, des circonstances qui les précisent

Mes frères, les résultats que nous avons obtenus dans ces dernières conférences sont considérables. Nous avons d'abord établi la méthode pour l'étude des prophéties, cette méthode qui consiste à chercher dans les anciens prophètes les traits qui correspondent à l'événement, c'est-à-dire à la vie du Christ et à la fondation de l'Église, à constater d'abord cet accord, et ensuite à chercher si cet accord est humainement explicable ou s'il est réellement surnaturel, et cela sans nous préoccuper des autres sens que les textes prophétiques peuvent contenir ni de la pensée des contemporains, laissant ces autres questions à la critique historique.

En appliquant cette méthode, nous avons reconnu d'abord trois grands traits de l'histoire religieuse de l'humanité qui, annoncés dans les écrits des prophètes, ont été **conservés dans la croyance des Israélites : à savoir la venue d'un personnage transcendant, surnaturel et divin, la venue du Christ ; la conversion de toutes les nations, des peuples païens au culte du Dieu d'Israël ; et enfin, l'établissement d'un royaume des âmes qui doit durer à perpétuité.**

Après avoir constaté le caractère prophétique de ces trois assertions des prophètes, nous en avons examiné d'autres. Nous avons choisi les assertions, qui n'avaient été admises ni comprises par les Juifs, qui ne faisaient point partie de cette attente du Messie au sein d'Israël, mais qui précisément font **l'objet du conflit entre la synagogue et l'Église ;** et nous avons vu que, sur ce point, les prophètes donnent raison à l'Église. Nous avons vu que **la Passion de Notre-Seigneur, sa mort, son rôle de victime, sa résurrection même et son ascension, plus ou moins voilés, et ensuite la réprobation du peuple d'Israël et l'établissement d'une religion nouvelle, sont gravés dans les écrits des prophètes.**

Nous avons aujourd'hui à compléter cette étude des prophètes en examinant d'autres traits de ce portrait anticipé de l'avenir. Les traits que nous cherchons à découvrir aujourd'hui sont moins vastes, moins considérables par leur étendue extérieure, mais peut-être plus importants au point de vue spécial de la démonstration. Ce sont les traits de détail et les circonstances.

Jusqu'ici, nous avons vu les prophètes tracer un idéal, et nous avons trouvé cet idéal réalisé dans le christianisme. Mais est-ce bien là ce que les prophètes attendaient ? Cet idéal aurait-il pu être réalisé autrement, dans d'autres circonstances ? C'est une question qui pourrait se poser encore, d'autant plus que leurs textes sont susceptibles de s'appliquer à divers événements, et que les mêmes textes qui s'appliquent à l'Église, s'appliquent aussi à la vie future.

Nous allons voir, en examinant ces traits, ces circonstances, que les prophéties contiennent précisément l'annonce de ce qui s'est passé au commencement de notre ère, ou en l'an 33, lors de la mort de Notre-Seigneur. Nous verrons que c'est cet événement même qui a été prédit par eux, et nous le reconnaitrons aux traits précis, aux traits circonstanciels contenus dans leurs prédictions.

Lorsque l'on veut examiner, comparer un portrait à l'original, on ne se contente pas de ne voir dans la figure que les traits généraux qui sont les traits de famille ; on cherche les particularités

du visage, les traits distinctifs, et alors on est sûr que c'est bien tel individu que le peintre a voulu représenter.

Commençons donc l'étude de ces circonstances de la vie et de l'œuvre du Messie.

La **première de ces circonstances que je mentionnerai, c'est le lieu de sa naissance**. Déjà nous avons rencontré, nous avons cité ce texte du prophète Michée : « Et toi, Bethléem Ephrata, tu ne seras plus appelée la plus petite d'entre les villes de Juda, car c'est de toi que sortira le chef qui gouvernera mon peuple d'Israël (1). »

Vous voyez là une annonce bien claire que le Messie doit naître à Bethléem. Bethléem est la ville d'où était sorti David. Mais bien que ce fût la cité d'origine de ce grand roi d'Israël, comme il avait quitté cette ville, qu'il avait établi son trône à Jérusalem, Bethléem était restée une petite ville peu connue dans le pays ; et Michée annonce que son nom sera glorieux dans le monde, parce que c'est d'elle que sortira le chef qui doit sauver Israël. Et cette gloire, nous la voyons, puisque nous célébrons tous les ans dans le monde entier cette fête de la nativité de Notre-Seigneur à Bethléem.

L'accomplissement de cette prophétie est évident. La naissance à Bethléem est **attestée par deux évangélistes** : saint Mathieu et saint Luc. Saint Luc nous indique la circonstance qui a amené saint Joseph et la Sainte Vierge à Bethléem, à savoir le recensement de l'empire romain ; et saint Mathieu nous montre les Mages venant de l'Orient et conduits à Bethléem par l'indication même des rabbins et des scribes de la synagogue qui, consultés par eux sur le lieu où devait naître le Messie, et se **référant à cette prophétie de Michée**, leur dirent qu'il devait naître à Bethléem.

Enfin nous remarquons que cette venue de la sainte famille à Bethléem a été en apparence fortuite ; Joseph et Marie ne sont pas allés là pour accomplir la prophétie, ils y sont **allés à cause du recensement ordonné par Auguste**.

Voilà donc une circonstance qui est prédite d'une manière précise six siècles à l'avance, et une circonstance qui s'accomplit sans que la prédiction ait influé sur l'accomplissement.

La **seconde circonstance dont nous parlerons, c'est l'apparition d'un précurseur du Messie**. Ici encore, les textes sont très clairs. Voici ce que dit le prophète Malachie : « J'enverrai devant moi un messenger et je préparerai le chemin devant moi, et soudain entrera dans son temple le Seigneur que vous cherchez et l'Ange de l'alliance que vous désirez (2). »

Vous l'entendez, Malachie annonce que le Seigneur viendra dans le Temple (ce qu'a fait Notre-Seigneur quand il a chassé les vendeurs du Temple), mais qu'auparavant il aura un messenger. Et Isaïe nous dit : « Voix qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers (3) »).

Isaïe annonce donc que ce précurseur prêchera sur les confins du désert, comme l'a fait Jean-Baptiste.

Ici vous remarquerez combien il aurait été difficile d'accomplir artificiellement cette prédiction. Il n'est pas facile de se donner un précurseur. Un homme qui voudrait se dire Messie ne trouverait pas aisément quelqu'un qui voulût aller devant lui, quelqu'un qui eût une autorité assez grande pour affirmer de manière à être cru que tel personnage est le Messie, et assez d'humilité pour ne pas prendre pour lui ce titre de gloire. Et cependant c'est ce qui est arrivé. **Jean-Baptiste a annoncé le Messie**, ceci est un fait historique attesté non seulement par l'Évangile, mais par **Josèphe**, l'écrivain juif. Jean-Baptiste a été un prophète qui a attiré toutes les populations. Sa gloire a été si grande qu'il a fallu qu'il s'humiliât lui-même devant Notre-Seigneur pour qu'on le quittât et qu'on allât à Jésus-Christ ; et, malgré cela, il a gardé encore des disciples. Et dans l'Évangile de saint Jean qu'on lit à la fin de la messe, vous remarquerez cette affirmation de l'évangéliste : « Il fut un homme nommé Jean qui rendit témoignage à la lumière ; il n'était pas la lumière, mais il fut envoyé pour rendre témoignage à la lumière (4) ».

Pourquoi, à la fin du premier siècle chrétien, environ 70 ans après les événements, saint Jean dit-il cela ? C'est parce que, de son temps encore, il fallait prémunir certaines personnes contre l'idée que Jean-Baptiste était le Messie. Je vous le demande, un personnage assez important pour qu'on puisse le prendre pour le Messie, et qui s'humilie de manière à faire croire au vrai Messie, se rencontre-t-il tous les jours ? Cela se rencontre si peu, cela est si extraordinaire, que M. Renan, qui a voulu traiter la question des Évangiles au point de vue purement humain, a considéré le fait comme impossible ; malgré les textes évangéliques qui nous montrent que saint Jean a dit lui-même : « Je ne suis pas le Messie ; il viendra après moi. Je ne suis pas digne de délier les courroies de ses souliers » (5), malgré ces textes qui affirment son humilité, et bien qu'il soit évident que, si Jean-Baptiste avait agi autrement, il aurait fait obstacle au succès de Notre-Seigneur ; bien qu'il soit évident aussi qu'il n'y a pas eu de conflit réel, M. Renan se sert du conflit qui a eu lieu, chose très naturelle, entre les disciples de saint Jean et ceux de Notre-Seigneur pour dire que saint Jean a dû être jaloux de ce jeune Galiléen qui prenait sa place. C'est donc un fait très difficile à rencontrer, très extraordinaire en lui-même, que deux personnages qui se suivent et dont l'un annonce l'autre. Et ce fait a été clairement annoncé par les prophètes.

Le troisième fait dont nous parlerons, c'est le lieu de la prédication du Sauveur. Sa prédication a commencé dans la Galilée. Écoutez ce que dit le prophète **Isaïe** : « Le pays de Zabulon et la terre de Nephtali seront couverts de gloire dans le temps à venir. La terre voisine de la mer de Tibériade, au-delà du Jourdain, le territoire des Gentils, le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort une lumière s'est levée, car un enfant nous est donné, un fils nous est né, un fils nous a été donné ; la domination reposera sur son épaule ; on l'appellera l'Admirable, l'Ange du grand conseil, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix (6) ».

Vous voyez que, dans le même chapitre où il annonce le Messie, le prophète déclare que **la lumière paraîtra d'abord dans la Galilée**, et c'est ce que nous raconte l'Évangile ; les premières prédications de Notre-Seigneur ont eu lieu dans la Galilée. C'est sur les bords du lac de Tibériade, c'est à Capharnaüm que Jésus-Christ a accompli ses grands miracles, qu'il a commencé à annoncer l'Évangile. Pourquoi l'a-t-il fait ? Sans doute, comme il savait tout, il a pu le faire pour accomplir la prophétie d'Isaïe. Néanmoins, il y avait une autre raison ; la Palestine était partagée en **trois régions : la Judée, la Samarie et la Galilée**. La Judée, entre les mains des Pharisiens orgueilleux et résistant à l'Évangile, n'était pas un lieu favorable à la prédication ; la Samarie était hérétique ; les Samaritains avaient un temple sur le mont Garizim en opposition avec le temple de Jérusalem. Notre-Seigneur a combattu les préjugés qui les vouaient au mépris, il a prêché les Samaritains, mais il ne pouvait pas faire le point de départ de sa prédication d'un peuple qui était dans l'erreur ; Notre-Seigneur, lorsqu'il parlait à la Samaritaine, eut soin de lui dire : Le salut vient des Juifs et non pas des Samaritains (7).

Donc la Galilée, où habitaient des populations simples, pieuses, des populations de campagne, plus orthodoxes dans le vrai judaïsme, et non envahies par le pharisaïsme, était le pays le plus favorable pour sa prédication, et c'est pour cela qu'il l'a commencée par là.

Comment Isaïe pouvait-il, sept siècles à l'avance, savoir quel serait l'état de la Palestine, état qui a été l'effet de révolutions successives, de transports de populations, de toutes sortes de faits historiques les plus étranges ?

Donc, ici encore, voilà un fait de détail annoncé avec la plus grande précision bien des siècles à l'avance.

Outre le lieu de la prédication, Isaïe indique aussi le caractère de cette prédication. « Voici mon serviteur », dit le prophète ; « je le soutiendrai ; c'est lui en qui mon âme prend plaisir ; j'ai mis mon esprit sur lui, il annoncera la justice aux nations ; il ne criera pas, il n'élèvera pas la voix, il ne fera pas de bruit au dehors, il ne brisera pas le roseau à demi cassé, il n'éteindra pas le

lumignon qui fume encore ; il annoncera la justice selon la vérité ; rien ne le découragera, il ne se relâchera pas jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre, et les îles espéreront en lui (8). » Vous remarquez que les prophètes, quand ils annoncent la venue du Messie, le représentent souvent tel qu'il paraîtra au jugement dernier, comme le juge sévère de toutes les actions des hommes. Et même Jean-Baptiste, dans sa prédication, parle ainsi ; il déclare que le Messie va venir, qu'il aura le van dans sa main, qu'il purifiera son aire et qu'il jettera la paille dans le feu éternel (9). Et cependant vous voyez Isaïe annoncer un autre jugement du Messie, un jugement de bienveillance, de pardon, de miséricorde ; il montre le Messie ne brisant pas le roseau à demi cassé, n'éteignant pas le lumignon qui fume encore. Or, cela, n'est-ce pas l'Évangile ? N'est-ce pas la prédication du Sauveur ; n'est-ce pas la douceur, la bonté qui y respire ? Remarquez ce trait de l'Évangile qui apparaît dans Isaïe, au milieu de traits contraires qu'on trouve dans les prophètes.

Cette prédication si douce et si bienveillante devait être accompagnée de miracles. Isaïe l'a prévu, et il nous dit : « Alors s'ouvriront les yeux des aveugles et les oreilles des sourds ; alors le boiteux bondira comme un cerf, et la langue des muets éclatera de joie (10). »

Voilà donc toute la prédication du Sauveur dans la Galilée annoncée par le prophète Isaïe. Et si vous joignez à ces traits ceux que nous avons cités dimanche dernier, dans lesquels nous avons vu raconter d'avance toute la Passion de Notre-Seigneur avec ses détails, nous comprendrons qu'un écrivain, un commentateur – je ne sais plus lequel –, n'ait pas craint d'appeler Isaïe le cinquième évangéliste, c'est-à-dire qu'on trouve dans Isaïe pour ainsi dire presque tout l'Évangile.

Notre-Seigneur, après avoir prêché dans la Galilée, est venu dans la Judée. Ce qu'il y a fait est annoncé aussi. **Malachie** avait dit que le Seigneur viendra dans son temple (11), et, prenez-y garde, ce passage du prophète atteste la divinité du Messie, car le temple de Jérusalem était le temple de Dieu, le temple de Jéhovah. Et vous savez avec quel éclat Notre-Seigneur est venu dans le temple de Jérusalem, combien de fois il y est venu : à douze ans, plus tard pour chasser les vendeurs et, dans les derniers jours, pour prêcher sa divinité.

Zacharie nous dit ensuite que le Messie entrera dans Jérusalem monté sur une ânesse. Voici le passage :

« Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur le poulain d'une ânesse (12). »

Vous savez ce qui s'est passé au dimanche des rameaux. Ici, l'on pourrait peut-être supposer que Notre-Seigneur a voulu faire ce que le prophète avait annoncé. Il lui était possible, en effet, de choisir cette monture qui était le signe de la paix et de la douceur, car nous voyons dans toute l'Écriture sainte une opposition entre l'âne et le cheval. Le cheval, c'est la monture du guerrier, et l'âne, qui n'est pas en Orient un objet de mépris, c'est une monture pacifique. Notre-Seigneur aurait pu choisir une telle monture pour accomplir la prédiction ; mais comment expliquer naturellement cet enthousiasme qui, à un moment donné, quatre jours avant la Passion, poussait au-devant de Jésus tout un peuple, lequel, sur son passage, étendait ses vêtements et jetait des palmes ? C'est surnaturellement, et, à tout le moins, ce n'est pas artificiellement que s'est passée cette grande scène qui avait été prédite par le prophète.

Après l'entrée à Jérusalem, viennent les circonstances de la Passion de Notre-Seigneur. Ces circonstances, je les ai déjà indiquées : on partage ses vêtements ; on lui perce les pieds et les mains. Tout cela est annoncé dans les psaumes. De faux témoins s'élèvent contre lui. Enfin il y a une circonstance particulière : c'est la trahison de Judas : « L'homme qui mangeait à ma table, l'homme que j'aimais s'est tourné contre moi (13). » Et une circonstance plus étrange encore, c'est le prix de la trahison de Judas. Voici, en effet, ce que nous trouvons dans le **prophète Zacharie** : « **Ils ont compté pour mon prix trente pièces d'argent, et le Seigneur me dit : Jette-les**

au potier, ce prix magnifique auquel ils m'ont estimé. Et je pris les trente pièces d'argent et je les jetai dans la maison de Jéhovah, pour le potier (14) ».

Voilà ce que nous trouvons dans le prophète Zacharie qui écrivait quatre cents ans avant Notre-Seigneur, et c'est exactement ce qui s'est passé lorsque Judas a reçu les trente pièces d'argent, qu'après avoir reconnu son crime, il les jeta dans le Temple, et que les princes des prêtres s'en servirent pour acheter le champ du potier.

Vous voyez donc que ces circonstances sont singulières, étonnantes, et que toute la vie du Sauveur, depuis le commencement jusqu'à la fin, est pour ainsi dire annoncée clairement et annoncée dans ses moindres circonstances. Il ne s'agit plus ici des grands traits, mais de ces détails qui viennent compléter les grands traits de la prophétie.

Il y a cependant un dernier trait peut-être plus important que les autres : c'est la date de la venue de Notre-Seigneur.

Il est très rare que les prophètes annoncent les dates des événements. D'ordinaire leurs vues embrassent un avenir indéfini ; quelquefois leurs paroles s'appliquent à plusieurs événements dont l'un est le type de l'autre, de même que lorsque, dans les montagnes, on voit plusieurs sommets qui sont cachés l'un par l'autre, ou qui apparaissent uniques quoiqu'ils soient très éloignés. Mais, dans ce cas particulier, lorsqu'il s'agit de l'apparition du Messie, du plus grand événement de l'histoire de l'humanité, de la grande œuvre de Dieu qui s'accomplit au milieu des siècles, comme dit le prophète Habacuc (15), la date est annoncée. Elle l'a été de diverses manières.

Il y a d'abord une ancienne prophétie que l'on trouve dans la Genèse, dans la bénédiction que Jacob donne à ses enfants : « Juda, tes frères te loueront. Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le bâton de commandement d'entre ses pieds jusqu'à ce que vienne celui qui doit venir et que les nations attendent (16) ».

Il est vrai que, dans le texte hébreu, ce passage est un peu obscur, mais il a été toujours entendu du Messie par les Juifs, et le texte grec des Septante, qui a été traduit deux cents ans avant l'ère chrétienne, indique très clairement qu'il s'agit de celui qui est désiré par toutes les nations.

Donc le Messie devait venir à l'époque où Juda cesserait d'avoir le commandement, c'est-à-dire où l'autorité indépendante cesserait dans le peuple d'Israël. Et c'est peut-être à l'occasion de cette prophétie, qui était certainement répandue parmi les Juifs, que lorsque les Israélites perdirent leur indépendance nationale, lorsqu'ils tombèrent sous le joug d'Hérode Iduméen et des Romains, et qu'il sembla humainement impossible de restaurer cette indépendance, commencèrent à apparaître les faux Messies. Cette ruine de l'indépendance d'Israël était un signe que le Messie allait venir.

Il y a d'autres indications. Ainsi le prophète Aggée nous dit que le Seigneur viendra dans son temple (17), dans le second temple bâti après la captivité, par conséquent avant la ruine de ce temple qui a eu lieu en l'an 70 de l'ère chrétienne.

Néanmoins, il est une prophétie plus importante que toutes les autres : c'est celle de Daniel annonçant la date du Messie.

Daniel est certainement, avec Isaïe, le plus grand des prophètes. C'est Daniel qui a annoncé la succession des quatre empires se terminant par l'empire romain et suivie du règne des saints de Dieu, c'est-à-dire de la civilisation chrétienne, de l'Église chrétienne. Cette Europe qui n'est pas soumise, comme l'étaient les anciens empires, à un seul maître, d'où la dureté des antiques dominations et l'esclavage ont disparu, cette société qui gouverne le monde, c'est ce que Daniel a prédit comme devant succéder à l'empire romain ; et il l'avait prédit avant même que l'empire romain fût connu dans l'Orient. Daniel est aussi le premier à parler très clairement de la

résurrection des morts. Ne nous étonnons pas que ce prophète, dont le rôle a été si grand, non seulement comme prophète, mais comme ministre à la cour des rois de Chaldée et de Perse ; ne nous étonnons pas que Daniel ait été choisi pour annoncer l'époque du Messie.

Seulement, avant de vous lire le texte de cette prophétie de Daniel, j'ai quelques observations à présenter.

En premier lieu, certains critiques modernes contestent l'authenticité du livre de Daniel. La tradition juive, la tradition chrétienne affirment que ce livre est de Daniel lui-même. Les critiques modernes prétendent pour des raisons que je ne veux point discuter ici, et qui, à mon avis, sont très réfutables, que ce livre a été composé plus tard ; que les visions qui le composent ont été écrites, recueillies, arrangées, à une époque postérieure ; mais ils reconnaissent, au moins les critiques sérieux reconnaissent que le **livre est antérieur à l'ère chrétienne**. Il me suffit que ces critiques placent la composition de ce livre près de deux siècles au moins avant Jésus-Christ. Et il fallait bien que les prophéties de Daniel fussent antérieures à l'Évangile, puisque, dans l'Évangile, Daniel est nommé. **Notre-Seigneur cite le prophète, lorsqu'il annonce que l'abomination de la désolation doit fondre sur Jérusalem (18).** D'ailleurs, **ce livre n'aurait jamais été inséré dans le canon des Juifs s'il eût été écrit après l'Évangile.** Un tel livre est donc certainement antérieur, et antérieur de beaucoup à Notre-Seigneur ; et c'est assez pour qu'il y ait prophétie. Nous reconnaissons que ce texte de Daniel qui, comme vous allez le voir, s'applique d'une manière frappante à la venue du Messie et en **annonce l'époque avec précision**, a été appliqué aussi à d'autres événements. Il a été appliqué à la **persécution d'Antiochus Epiphane qui eut lieu cent soixante-dix ans avant l'ère chrétienne**, et qui fut suivie de la **révolte des Macchabées**. Une chose assez singulière, c'est que cette application de la prophétie a eu pour un de ses auteurs un chrétien, un catholique, voire un jésuite, le père Hardouin, homme très docte mais ami du paradoxe. Cette explication donnée par le père Hardouin a été accueillie avec enthousiasme par tous les rationalistes ; et j'ajouterai, pour être complètement exact, que cette application à la persécution d'Antiochus Epiphane, est admise au moins comme possible par un certain nombre de commentateurs catholiques de nos jours.

Ici, veuillez remarquer la loyauté avec laquelle les défenseurs de l'Église acceptent, quand il y a lieu, les opinions qui sembleraient diminuer la force de leurs preuves. On nous reproche d'agir déloyalement, on a tort, et, précisément dans le cas présent, je suis obligé de prendre la défense de la prophétie de Daniel, non seulement contre les rationalistes, mais contre des catholiques.

Je ferai néanmoins une remarque : quand il serait vrai que le texte prophétique que je vais vous lire pût, à l'aide de certains arrangements fort compliqués du texte et des chiffres, s'appliquer à un autre événement que la venue du Messie, que nous importe si, par un arrangement plus simple et plus clair, il s'applique aussi au Messie ? Nous n'avons jamais prétendu qu'un texte prophétique ne pût avoir qu'une seule interprétation. Sans doute, si ce texte était unique, s'il était la seule prophétie et la seule preuve de la religion, on serait en droit d'exiger que cette preuve fût absolument certaine, qu'il n'y eût pas d'échappatoire. Mais, comme il y a beaucoup d'autres preuves de la religion et beaucoup de prophéties que nous avons constatées ; comme cette prophétie de Daniel vient compléter les autres, si le texte s'applique clairement et simplement à l'époque du Messie, il est tout naturel d'y appliquer la prophétie ; rien là-dedans qui soit contraire à la méthode la plus légitime. C'est un trait nouveau du portrait de Notre-Seigneur qui se joint aux autres ; et comme les autres sont d'accord, si celui-ci peut s'accorder avec eux, nous devons penser qu'il appartient au vrai portrait.

Je laisse donc de côté toute cette discussion, et, faisant appel à votre loyauté et à votre bon sens, j'aborde le texte même de la prophétie que je vais vous lire.

Voici dans quelles circonstances cette prophétie a été faite au prophète Daniel. C'était peu de temps avant l'avènement de Cyrus, roi de Perse, lequel donna l'ordre de rebâtir le temple de

Jérusalem. Daniel, qui, tout en étant prophète, était un grand personnage à la cour des rois de Chaldée, car les Juifs de ce temps-là, comme ceux d'aujourd'hui, étaient très puissants au milieu des peuples, au milieu de leurs ennemis ; Daniel pleurait sur son peuple, il se tournait vers Jérusalem pour prier plusieurs fois par jour ; et, chaque fois qu'il se tournait ainsi vers la ville sainte, il voyait dans son esprit cette ville ruinée, le Temple détruit et la désolation régnant sur cette contrée qui était le seul lieu où le vrai Dieu eût été adoré. Il pleurait donc sur le malheur de sa patrie, et il attendait le moment de la délivrance. Et en même temps qu'il priait et qu'il pleurait, il cherchait à comprendre les anciennes prophéties : ayant lu le prophète Jérémie qui fixait pour la captivité de Babylone une durée de soixante-dix années, il comprit que cette période allait finir. Jérémie avait prophétisé dans la quatrième année du roi Joachim, vers l'an 605, en approchant de la soixante-dixième année ; et Daniel comprit que le moment était venu. Cependant, la désolation régnait encore ; nul signe n'annonçait l'accomplissement prochain de la prophétie. Alors Daniel se prosterna, il fit une longue prière, confessant ses péchés et les péchés de son peuple, demandant à Dieu de ne pas regarder leurs iniquités, de ne penser qu'à sa propre gloire, de délivrer Israël et de rétablir le culte dans son temple. Et, à la suite de cette prière, vers l'heure du sacrifice du soir, un ange lui apparut : c'était Gabriel qui lui dévoila l'avenir (19), et, chose singulière, ce que Gabriel lui annonça, ce n'était pas ce que Daniel demandait. Daniel demandait comment, quand, dans quelles circonstances s'accomplirait prochainement cette délivrance du peuple d'Israël qui était prédite par Jérémie et qui, en effet, eut lieu bientôt après ; en effet, très peu de temps après la prière de Daniel, Cyrus, roi de Perse, devint le maître de l'Orient, et, grâce peut-être à l'influence de Daniel, il rendit un édit, subsistant encore dans la Bible et dans les monuments persans, qui permettait de reconstruire le temple de Jérusalem. Gabriel annonçait autre chose à Daniel. Dieu avait écouté la prière du prophète ; mais il préféra lui annoncer des objets plus lointains et lui montrer la venue du Messie. Voici, en effet, ce que Gabriel lui dit :

« Soixante et dix semaines ont été fixées sur ton peuple et sur la ville sainte pour faire cesser les transgressions, pour mettre terme au péché et pour expier l'iniquité, pour amener la justice éternelle, **pour sceller et accomplir la vision et la prophétie, et pour oindre le saint des saints** (20). »

Vous voyez qu'ici il s'agit de l'époque du Messie. L'expiation de l'iniquité, l'expiation du péché, la justice éternelle, l'accomplissement des prophéties, tout cela nous reporte au temps du Messie, et le saint des saints ou bien c'est le Messie lui-même, ou bien c'est l'Église, le vrai sanctuaire de Dieu.

Voici maintenant comment continue la prophétie : « Sache donc et comprends : **Depuis que sortira la parole pour rétablir et rebâtir Jérusalem jusqu'au chef oint (et c'est le sens du mot Messie), il y a sept semaines et soixante-deux semaines** (21) ».

Vous voyez qu'il s'agit là de semaines d'années. C'est une période longue, et, comme vous verrez, il est parlé de la reconstruction de la ville de Jérusalem, ce qui ne pouvait se faire en quelques jours. Ce langage de semaines d'années est fréquent dans la Bible. D'ailleurs, dans le texte de Daniel, il est question de la prophétie de Jérémie, et Jérémie parle de soixante-dix années. Ce sont donc des semaines d'années, ce sont quatre cent quatre-vingt-dix ans qui doivent s'écouler jusqu'à la venue du Messie ; et nous retrouverons plus tard sept semaines et soixante-deux semaines, c'est-à-dire une semaine de moins, soixante-neuf semaines, jusqu'au chef oint, jusqu'au Messie.

Voici maintenant ce qui suit ; chaque parole a de l'importance :

« La ville, les rues et les murailles seront rebâties dans des temps fâcheux (22). »

Ceci s'explique très bien. Le prophète vient de parler de l'ordre de rebâtir Jérusalem. Cet ordre s'accomplira et j'ajoute que là est l'explication de cette division en sept semaines et soixante-deux semaines ; les sept semaines, période de quarante-neuf ans, indiquent le temps

approximativement nécessaire pour cette reconstruction de la ville de Jérusalem. Que va-t-il advenir ensuite ?

Et après soixante-deux semaines, l'oint, le Christ sera retranché, sera mis à mort (23).

Ainsi la mort du Christ est annoncée au bout de soixante-deux semaines après l'ordre donné pour rebâtir Jérusalem.

Puis vient un passage qui n'est pas intelligible ; il manque un mot au texte : « ... et non à lui ». Le sujet de la phrase fait défaut. Dans sa version de la Vulgate, saint Jérôme a suppléé ce sujet, peut-être d'après l'événement, peut-être aussi d'après les explications des Juifs, car il connaissait les rabbins, et il était un critique très sérieux. Saint Jérôme a donc ajouté : « Et le peuple qui le niera ne sera plus à lui ». Ceci, cependant, nous ne pouvons pas le considérer comme certain, parce qu'il n'y a dans le texte que les mots : « Et plus à lui ».

Ensuite nous lisons : « Et un peuple qui viendra avec un chef détruira la ville et le sanctuaire ». Ainsi sont annoncées la mort du Christ et la destruction de la ville de Jérusalem et du sanctuaire, laquelle a été accomplie par Titus et les Romains. « Un peuple qui viendra détruira la ville et le sanctuaire, et la fin sera une désolation, un cataclysme qui durera jusqu'à la fin de la guerre. » Puis vient ce texte : « Et il affermira l'alliance avec plusieurs pendant une semaine. Au milieu de la semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation, et alors, sur les ailes de l'abomination, viendra la désolation qui est fixée et qui finira par tomber sur le devastateur lui-même (24). »

Vous voyez ce **que contient cette prophétie comme point de départ, un ordre pour rebâtir la ville de Jérusalem**, ordre suivi de l'accomplissement ; **comme point d'arrivée, le temps messianique annoncé sous cette forme solennelle la rémission des péchés, la justice éternelle qui arrive, l'accomplissement des prophéties, et puis la mort du Messie ; ensuite la destruction de Jérusalem par les Romains, un peuple qui doit venir, enfin la désolation régnant sur le peuple ; cette désolation venant sur les ailes de l'abomination, comme dit le prophète, ce qui s'interprète par les aigles romaines qui étaient portées sur les étendards et qui introduisirent des idoles dans le temple de Jérusalem en y entrant**. C'est ainsi que les Juifs ont compris ce mot : *la désolation sur les ailes de l'abomination*.

Vous voyez donc les événements qui se sont accomplis : **Attente du Messie, sa mort ; après sa mort, la destruction de la ville par les Romains, la nouvelle alliance et la cessation des sacrifices ; tout cela est annoncé comme terme de la prophétie, et le point de départ c'est la reconstruction de Jérusalem**.

Il nous reste à voir comment ces chiffres s'accordent quant à l'époque. Pour cela, il faut remonter en arrière et expliquer la manière dont a été restauré le peuple d'Israël.

Comme je l'ai dit, peu de temps après cette prière de Daniel, en l'an 536, **Cyrus** donna un édit pour reconstruire le temple de Jérusalem ; mais cet édit visait uniquement le temple de Dieu, il n'était pas question de la ville. La reconstruction fut faite avec beaucoup de peine ; elle fut interrompue ; il fallut de nouveau recourir au roi de Perse, Darius, pour obtenir qu'il confirmât l'édit de Cyrus. Enfin, la reconstruction fut terminée en l'an 516, sous **Darius** I^{er}, mais il n'était question encore que du temple. Alors, naturellement, les Juifs revenus à Jérusalem essayèrent de reconstruire la ville, ses murailles et ses portes. Mais aussitôt, ils rencontrèrent une violente opposition, car si les Juifs étaient puissants à la cour des rois de Perse, ils y rencontraient aussi d'ardents ennemis ; il y avait alors, si j'ose dire, un *antisémitisme* très puissant dont nous voyons un exemple dans l'histoire d'Esther ; et dès que les Juifs voulurent rebâtir la ville de Jérusalem, on vint dire au roi de Perse, **Artaxerxés**, que c'était une ville rebelle ; que, s'il la laissait reconstruire, il aurait toujours des embarras et des ennuis avec les Juifs (25). Alors, le roi défendit de reconstruire la ville ; et elle ne fut pas reconstruite. Mais il y avait à la cour d'Artaxerxés un grand personnage juif qui s'appelait **Néhémie**, satrape et échanson du roi. Néhémie, profitant de son intimité avec le roi auquel il servait à boire tous les jours, obtint, de

lui, en l'an 415, un édit qui permettait de reconstruire la ville de Jérusalem et les murailles. Il obtint, en outre, une commission du roi pour aller, comme gouverneur, en Palestine présider à cette construction. Il s'y établit, et on commença à rebâtir la ville de Jérusalem ; mais, comme le dit la prophétie, cette construction eut lieu dans des temps très fâcheux. En effet, à peine l'eût-on commencée, que les peuples voisins vinrent l'entraver ; il fallut que les constructeurs, forcés de se défendre sans cesse, tandis qu'ils relevaient les murailles, eussent à côté d'eux tout ensemble leur truelle et leur épée. Ce fut donc une construction pénible et lente qui peut très bien avoir duré quarante-neuf ans, comme l'annonce la prophétie. Dès lors, **vous voyez que si le terme de la prophétie c'est la mort du Christ, le commencement de la prophétie c'est l'édit du roi Artaxerxés permettant de rebâtir Jérusalem.** Tout est donc parfaitement précis dans les termes de la prophétie.

Et quel a été l'intervalle ? **L'édit d'Artaxerxés** était rendu la vingtième année de son règne, c'est-à-dire, non point d'après la Bible, mais d'après des documents profanes grecs et syriens, **l'année 445 avant l'ère chrétienne**. Si nous comptons, à partir de l'an 445, une période de soixante-neuf semaines ou de **quatre cent quatre-vingt-trois ans, nous tombons en l'an 38 de notre ère**, c'est-à-dire trois ans après la Passion de Notre Seigneur ; encore qu'il y ait là un écart de quelques années, on peut presque dire que tout est absolument exact, puisque la soixante-neuvième semaine était commencée quand a eu lieu la Passion.

Je m'arrête ici ; vous voyez que cette date est fixée avec une précision merveilleuse qu'explique seule l'inspiration prophétique.

Et j'ajoute que, si la prophétie s'appliquait à un autre événement, elle s'appliquerait aussi à celui-ci, et que l'écrivain qui l'aurait faite en vue d'un autre événement aurait, conduit par la pensée de Dieu, indiqué lui-même, sans le savoir, cet événement de la venue du Messie.

Et maintenant laissez-moi, en terminant cette conférence et cette étude des prophéties, laissez-moi vous citer quelques paroles que nous lisons dans l'épître de la fête d'aujourd'hui, de la fête du Saint-Cœur de Marie, refuge des pécheurs. Ces paroles sont tirées du livre de l'Ancien Testament, dont l'auteur vivait cent ans avant l'ère chrétienne. Cet auteur prie avec ardeur que pour le Messie vienne, et il dit à Dieu : « Donnez un témoignage à vos créatures, réveillez la parole des prophètes ; faites que vos prophètes soient véridiques et fidèles, afin que tous les peuples reconnaissent que vous êtes le vrai Dieu. Bénissez votre peuple ; montrez-nous le chemin de la justice, afin que l'on reconnaisse que vous êtes Celui qui contemple tous les siècles : *Consector omnium sæculorum* (26) ». Vous voyez que cela est vrai. Oui, le Dieu qui a annoncé, à quelques années près, cette venue du Messie, est le Dieu pour qui tous les siècles sont présents ; ce Dieu est immuable ; ce Dieu est fidèle dans ses promesses ; ce Dieu a promis la venue du Messie, et le Messie est venu, et à cette prière de l'Ecclésiastique il a répondu par la prédication de l'Évangile. Ce Dieu est toujours le même, toujours également fidèle. Il a promis non seulement la venue du Messie, mais la perpétuité de l'Église, mais le pardon des péchés à tous les pécheurs quels qu'ils soient, mais la persévérance des justes quand ils la lui demandent ; il a promis de nous venir en aide dans tous nos besoins, il sera fidèle à ses promesses. Invoquons-le comme l'ont invoqué ces vrais Israélites et il nous exaucera, et nous pourrions dire alors ce que dit le psalmiste : « En vous, Seigneur, j'ai espéré et je ne serai pas confondu : *In te Domine speravi, non confundar in aeternum* (27) ».

- (1) Mich., V, 2
- (2) Malach., III.
- (3) Isaïe, XL, 3.

- (4) Joan., I, 6-8.
- (5) Matth., III, 11; Luc, III, 16.
- (6) Isaïe, IX, 1-6.
- (7) Joan., IV, 22.
- (8) Isaïe, XLII, 1-4.
- (9) Luc, III, 17.
- (10) Isaïe, XXXV, 5, 6.
- (11) Malach., III, 1.
- (12) Zach., IX, 9.
- (13) Ps., XL, 10.
- (14) Zach., XI, 12, 13.
- (15) Habacuc, III, 2.
- (16) Gen., XLIX, 10.
- (17) Aggée, II, 8-10.
- (18) Matth., XXIV, 15.
- (19) Daniel, IX, 20, 21.
- (20) Daniel, IX, 24.
- (21) Daniel, IX, 25.
- (22) Daniel, IX, 25.
- (23) Daniel, IX, 26.
- (24) Daniel, IX, 27.
- (25) I Esdras, IV, 12, 16.
- (26) Eccli., XXXVI, 17-19.
- (27) Ps., XXX, 2.

SIXIÈME CONFÉRENCE

Les attributs divins manifestés dans les prophéties
et dans l'histoire d'Israël

Mes frères, quand j'ai commencé, il y a trois ans, la série de ces conférences sur l'Ancien Testament, j'ai annoncé, dès le premier jour, quelle en était la pensée fondamentale. J'ai voulu chercher, dans ces livres bibliques et dans cette ancienne histoire du peuple d'Israël, **la manifestation des attributs du vrai Dieu**, du Dieu chrétien, du Père céleste, et, par conséquent, la preuve par les faits, la preuve par l'histoire et par les textes, de ces attributs du Dieu créateur, qui sont, de nos jours, particulièrement contestés et mis en doute, car, si beaucoup de nos contemporains conservent le nom de Dieu et gardent une certaine idée de la divinité, pour un grand nombre, ce nom n'a pas le même sens qu'il avait pour nos pères ; ce qu'ils entendent par la divinité est quelque chose de très vague, tantôt je ne sais quoi d'abstrait, d'idéal, d'autres fois une simple force obscure de la nature qui n'est pas, qui ne peut pas être le vrai Dieu, le Dieu que nous adorons.

J'ai donc voulu chercher, dans cette histoire de l'action de Dieu dans le monde et dans les débuts de cette histoire, la manifestation des attributs et, si j'ose ainsi parler, du caractère du vrai Dieu, se montrant à nous, comme fait une personne, par ses actes et par ses paroles. Et je voudrais résumer aujourd'hui cet enseignement en considérant l'ensemble de l'histoire religieuse du peuple d'Israël et reconnaître quelques-uns de ces traits distinctifs du vrai Dieu.

J'en choisirai trois : d'une part, sa **libre souveraineté**, sa liberté et sa souveraineté absolues ; en second lieu, son admirable **fidélité** à ses promesses, et sa **générosité**, envers ceux qui croient à ses promesses ; enfin, un troisième attribut, peut-être plus important à nos yeux et qui nous touche davantage, la **patience** et la **miséricorde** de Dieu. Cette patience et cette miséricorde se manifestent dans la manière avec laquelle Dieu a supporté pendant de longs siècles le peuple qu'il avait choisi, le peuple juif dont le caractère et les sentiments étaient si différents des sentiments chrétiens. Mais cette troisième partie, je la renvoie à dimanche prochain, et cela me donnera l'occasion de parler aussi de la destinée du peuple juif, dont il est tant question. Aujourd'hui, je m'arrêterai seulement à ces deux attributs ; **la souveraine liberté de Dieu, et sa fidélité à ses promesses**.

Dieu est-il un être personnel, est-il un être libre, pouvant choisir comme nous choisissons nous-mêmes ? Ou bien, obéit-il fatalement à des lois invariables, soit celles de la nécessité, comme le veulent les Panthéistes qui regardent Dieu comme un être inconscient et aveugle ; soit celles d'une sagesse qui contraindrait Dieu à suivre toujours l'ordre établi une fois ; soit enfin, celles d'une justice inflexible qui lui ravirait toute liberté, et ne lui permettrait aucune intervention de la bonté, de la gratuité, de l'amour ?

Vous savez que cette liberté de Dieu est un des attributs qui ont été le plus souvent contestés. Dans la plupart des philosophies antiques et modernes, on a réduit Dieu à la condition de cause nécessaire, de loi fatale. Il y a là comme une tendance de l'esprit humain ; il semble que l'homme répugne à sentir au-dessus de sa tête un être souverain qui puisse disposer de lui selon sa volonté et faire de lui ce qu'il veut. C'est là ce qui choque l'orgueil humain, soit que l'homme veuille se réserver à lui-même cette liberté et la refuser à un être qui le domine ; soit même, par une aberration plus étrange encore, que, pour se débarrasser de l'idée d'une liberté souveraine qui gouvernerait le monde après l'avoir créé, il veuille renoncer à sa propre liberté et s'enserrer lui-même, en y enserrant l'univers entier, dans les mailles étroites du déterminisme, dans une série

de causes nécessaires, sortant les unes des autres par une loi fatale et par une nécessité absolue où la liberté n'a plus aucun rôle.

Contre tous ces systèmes qui renaissent constamment dans l'esprit humain, le texte biblique et l'histoire d'Israël nous affirment et nous montrent avec évidence la **libre souveraineté de Dieu**. Elle est affirmée d'abord très clairement par tous les prophètes : « Dieu appelle ce qui est comme ce qui n'est pas, ce qui n'est pas comme s'il était ; il dit et les choses sont créées ; il parle et elles apparaissent. Il peut les anéantir par sa volonté comme il peut les faire apparaître ». Tout dépend de cette **volonté de Dieu**. Elle-même est absolument **souveraine**.

Mais ce ne sont pas seulement les affirmations de l'Écriture sainte ; ce sont aussi les actes de Dieu ; c'est la manière dont s'est développée dans le monde cette grande idée de Dieu, cette religion commençant par les patriarches, continuant par les prophètes et arrivant jusqu'à nous ; c'est cette histoire qui nous montre une série de choix de Dieu qui sont des choix purement gratuits, venant de sa libre volonté.

C'est surtout le choix des personnes. Lorsque Dieu jette un regard, à l'époque d'Abraham, sur le monde entier, partout régnait l'idolâtrie ; mais il y avait alors des peuples civilisés, des peuples arrivés à un haut degré de culture intellectuelle, où régnait une certaine philosophie : la Chaldée, l'Égypte, d'autres pays encore. Ce n'est point là que Dieu va chercher l'homme qui doit recevoir, qui doit garder le dépôt des promesses, et qui, par sa race, doit plus tard répandre dans le monde entier la notion du vrai Dieu. Ce n'est même point parmi les rares personnages qui avaient pu conserver la vraie foi primitive. Il y en avait sans doute ; il y a toujours eu des témoins du vrai Dieu, et l'histoire même de cette époque nous montre un de ces grands témoins, puisque nous voyons qu'Abraham rencontra Melchisédech, roi de Salem, prêtre du Très-Haut, lequel était certainement prêtre du vrai Dieu. Ce n'est pas Melchisédech qui est choisi. Dieu cherche dans la Chaldée, dans une tribu de pasteurs où régnait déjà l'idolâtrie, une famille, la famille de Tharé. Là, il choisit un homme ; il l'appelle, il lui dit : « Sors de ton pays et de ta parenté, et va dans le pays que je te montrerai » (1).

Et c'est ainsi qu'Abraham reçoit la promesse d'être le père d'un grand peuple et cette autre promesse que toutes les nations seront bénies en lui, promesse dont nous voyons l'accomplissement, puisque le Dieu que nous adorons, c'est le Dieu d'Abraham.

Abraham a deux fils : Ismaël et Isaac. Ismaël est grand, fort, guerrier ; il doit jouer un rôle considérable dans le monde. Plus tard, un de ses descendants deviendra le maître d'une partie de la terre, et y répandra cette religion musulmane si obstinée contre le christianisme, si étrange, si puissante, qui semble indestructible, et qui, partout où elle s'établit, porte, avec une certaine notion de Dieu, la polygamie, l'esclavage, tous les désordres de la barbarie : **Ismaël n'aura pas les promesses ; c'est un autre fils d'Abraham, c'est Isaac qui éclairera le monde**.

Isaac, lui aussi, a deux fils : Jacob et Esaü. Esaü est l'aîné, il est plus fort que Jacob. Dieu le rejette. Les descendants d'Esaü resteront, auprès de la montagne de Séir, dans un petit coin de la Palestine ; obscurs, inconnus, ils se mêleront à ces foules de populations qui ont passé de maître en maître jusqu'à nos jours. Jacob n'avait aucun droit d'être préféré. Il est cependant choisi de Dieu ; Jacob sera le père du peuple Juif ; Jacob préparera l'avenir religieux de l'humanité.

Ce peuple ainsi formé, en quoi diffère-t-il des peuples voisins ? En rien, quant à la nature, si ce n'est peut-être qu'il est plus sensuel, plus cupide, plus orgueilleux. Il ressemble à tous les peuples voisins. Aucune raison naturelle, aucun mérite particulier ne demande que le peuple Juif ait des prophètes qui annoncent le vrai Dieu au monde entier, qui prêcheront une morale admirable et qui prépareront l'avènement du Christianisme, tandis que les peuples voisins n'auront que de simples devins ou de simples sorciers à la place de ces prophètes. L'unique raison de cette faveur, c'est la volonté et le libre choix de Dieu qui a élu ce peuple. Et tous les efforts qu'on a pu faire

pour trouver une raison autre que celle-là sont vains. C'est Dieu qui a choisi ce peuple, non à cause de ses mérites, mais par sa simple volonté, parce qu'il voulait choisir un peuple qui le représentât dans le monde.

Cette même liberté de choix continue de s'attester dans la Bible. Quand il faut préparer l'homme qui établira le culte du vrai Dieu dans Israël, Dieu choisit Moïse. Son frère Aaron était plus éloquent et cependant Dieu donne mission à Moïse.

Il choisit David, le douzième des fils de Jessé, par sa simple volonté ; il en fait le chef de son peuple ; et il continue ainsi.

Et quand nous passons au Nouveau Testament, nous voyons que, de même, Notre-Seigneur a librement choisi ses apôtres, non parmi les plus sages ni même parmi les plus saints, mais par sa simple volonté. Il a choisi ceux qu'il a voulu envoyer, pour bien montrer qu'il est le maître, qu'il élève quand il lui plaît comme il abaisse quand il veut. Et ce sont ces apôtres ainsi choisis de Dieu, ces hommes sans littérature, sans éloquence, sans dons naturels, sans puissance, sans richesses, appartenant à une nation méprisée, maintenant élevés sur nos autels, qui iront éclairer le monde et annoncer à tous le culte du vrai Dieu. Dieu a choisi ces hommes, et non point des philosophes, comme Platon, ni les puissants du monde. Sans doute, il se sert des puissants. Il a fait choix de Cyrus pour délivrer son peuple. Il les prend et il les rejette, car il est le maître. L'histoire du peuple d'Israël nous enseigne donc la pleine souveraineté de Dieu. Et l'existence même de ce peuple étrange, aux destinées étonnantes, qui portait lui-même une vérité puissante dont il était si peu digne, **tout cela c'est la preuve que Dieu est libre, qu'il accorde ses dons à qui il veut.**

Mais cette liberté est-elle donc un caprice ? Est-elle une injustice ? Dieu rejette-t-il absolument ceux qu'il ne choisit pas ainsi ? Non, mes Frères, Dieu est le maître, Dieu est le créateur ; personne au monde ne possède rien qu'il n'ait reçu de lui. Donc, il est le maître de choisir. Il n'y a là aucun caprice. Il y aurait caprice dans une créature, mais, dans le Créateur qui a tout fait et qui distribue à chacun le rôle et les dons qui lui conviennent, il n'y a rien à dire ; nul n'a le droit de lui faire des reproches. Du reste, son choix libre est une préférence d'amour. Il aime ceux qu'il choisit, mais il aime les autres aussi. Il a des bénédictions spéciales pour Jacob, il en a d'autres pour Esaü ; il ne rejette et ne repousse que ceux qui volontairement lui résistent jusqu'au bout et ne répondent point à son amour. Cet amour est libre et gratuit, mais il s'étend à tous. D'ailleurs, n'est-ce pas le propre de l'amour d'avoir des préférences ? N'est-ce pas le propre de l'amour d'être un mouvement libre du cœur ? Cette liberté, qui convient à la nature du Créateur, est nettement et hautement affirmée dans l'Écriture Sainte, et il est bon de se la rappeler toujours. Il faut, d'ailleurs, que nous acceptions cette liberté de Dieu, parce que, après tout, elle est notre refuge et notre consolation ; car enfin, quel homme voudrait se mettre en présence d'un Dieu juste qui ne serait pas libre, d'un Dieu juste qui, principe de la justice, n'aurait pas le droit de grâce ni le droit de pardonner ? Quel homme, conscient de toutes ses misères, de toutes ses faiblesses, de toutes ses chutes, se sentant loin de l'idéal que sa conscience lui retrace, chargé de tout le poids d'un lourd passé, voudrait affronter le regard d'une justice inflexible qui serait absolument forcée de rendre à chacun selon ses œuvres ?

Je le sais, il en est quelques-uns qui s'imaginent qu'ils seraient récompensés pour leurs œuvres, mais c'est là une étrange illusion ; car enfin, **que sont donc les œuvres de l'homme, sinon l'accomplissement de la loi qui lui est imposée**, à l'aide des moyens, des forces et des secours que Dieu lui a donnés ? Y a-t-il quelque chose qui vienne de lui-même, sinon l'usage de sa liberté ? Mais cette liberté même a été donnée par Dieu. Aussi l'Évangile enseigne-t-il que ceux qui auraient accompli toute la loi doivent dire : Nous sommes des serviteurs inutiles (2). Et, du

reste, combien en est-il qui, même en leur supposant de grandes illusions, puissent se dire qu'ils ont accompli toute la loi de leur conscience ? Quelle sera donc notre ressource ? Nous la trouverons dans la miséricorde de Dieu. Mais cette miséricorde, elle résulte de la liberté divine. **Pour pouvoir pardonner, pour pouvoir remettre, il faut être libre.** Acceptons donc la **souveraineté de Dieu ; soumettons-nous à cette volonté maîtresse de tout**, qui nous a créés et qui dispose de nous tout entier. Ne cherchons de recours que dans la bonté de ce Dieu, dans sa miséricorde ; et si nous nous sentons accablés par nos fautes, effrayés par nos misères ; si nos épreuves menacent de nous submerger, c'est vers lui toujours que nous nous tournerons. Voilà l'enseignement que nous donne l'histoire d'Israël. Mais cette histoire nous donne encore un autre enseignement non moins important et non moins utile à recueillir. Elle nous découvre la fidélité de Dieu dans l'accomplissement de ses promesses ; et non seulement sa **fidélité**, mais aussi cette **générosité** surabondante par laquelle Dieu donne à ceux qui croient à ses promesses infiniment plus qu'ils n'oseraient attendre, qu'ils n'oseraient espérer.

Ici encore toute l'histoire d'Israël nous sert de témoignage. Toute l'histoire du peuple d'Israël, telle que nous l'avons parcourue, est l'histoire d'une longue attente, d'une longue préparation. À l'inverse de la plupart des peuples, du moins des peuples antérieurs à l'Évangile, dont l'idéal est dans le passé et qui se croient en décadence, le peuple d'Israël a toujours ses **regards fixés vers l'avenir**. Cet avenir est montré à Abraham sous la forme d'une bénédiction qui, d'Abraham, devait se répandre sur le monde entier. Bientôt cette pensée devient plus précise et plus claire ; bientôt les prophètes nous tracent avec plus de netteté les traits de cet avenir ; ils nous annoncent un messie, un sauveur, **un grand prophète qui doit éclairer le monde entier** ; ils nous montrent toutes les nations venant se prosterner devant cet homme pour recevoir de lui la lumière et la vérité ; ils nous découvrent un empire spirituel, un royaume des âmes qui occupera toute la terre et durera éternellement. Tout cela est annoncé par les prophètes ; tout cela a passé de leurs paroles dans la pensée et dans l'espérance du peuple. Le peuple ne vit que pour cet avenir. Ce peuple tout entier se tourne vers le Messie qui doit venir, vers le consolateur d'Israël, vers le Sauveur attendu. Et cependant, la religion du peuple israélite est une religion froide, vaine, dont les cérémonies, considérées en elles-mêmes, n'ont aucune valeur. Les prophètes ont soin de dire que les holocaustes et les sacrifices n'agréent point à Dieu, qu'il n'y a que le repentir du cœur qui lui plaise. Et pourquoi cela ? Parce que cette religion n'était qu'une figure, parce que le sang des victimes était l'image du sang qui devait couler sur la croix : C'est ainsi que, pendant à peu près quinze ou vingt siècles, depuis la première promesse faite à Abraham jusqu'à l'ère chrétienne, tout un peuple a vécu dans l'attente et dans l'espérance de l'avenir. Cette attente a-t-elle été réalisée ? Nous l'avons dit, nous l'avons montré, elle ne l'a point été sous la forme grossière que les Juifs s'étaient représentée, sous la forme d'un conquérant temporel, roi d'Israël d'abord, et ensuite maître du monde entier. Mais elle l'a été admirablement dans son sens vrai, dans son sens supérieur et spirituel ; elle l'a été par Jésus qui est le vrai Messie ; elle l'a été par la conversion du monde ; elle l'a été par la sainte Église qui est ce royaume spirituel des âmes promis par les prophètes. Ici, remarquez comment Dieu accomplit ses promesses, et comparez, je vous prie, ce qu'attendaient les Israélites à ce que Dieu nous a donné. C'est là que vous pourrez admirer à la fois la parfaite fidélité de Dieu et sa générosité immense. Qu'attendaient **les Israélites ? Ils attendaient un grand prophète comme Moïse**, comme Elie ; ils attendaient surtout un grand roi, un David, un Salomon nouveau, et qu'est-ce que Dieu nous a donné ? Nous a-t-il donné de nouveau Moïse, Elie, David, Salomon, des rois, des prophètes ? Non. **Il nous a donné Jésus**, Jésus le Fils de Dieu ; Jésus Emmanuel, Dieu avec nous ; Jésus le Verbe de Dieu venu sur la terre et fait chair pour nous ; Jésus dont le nom seul est la joie et la consolation du monde, dont le seul souvenir réjouit les âmes ; Jésus que nous invoquons sous tant de noms si touchants, empruntant aux prophètes leurs grandes paroles : éclat de la gloire de Dieu, ange du grand Conseil, mais y ajoutant aussi des appellations plus douces : Jésus aimable, Jésus patient, Jésus

père des pauvres. Jésus donné à la place d'un homme, quelque grand que soit cet homme, quelle générosité, quelle bonté de Dieu, quelle magnificence ! N'est-il pas vrai que le ciel n'est pas plus élevé au-dessus de la terre que ce que Dieu a donné est élevé au-dessus de ce qu'il avait promis ? Donc, **entre la promesse même de Dieu et son accomplissement, il y a une distance infinie**. Dieu nous a donné le vrai trésor des âmes, le véritable objet de l'adoration et de l'amour de toutes les générations. Il nous a donné Jésus, le Jésus de l'Évangile, le Jésus de Bethléem, le Jésus de la Passion. Qui aurait pu à l'avance imaginer, qui aurait pu espérer un tel don ? Et cependant, c'est ce que Dieu a donné. Voyez comme il est grand et généreux dans ses promesses !

Les Israélites attendaient une loi nouvelle qui devait se répandre dans le monde entier. **La loi sortira de Sion et la parole de Dieu sortira de Jérusalem, disait Isaïe (3)**. Mais quelle loi attendaient-ils ? Une loi semblable à celle du Sinaï, une loi de préceptes sévères, étroits, avec des promesses temporelles et aussi des menaces temporelles. Et qu'est-ce que Dieu a donné à la place de cette loi du Sinaï que les Israélites voulaient répandre dans le monde entier ?

Il nous a donné la loi de l'Évangile ; il nous a donné le discours sur la Montagne, avec ses huit béatitudes si touchantes : « Bienheureux ceux qui souffrent, bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux ». Il nous offre la loi de l'Évangile avec l'incomparable idéal qu'elle propose et les vertus qu'elle préconise ; **pureté parfaite qui repousse les mauvaises pensées comme les mauvaises actions, haine de l'hypocrisie, modestie qui fuit les regards, charité qui pardonne toutes les offenses, qui ne soupçonne et ne condamne personne**. L'ancienne loi qui courbait tout le monde sous le joug de préceptes extérieurs, invitait pour ainsi dire **les hommes à se critiquer les uns les autres** ; car, **lorsqu'une loi regarde le dehors, les infractions se montrent d'elles-mêmes**. Mais au contraire, l'Évangile nous dit : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés », montrant ainsi qu'il faut tout réserver au jugement de Dieu qui connaît le fond des cœurs. Et cependant, par la bonté de Dieu, un tel idéal n'est pas inaccessible à l'humanité, malgré ses faiblesses. Voilà ce que l'Évangile nous a donné, au lieu de la loi du Sinaï. **Jérémie avait dit que Dieu contracterait avec Israël une nouvelle alliance qui ne ressemblerait pas à l'ancienne (4)**, mais il ne savait pas ce que serait cette alliance, Or, quelle est cette nouvelle alliance ? Cette alliance nouvelle, c'est l'adoption des enfants de Dieu ; cette alliance, l'Évangile l'a définie par ces paroles : « Tous ceux qui ont reçu le Messie, il leur a donné le don d'être enfants de Dieu, parce qu'ils sont nés non de la chair ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même (5). » Cette alliance, c'est la grâce déposée en nous comme la semence du bonheur, c'est l'habitation de Jésus-Christ dans nos âmes ; c'est une participation étonnante de la nature divine ; c'est Dieu s'unissant à l'homme et adoptant l'homme comme son enfant ; ce sont des grandeurs et des profondeurs mystérieuses dont rien ne pouvait donner idée auparavant.

Les Israélites attendaient la conversion des nations, et la venue de tous les peuples à Jérusalem, à la colline de Sion, pour y adorer Jéhovah. Au lieu de cette **Jérusalem terrestre**, de cette ville où les peuples se seraient pressés et n'auraient pu entrer que l'un après l'autre, qu'est-ce que Dieu nous a donné ? La **Jérusalem céleste**, la sainte Église qui couvre le monde entier, qui partout adore le Seigneur en esprit et en vérité, où tous les peuples viennent, où ils reçoivent la lumière, où on leur enseigne la justice, où ils trouvent le pardon, la grâce, le secours. « Je me suis réjoui, disait David, en pensant que je viendrais à Jérusalem, parce que là sont les sièges de justice, parce que là viennent les tribus du Seigneur (6). » Cette Jérusalem, c'est l'Église. **Comme le don de Dieu est infiniment supérieur à tout ce que nous pouvions espérer !** Jésus, la loi nouvelle ; Jésus, l'Église ! Et encore, je l'oubliais, et cependant il ne faut pas l'oublier, dans cette Église et à côté de ce Sauveur, la Sainte Vierge, la Mère de nos âmes, la Vierge bénie, cette mère qui console et relève les pécheurs ; mère admirable dont l'idéale pureté s'accorde si bien avec une miséricorde infatigable ; qui exerce le ministère du pardon et non celui de la justice. Tout cela

était inconnu aux Israélites, tout cela est nouveau, tout cela nous a été donné. Et au centre de l'Église, au centre de ce sanctuaire, que voyons-nous ? À la place des victimes de l'ancienne loi, à la place des **taureaux et des boucs immolés** par les prêtres et dont le sang coulait autour de l'autel, nous voyons la **sainte victime du Calvaire**. Déjà, sans doute, Isaïe l'avait annoncée, et, dans un admirable chapitre que je vous ai lu, nous avait montré, souffrant pour les pécheurs, souffrant pour son peuple, cette victime dont les meurtrissures nous ont sauvés. Et cependant, entre ce tableau d'Isaïe que les Juifs n'ont pas compris et le tableau de la Passion, quelle différence ! Quel spectacle nous offre cet agneau de Dieu, quand nous le suivons, arrêté auprès du torrent de Cédron, traîné chez Pilate et au Calvaire ; quand nous entendons ses paroles ; quand nous voyons sa patience, sa douceur au milieu des outrages, et qu'enfin nous le voyons mourir en pardonnant à ses ennemis ! Qui aurait jamais cru que Dieu pût faire une telle chose pour les hommes, qu'il viendrait sur la terre, et qu'il s'offrirait en victime pour sauver les pécheurs ? Qui l'aurait imaginé, et qui n'en aurait jamais eu la pensée ?

Cette victime sans doute est remontée au ciel, mais elle reste encore sur la terre, elle est ici même, dans la sainte Eucharistie. Dans nos tabernacles, nous avons non point la manne du désert, mais le vrai pain, descendu du ciel. Jésus est ici, victime et pontife, adorateur de son Père et adoré par les hommes. Ici et partout s'offre le sacrifice qu'annonçait Malachie : « Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher on offre à mon nom dans toutes les nations une oblation pure (7) ».

Le soleil, en se levant successivement sur toutes les régions de la terre, voit monter le prêtre à l'autel pour offrir la victime sainte. Cette victime demeure sur nos autels, entourée d'adorateurs, et intercédant toujours ; le soleil les y laisse le soir, il les rencontre encore le lendemain. Et ainsi le culte du vrai Dieu et de la victime du Calvaire ne cesse jamais nulle part. Encore une fois, qui eût osé prévoir de telles merveilles ? Reconnaissons-le, Dieu est fidèle à ses promesses, mais fidèle d'une fidélité qui nous dépasse, car il donne infiniment plus qu'il n'avait promis.

Et maintenant, mes frères, de ces pensées, tirons des conclusions qui nous regardent personnellement. Le peuple d'Israël attendait la venue du Messie. Le Messie est venu, les promesses et les prophéties réalisées ont donné infiniment plus qu'on n'espérait. Et nous aussi, mes frères, nous attendons ; nous attendons la **révélation de Dieu**, les merveilleuses réalités de la vie future. L'attente de chacun de nous est moins longue que celle des patriarches qui, sur la terre et ensuite dans les limbes, ont attendu pendant des siècles la visite du Messie ; moins longue que celle de l'humanité qui attend, qui attendra peut-être si longtemps encore le dernier jour, le **jour de Dieu**. Plus heureuse que les patriarches, toute âme, si elle est tout à fait pure, entre tout de suite dans la gloire. Celles qui ne sont pas encore purifiées de leurs fautes, doivent sans doute attendre et expier, mais Dieu permet que le temps de leur exil soit abrégé par les prières des fidèles ; et pour parvenir à la béatitude, elles ne sont pas obligées d'attendre le grand jour où Dieu paraîtra. Et quant aux réalités que contemplent dès à présent les saints, que nous espérons contempler un jour, pouvons-nous nous faire une idée qui nous contente ? Quand bien même pour nous représenter cet avenir, nous nous aiderions de la pensée des biens que nous possédons ici-bas, de tous les trésors que recèlent l'Eucharistie et l'Église, nous n'y parviendrions pas. Est-ce que les Israélites, avec tout ce qu'ils possédaient, avec tout ce qu'ils savaient de leur passé, ont jamais pu comprendre ce que serait l'Église ? Ne nous étonnons donc pas de ne point comprendre ce que c'est que le ciel. Mais ce que nous savons, ce que la foi nous apprend, c'est que Dieu est l'amour, que Dieu est tout-puissant, et que, dans le ciel, sa puissance sera au service de son amour infini pour verser des torrents de joie dans les âmes qu'il récompensera. Ce que nous savons, c'est que cette béatitude dépassera toutes nos pensées. Le prophète Isaïe nous dit en parlant de Jérusalem : « Regardez Sion, la ville de nos fêtes, c'est là seulement que Dieu montre sa magnificence (8) ». Eh bien, ce que nous disons de la Sion spirituelle, de l'Église,

nous le disons à plus forte raison du ciel. C'est là surtout que nous connaissons bien la magnificence, la générosité, la bonté infinie de Dieu. Dès ici-bas, cependant, nous savons une chose, c'est que Dieu aime ses créatures, les aime toutes, ne détruit jamais ce qu'il a fait. Il ne détruit que les impuretés et les souillures qui viennent de l'homme ; il laisse subsister tout le reste. Affection, amitié, courage, amour du beau, tout ce qui sur la terre élevait la pensée, agrandissait l'âme, se retrouvera, transformé et idéalisé, dans cette vie future, d'où le péché seul sera absent. Et au-dessus des biens d'ici-bas, nous découvrirons des merveilles d'une hauteur et d'une profondeur sans limites. Nous verrons clair dans ce mystère de la grâce, lequel sur cette terre s'entrouvre à peine à nos regards ; nous contemplerons la perfection, la grandeur, la beauté de l'Être infini ; et nous reconnaitrons que, de même que Dieu a dépassé infiniment ce qu'il avait promis aux Israélites par ses prophètes, ainsi il dépassera par ses dons tout ce que nous pouvions concevoir et espérer. Restons sur ces pensées, et rappelons-nous les paroles de saint Paul que nous lisons dans l'épître de ce jour. L'apôtre, après avoir raconté ses travaux, ses persécutions, ses naufrages, ses flagellations, ses tourments, toute son existence de sacrifices qui devait s'achever par le martyre, s'écrie : « La tribulation momentanée et légère de la vie présente produit en nous un poids immense de gloire (9) ». Voilà ce qu'étaient pour saint Paul, au prix de la gloire future, toutes les souffrances d'ici-bas. Comprenons qu'appelés à un bonheur infini, nous ne devons pas même essayer de le comprendre.

Abandonnons-nous à la fidélité de Dieu, espérons en sa miséricorde, et attendons l'avenir qu'il nous prépare.

Une autre parole de saint Paul résumera tout ce que nous venons de dire. « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum* (10). »

(1) Gen., XII, 1.

(2) Luc, XVII, 10.

(3) Isaïe, II, 3.

(4) Jérem., XXI, 31.

(5) Joan., I, 12, 13.

(6) Ps., CXXI, 1.

(7) Malach. I, 11.

(8) Isaïe, XXXIII, 20.

(9) II Cor., IV, 17.

(10) I Cor., II, 9.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Les attributs divins manifestés dans les prophéties
et dans l'histoire d'Israël

Scio quia tu Deus clemens et misericors es, patiens et multae miserationis, et ignoscens super malitia. Je sais que vous êtes un Dieu clément, miséricordieux, patient, abondant en compassion et aimant à pardonner le péché.

Ces paroles sont tirées du prophète Jonas (1). Ce sont les paroles que le prophète adressa comme une sorte de reproche à Dieu qui l'avait envoyé, lorsqu'il vit que la prédiction qu'il avait été chargé de faire contre la ville coupable de Ninive, dont il avait annoncé la destruction, ne s'accomplirait pas, et que Dieu, touché de la pénitence des Ninivites, ajournerait ce châtiment, même leur pardonnerait entièrement.

Ce texte n'est pas le seul, dans l'Ancien Testament, où il soit parlé d'une manière si éloquente et avec tant d'abondance d'expressions de **la patience et de la miséricorde de Dieu**. Les textes qui annoncent cette miséricorde se lisent à toutes les pages ; nous voyons dans les psaumes que la miséricorde de Dieu remplit la terre, que cette miséricorde de Dieu est au-dessus de toutes ses œuvres. On peut dire : il n'y a point d'attribut de Dieu dont il soit parlé plus fréquemment, d'une manière plus touchante que cette patience de Dieu à l'égard de ceux qui l'importunent par leurs révoltes, par leurs péchés, contre lesquels il devrait être toujours irrité.

Mais ce n'est pas seulement et principalement dans les paroles des prophètes que nous trouvons manifesté cet attribut divin, c'est plus encore dans l'histoire même du peuple d'Israël, laquelle est comme une grande manifestation des attributs de Dieu. J'avais commencé il y a trois ans, en disant que je chercherais dans l'Ancien Testament les preuves à l'appui de l'existence des attributs de Dieu si contestées de nos jours ; je vous ai montré comment la sainte Écriture nous fait voir en action dans l'histoire sainte la **liberté souveraine** de Dieu, **sa fidélité** et sa **générosité** à accomplir ses promesses.

Aujourd'hui encore, je veux vous montrer comment cette même histoire met en évidence cette **patience** et cette **miséricorde** infinies du vrai Dieu. Avant tout, il faut bien comprendre pourquoi la miséricorde est en Dieu un attribut si digne d'attention, si remarquable et si touchant : c'est que Dieu est la sainteté même ; c'est qu'il est le **principe éternel et souverain de la justice**. S'il n'était qu'un Dieu ayant une bienveillance vague, indifférent au bien et au mal, nous reconnâtrions en lui une sorte d'indulgence, de tolérance qui ne serait pas réellement la miséricorde. Mais nous savons, par la sainte Écriture, que Dieu est l'être parfait, l'être parfaitement saint ; nous savons que cette **perfection** qui est en lui-même, cette sainteté parfaite en vertu de laquelle le mal lui fait horreur et ne peut subsister en sa présence, Dieu veut la voir dans sa créature, dans les créatures qu'il choisit pour s'unir étroitement avec elles. **Dieu s'est manifesté sur la terre dans l'Évangile ; il s'est manifesté en chair en Jésus-Christ, et l'humanité du Sauveur est le miroir où reluisent les attributs divins.** Dieu veut se créer un peuple saint qui ressemble à son Fils unique, à Jésus-Christ. C'est le plan, c'est le dessein fondamental de Dieu, que les chrétiens soient semblables à Notre-Seigneur, et que ce peuple qu'il a choisi, qu'il adopte pour sa famille, et qu'il veut recevoir dans le ciel, ait les

mêmes vertus qui se sont manifestées en Notre-Seigneur : sa pureté sans tache, sa chasteté, sa douceur, sa bonté, son humilité, sa religion, enfin toutes ces vertus qui nous apparaissent dans le type incomparable que nous présente l'Évangile. Mais, avant d'accomplir ce dessein définitif, avant de créer d'une manière miraculeuse sa **sainte Église, qui devait être le corps du Christ**, et dont les membres devaient être l'image de ce divin chef, avant de commencer cette œuvre, Dieu a voulu faire une œuvre préparatoire, il a choisi un peuple ; il a élu Abraham, Isaac et Jacob pour être les pères du peuple qui serait dépositaire de ses enseignements, qui le glorifierait sur la terre, et, enfin, d'où sortiraient le Christ et le nouveau peuple de Dieu, la sainte Église.

Or, le peuple que Dieu avait choisi pour cette œuvre préparatoire était, par sa nature et ses instincts, en opposition avec ce caractère du peuple chrétien que Dieu voulait imprimer dans ses élus. **Le peuple d'Israël, comme son histoire l'atteste, a été, pendant de longs siècles, porté à l'idolâtrie, et par conséquent rebelle à cette adoration unique, à ce respect souverain, à cet amour sans bornes pour le seul Maître du monde qui est la gloire essentielle de la vie chrétienne**, conformément à l'exemple de Notre-Seigneur qui a répondu au tentateur : « Tu n'adoreras que Dieu seul (2) ». Le peuple d'Israël était entraîné vers les voluptés charnelles ; et parce qu'il y cédaient volontiers, parce qu'il voulait les satisfaire, il préférait au culte de son Dieu, dont cependant il sentait la protection et les bienfaits, les dieux étrangers, les dieux de la Phénicie et des peuples voisins dont les fêtes se célébraient dans des orgies infâmes. Le peuple d'Israël était **cupide, intéressé, avare**, et, conséquemment, **en opposition avec le principe du renoncement chrétien**. Dans ses derniers temps, il était devenu orgueilleux, exclusif des autres peuples, méprisant tout ce qui l'entourait. Épris d'une justice purement extérieure ; accomplissant certaines formalités et, se croyant justifié par elles, il s'arrogeait le droit de mépriser les autres. Rien de plus contraire à l'humilité chrétienne que cet orgueil du peuple juif qui, fier de descendre d'Abraham, pensait que les bienfaits de Dieu lui étaient dus ; qui, parce qu'il pratiquait certaines observances de la loi de Moïse, tout en enfreignant beaucoup de préceptes plus importants, se croyait sauvé par ses propres mérites.

Rien aussi de plus contraire à l'exemple que nous a donné Notre-Seigneur. C'était **le culte du dehors se substituant au culte du cœur** ; c'était la créature n'attendant que d'elle-même sa justice au lieu de l'attendre de Dieu comme un don. L'opposition est si grande entre le caractère que manifeste le peuple d'Israël dans toute son histoire et la religion chrétienne, qu'aux premiers siècles, des hérétiques, les marcionites (3), ont nié que le Dieu des juifs fût le même Dieu que celui des chrétiens. Nous savons bien cependant que c'est le même Dieu : les deux Testaments se rejoignent, Notre-Seigneur lui-même cite les livres de l'ancienne Alliance. Que résulte-t-il de tout ceci ? **Que pour que Dieu ait pu, durant quinze cents ans, supporter le peuple d'Israël, ce peuple au col raide (4) comme il l'appelle, ce peuple toujours révolté et toujours idolâtre, indocile à l'enseignement des prophètes et en opposition constante avec le type du vrai peuple chrétien qui était dans la pensée divine, il fallait que Dieu eût une patience infinie, et c'est cette patience qui se manifeste tout le long de l'histoire d'Israël**. À peine Dieu a-t-il sauvé le peuple de la captivité d'Égypte ; à peine lui a-t-il fait traverser la mer Rouge et l'a-t-il amené au pied du Sinaï pour lui enseigner sa loi, que le peuple tombe dans une idolâtrie abominable, et qu'au pied du Sinaï, il commence à adorer le veau d'or. Dans le désert, recevant miraculeusement sa nourriture et son breuvage, toujours protégé et défendu par Dieu, il continue de murmurer. Toute l'histoire de ce voyage dans le désert est l'histoire des révoltes de ce peuple contre Moïse et contre Dieu. Arrivé dans la riche terre de Chanaan que Dieu lui avait donnée en humiliant ses ennemis, établi dans une région fertile, le peuple d'Israël, dès le commencement, abandonne le culte de

Jéhovah, le culte de son Dieu, pour tourner vers les idoles. Ses **rechutes dans l'idolâtrie** se renouvellent ; depuis l'entrée dans la terre de Chanaan jusqu'à la captivité de Babylone, les annales d'Israël ne nous montrent que des **récidives** et des châtements suivis de trop courts repentirs. Malgré toutes **ces ingratitude**s, Dieu ne se lasse pas. Il envoie ses prophètes qui appellent le peuple à la pénitence et lui promettent le pardon. Par leur bouche, Dieu adresse à son peuple de touchants appels. « Et toi, Israël que j'ai choisi, que j'ai créé, que j'ai formé, je t'ai fait sortir de l'Egypte ; je t'ai porté dans mes bras comme un père... » Lors même que Dieu frappe son peuple par **l'épée des Assyriens ou par d'autres calamités**, ou lorsqu'il le menace, c'est toujours pour solliciter le repentir de ce peuple. Au nom de Dieu, Isaïe dit à Israël : « Comment pourrais-je vous frapper encore ? Vous êtes couvert de plaies, et vous ne vous repentez pas ! » **Si Dieu finit par livrer le peuple au roi de Babylone, et par permettre la destruction de la ville sainte et du temple et la dispersion d'Israël, c'est avec la pensée que le peuple reviendra ; que, converti par ses malheurs, Israël demandera et pourra obtenir le pardon.** La même patience, la même miséricorde nous apparaissent dans l'histoire du peuple après la captivité. Lorsque Dieu envoie son Fils sur la terre, et qu'au lieu de recevoir avec gratitude un si grand don, au lieu d'admirer la sainteté et les bienfaits de l'envoyé divin, le peuple juif, **entraîné par ses chefs et par son orgueil**, résiste à Notre-Seigneur, et, après l'avoir acclamé, demande sa mort et le livre aux Romains, la miséricorde de Dieu s'est-elle rebutée ? Le peuple d'Israël est-il parvenu à épuiser la patience divine : Non, certes ; et Notre-Seigneur regardait comme possible le retour d'Israël, lorsqu'il s'écriait : « Jérusalem qui tues les prophètes, combien de fois ai-je voulu rassembler tes fils, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu... Vous ne me verrez plus jusqu'au jour où vous direz : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur (5).

Notre-Seigneur semble donc **annoncer un retour**, et ce que dit Notre-Seigneur, **saint Paul** le dit avec plus de clarté. Vous savez comment les apôtres parlent du peuple d'Israël qui devait, quarante ans après sa grande apostasie, quarante ans après avoir rejeté le Messie, être dispersé dans le monde entier. Je dis : quarante ans ; cela nous montre que **Dieu a laissé un long délai à la nation juive**, pour revenir sur ce qu'elle avait fait. Pendant ces quarante ans, les apôtres, tous juifs d'origine, n'ont pas cessé d'exhorter leurs compatriotes à se convertir et à croire au Messie. Et l'on voit avec quels ménagements **saint Pierre**, dans ses prédications, tout en disant aux juifs qu'ils ont crucifié le Messie, s'efforce d'atténuer leur crime, et leur annonce que Dieu est prêt à pardonner à leur repentir (6). On voit aussi par quelles précautions, dans les premiers temps de l'Église, on évita de blesser l'orgueil du peuple juif. Avant que la nouvelle religion eût passé entièrement du côté des gentils, et que les nations eussent constitué l'ensemble même de l'Église, on avait eu soin de respecter la primauté de l'Église de Jérusalem, et de maintenir une partie des cérémonies juives, et enfin, quand, malgré ces appels réitérés, les Israélites ont fini par subir le terrible châtement dont Dieu les avait menacés ; lorsque la ville a été détruite et que du temple il n'est pas resté pierre sur pierre ; lorsqu'après le massacre d'une immense multitude d'Israélites dans la ville même, d'innombrables juifs ont été vendus comme esclaves dans tout l'empire ; lorsque le peuple dispersé parmi toutes les nations est devenu un peuple maudit, partout opprimé, est-ce que la miséricorde divine a définitivement abdiqué ? Peut-on dire que Dieu a entièrement rejeté le peuple qu'il avait choisi ? Saint Paul va nous répondre. « Mais », dit-il dans l'Épître aux Romains, « les juifs ont-ils tellement offensé Dieu qu'ils soient perdus sans retour ? » À Dieu ne plaise. C'est à cause de leur révolte que la religion est passée du côté des gentils. Mais si, par leur résistance à la grâce et leur affaiblissement, ils ont répandu les richesses de la grâce sur le monde entier, que serait leur relèvement s'il était complet ! Ce serait comme

la résurrection d'entre les morts. **Si les prémices sont saintes, la masse l'est aussi ; si la racine est sainte, les rameaux le sont aussi.** Je ne veux pas que vous ignoriez ce mystère que l'aveuglement est tombé en partie sur le peuple d'Israël, jusqu'à ce que la plénitude des nations fût entrée dans l'Église, mais qu'ensuite Israël entier sera sauvé. À cause de l'Évangile qu'ils ont rejeté, ils sont ennemis de Dieu, et c'est pour nous un bien, puisque c'est pour cela que la religion a passé du côté des Gentils. Mais selon le choix de Dieu ils sont aimés à cause de leurs pères, car **les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance (7).** »

Ainsi, même après leur crime, après cette épouvantable **apostasie des Juifs**, rejetant et crucifiant le Fils de Dieu et le Messie, la nation, en tant que nation, n'est point définitivement réprouvée de Dieu, et l'Apôtre semble indiquer non seulement comme possible mais comme certaine, dans les desseins de Dieu, une **conversion de la nation juive**. Je ne parle pas seulement de la conversion de certains individus, ce qui est toujours possible, pour eux comme pour les autres hommes ; je parle d'une sorte de retour national des Juifs à la vraie religion. Si nous remarquons que, par leur ténacité dans la conservation de leurs coutumes, de leurs traditions, de leur caractère national, **les Juifs du monde entier**, liés les uns aux autres et séparés de tout le reste, forment encore, quoique dispersés, un corps de nation, nous comprendrons qu'il est possible que, sans perdre la forte cohésion qui les unit, ils se convertissent tous à la religion chrétienne ; et, si cela arrivait, ce serait pour l'Église une glorieuse conquête et un immense bienfait pour l'humanité. Le grand obstacle qui, aux premiers temps, arrêta la prédication apostolique, c'était la résistance des Juifs. Les apôtres n'ont porté la lumière au monde que malgré leurs compatriotes qui partout ont contrarié leur action. Et cette même résistance du peuple juif, entraîné par son apostasie dans la haine du christianisme, a duré dans tous les siècles ; elle se manifeste de nos jours ; et certainement c'est un grand obstacle au progrès de la religion chrétienne, un des grands dangers de la religion, que cette influence de la nation juive qui reste toujours hostile, même lorsqu'elle a perdu presque tout sentiment religieux. Elle croit à peine à son Dieu, elle ne croit plus à son Messie, et, cependant, de l'apostasie de ses pères, elle garde la haine de Jésus-Christ et du nom chrétien. Qu'un changement, une conversion, un retour de la nation juive, vienne à se produire, et un grand obstacle disparaîtrait ; et nous pourrions concevoir l'espérance d'une plus vaste propagation du christianisme, et du relèvement de l'Église dans l'univers.

Ajoutons que certains indices pourraient montrer qu'un tel retour n'est pas impossible ; qu'il pourrait se produire, je ne dirai pas prochainement, mais dans un avenir plus ou moins éloigné. Notre siècle a vu des conversions extraordinaires d'Israélites qui sont devenus des apôtres. Ici, auprès de nous, nous avons connu les **deux frères Ratisbonne**, l'un ramené par les moyens ordinaires, par les réflexions, la science, l'exemple des chrétiens ; l'autre miraculeusement terrassé et converti par la Sainte Vierge ; et ils avaient établi, dans notre voisinage, cette maison de Sion, destinée à devenir le centre d'un mouvement de conversion des Israélites. Nous avons aussi, non loin d'ici, au séminaire du Saint-Esprit, la fondation d'un Israélite, du **père Libermann**, fils d'un rabbin, élevé dans la haine du nom chrétien, qui, s'étant converti, est devenu prêtre, apôtre, fondateur de Congrégation, et a répandu ses missionnaires dans le monde entier. Ce sont les missionnaires qu'il a formés qui vont maintenant dans le centre de l'Afrique porter la religion chrétienne et en même temps la civilisation française. Nous apercevons donc quelques signes du retour des Israélites, et certainement ce serait une des plus grandes gloires de l'Église.

Dès lors, quelle doit être **notre attitude à l'égard de cette nation** qui a été ainsi maudite pour avoir apostasié et crucifié le Fils de Dieu ? Il faut sans doute leur **résister** quand ils nous oppriment ; nous devons nous **défendre contre toute puissance** qui est **contraire à la religion et à l'Église**, contre celle-là comme contre toute autre, plus que contre toute autre peut-être, parce qu'elle est la plus acharnée de toutes ; mais, tout en résistant et en se défendant contre ceux qui se montrent, par leur conduite, les ennemis de Dieu et de l'Église, tout en faisant ce qu'ont fait les apôtres qui ont résisté aux Juifs en face et constamment, nous devons nous garder de les haïr et de les mépriser. **N'oublions pas que les Israélites sont nos frères aînés dans le choix de Dieu** ; que Dieu les a choisis avant nous ; que c'est par eux qu'est venu le salut ; que c'est de leur nation qu'est sorti le Sauveur ; que c'est de leur nation que sont sortis les apôtres ; et que, si Dieu touchait leur cœur de manière à les convertir, ils seraient nos frères, et nos frères aînés. N'ayons donc aucune haine, aucun désir de venger nos injures par des voies illégitimes. Nous devons simplement résister là où nous trouvons des ennemis, et, en même temps, prier pour que Dieu accomplisse sa promesse en les ramenant à l'Église.

Et maintenant que nous avons considéré dans son ensemble cette conduite de Dieu à l'égard du peuple d'Israël, il est bon de nous rappeler une autre Parole de saint Paul. L'apôtre dit : « Toutes ces choses arrivaient en figure aux Israélites (8) ». Non pas, sans doute, qu'elles ne soient arrivées réellement : leur histoire est véridique, elle est contrôlée par d'autres histoires ; mais enfin, tout en étant une histoire réelle, elle est en même temps une figure. La conduite de Dieu envers le peuple d'Israël était le type, la figure et l'image de sa conduite envers nous. **Et nous pouvons le dire également, la conduite du peuple d'Israël à l'égard de Dieu est bien souvent l'image de la nôtre.** On a reproché au peuple d'Israël d'avoir souvent abandonné le culte du vrai Dieu pour adorer les idoles et pour suivre ses passions. Nous aussi, nous sommes idolâtres ; **nous aussi, nous sacrifions sur l'autel de nos convoitises** ; nous aussi, nous quittons Dieu pour nous donner tout entier à ce que Dieu déteste, aux ennemis de Dieu. Nous revenons ensuite à Dieu comme l'ont fait les Israélites, et puis nous retournons à nos idoles. **L'histoire des continuelles rechutes du peuple d'Israël, n'est-ce pas l'histoire anticipée des continuelles rechutes des chrétiens ?** Après la captivité, Israël, devenu observateur rigide de la loi, a été fortement blâmé pour son hypocrisie et son orgueil ; pour ne s'être montré soucieux que d'une justice extérieure, que d'une vertu plâtrée ; pour le mépris qu'il témoignait aux étrangers et que les Pharisiens ressentaient pour tous les pécheurs. Ces vices ont-ils disparu de la nation chrétienne ? N'y a-t-il point parmi nous des gens qui, fiers d'une conduite extérieurement bonne, méprisent ceux qui tombent, et se glorifient devant Dieu de leurs efforts ? N'y en a-t-il pas, et en grand nombre, qui cachent dans le fond de leur conscience bien des misères, bien des hontes, et sont les premiers à jeter la pierre à ceux qui ont été moins habiles à cacher leurs fautes ? N'y en a-t-il pas qui, fiers d'une certaine énergie naturelle, blâment hautement ceux qui n'en ont pas été doués, ceux aussi qui ont été favorisés de moins de grâces ? Ah ! **Le pharisaïsme des Juifs se retrouve aussi chez les chrétiens !** En tout cas, nous avons tous besoin de la miséricorde et de la patience de Dieu ; et s'il a fallu que Dieu eût une patience et une miséricorde infatigables pour supporter, durant tant de siècles, les révoltes et les vices du peuple d'Israël, notre conscience doit nous dire que, pour nous avoir supportés depuis notre baptême jusqu'à aujourd'hui, il n'a point fallu à Dieu une patience et une miséricorde moindres. Cela est d'autant plus vrai que nous avons reçu beaucoup plus qu'Israël. Les Juifs ne connaissaient pas l'Évangile. Et nous qui avons été éclairés par cette lumière ; qui, par le baptême, avons été honorés de l'adoption divine ; à qui l'Eucharistie rend Dieu présent dans nos âmes, que nous sommes loin de l'idéal chrétien qui nous est proposé ; et qu'il faut à Dieu de patience

pour nous supporter ! Nous pouvons dire comme le prophète : « C'est grâce à la miséricorde du Seigneur que nous n'avons pas été détruits (9) ». Comptons sur cette miséricorde et non sur nos mérites et sur nos efforts ; comptons, pour être sauvés, sur la patience et la bonté divine, et n'oublions pas que Dieu a mis deux conditions à l'exercice de sa miséricorde. La première, c'est que nous nous humiliions devant lui, que **nous reconnaissons nos fautes**, que **nous implorions le pardon divin** ; que nous attendions le salut des mérites de Jésus-Christ et non seulement de nos propres efforts. La seconde condition, c'est que, pour obtenir miséricorde, **nous soyons nous-mêmes miséricordieux envers nos frères**. Telle est la condition rigoureuse que Notre-Seigneur a posée ; il a dit qu'il pardonnerait à ceux qui pardonnent.

(1) Jonas, IV, 2.

(2) Matth. IV, 10 ; Luc, IV, 8.

(3) Disciples de Marcion qui, originaire du Pont, enseigna à Rome vers le temps d'Hadrien (117-138). « Marcion était l'auteur d'un traité intitulé : Ἀντιθέσεις, savoir de l'antagonisme inconciliable de l'Ancien et du Nouveau Testament. » (Mgr Battifol, *Anciennes littératures chrétiennes*, I, *La littérature grecque*, p. 81.)

(4) Exod., XXXII, 9; XXXIII, 3; Deuter., IX, 13.

(5) Matth., XXIII, 37-39.

(6) Act. Ap., II, 22 et seq.

(7) Rom., XI, 11-29.

(8) 1 Cor., X, 11.

(9) Jérem., *Lament.* III, 22.

HUITIÈME CONFÉRENCE

Les figures messianiques

Mes frères, nous avons étudié les prophéties proprement dites. Vous vous rappelez les résultats auxquels nous sommes parvenus : nous avons reconnu qu'il y a un lien entre l'Ancien et le Nouveau Testament, et que les grands faits de l'histoire religieuse de l'humanité, qui ont commencé avec l'ère chrétienne et la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sont annoncés, d'une manière très claire, dans leurs grands traits d'abord et aussi dans un certain nombre de leurs circonstances particulières.

Nous avons, aujourd'hui, à entreprendre une autre série d'études ; nous avons à parler des types, des figures du Messie et de l'Église, que l'on trouve dans l'Ancien Testament ; cette étude est jointe, dans les livres de l'Apologétique chrétienne, à celle des prophéties proprement dites : c'est le grand enseignement de la tradition. L'origine de cet enseignement est aussi ancienne que l'Église ; c'est saint Paul qui, dans plusieurs épîtres, dans ses épîtres aux Galates et aux Hébreux, a exposé l'interprétation figurative des faits de l'Ancien Testament et des rites de la loi de Moïse. Il a même énoncé, dans sa première épître aux Corinthiens, une proposition générale en disant : toutes ces choses arrivaient en figure aux anciens patriarches (1), c'était la figure de ce qui devait arriver dans les temps les plus récents. Cette pensée de saint Paul a été acceptée par ses contemporains. Le langage interprétatif, figuratif et allégorique, l'application par analogie au christianisme, des faits de l'Ancien Testament, a été un argument qui fut employé avec succès, ce qui prouve que cette pensée régnait parmi les Juifs de cette époque. Cette pensée de la tradition chrétienne fait partie de l'enseignement ordinaire. Cependant, je dois dire que nous ne devons point nous attendre à trouver dans l'étude des figures de l'Ancien Testament la même clarté et la même force démonstrative que nous avons trouvées dans les prophéties. Les prophéties, ce sont des paroles qui annonçaient un événement qui devait venir et qui, quelquefois même, en fixent l'époque. Les figures, ce sont des signes, ce sont des symboles qui n'ont, avec l'événement qu'ils doivent représenter, d'autre rapport que la ressemblance. Or, cette ressemblance peut provenir de différentes causes, comme le même fait peut ressembler à beaucoup d'autres ; il n'est donc pas possible de faire, à l'égard de ces symboles, ce que nous avons fait à l'égard des prophéties, c'est-à-dire qu'après avoir constaté l'accord des traits contenus dans les événements passés avec les événements futurs, de démontrer que cet accord ne peut être que surnaturel, et ne peut venir que de la prescience divine en général. Cela est impossible, si ce n'est peut-être pour quelques figures ; néanmoins, on ne doit pas négliger cet argument. En effet, il résulte de ce que nous avons déjà établi, que l'Ancien Testament et la religion juive ne sont pas seulement l'antécédent historique du christianisme et du Nouveau Testament, mais qu'ils en sont l'antécédent légitime, logique, naturel ; que le Nouveau Testament sort de l'Ancien comme sa véritable interprétation ; que le vrai sens des prophéties est celui que les chrétiens ont adopté par opposition au sens grossier et matériel des Juifs ; que les Juifs, en repoussant l'économie chrétienne, sont sortis de la voie normale, du développement régulier de leurs traditions. Si donc, le Nouveau Testament est la conséquence naturelle et légitime de l'Ancien, il est donc naturel qu'il y ait, dans l'Ancien, quelque image, quelque signe précurseur. De même que dans le germe d'une plante on voit

des traits qui indiquent les branches et les feuilles qui paraîtront plus tard, ainsi l'on comprend qu'il y a quelque raison de supposer que, dans cet Ancien Testament, se trouvent des symboles de l'avenir. De plus, cette histoire du peuple israélite est complètement **mystérieuse** ; Israël est un peuple tout à fait **étrange**, étrange par son caractère, avec ces traits persistants **d'ambition**, de tendance à la **domination** sur le monde, avec cette persistance dans **la haine** qu'il a inspirée autour de lui et que l'on retrouve à toutes les époques. Israël étonne aussi par cette religion qui contient une idée de Dieu, si élevée, si grande, jointe souvent à **une pratique terrestre, basse, qui écrase l'homme et qui l'opprime**. Au milieu de cela apparaissent les élans des prophètes qui préparent l'Évangile. Il y a là, tout un mystère ; or, **l'interprétation figurative de l'Ancien Testament est comme la clef de ce mystère** ; donnée par la tradition chrétienne, elle mérite donc d'être examinée avec attention ; et je vais vous l'exposer telle que la tradition nous la présente, sauf à en tirer plus tard les conséquences.

Le premier trait de l'Ancien Testament dans lequel se révèle, sous la forme de figure, d'analogie, la préparation et comme l'image anticipée du christianisme et de l'Église, **c'est l'antique récit de la chute de l'humanité**. Là, nous voyons Adam, le premier homme, Eve, la première femme, le tentateur, la tentation, l'arbre sur lequel se trouve le fruit qui doit être l'occasion de la chute, **l'arbre de la science du bien et du mal**, et, à côté de cet arbre, **l'arbre de vie**, dans le paradis. Cet antique récit au début de la Genèse est aussi un antique souvenir des traditions des peuples. On en voit des représentations sur d'antiques monuments de la Chaldée : **l'arbre, la femme, le serpent** se retrouvent dans un grand nombre de monuments les plus anciens. Cela prouve que cette manière de représenter l'origine de l'humanité repose sur une très antique tradition ; tradition plus ou moins allégorique, quant à l'extérieur, cela est possible, puisque Origène l'a dit, mais tradition qui remonte extrêmement haut. La tradition chrétienne a appliqué à l'Évangile tout cet antique récit par une sorte de figuration mais de figuration par opposition sous certains rapports. Adam, le premier homme, est la figure de Jésus-Christ, le nouvel Adam par excellence, le chef, le fondateur de l'Église, de la société des fidèles, de la véritable humanité. Jésus-Christ, nous dit saint Paul, est le nouvel Adam. Marie est la nouvelle Eve. Ainsi, tous les Pères de l'Église parlent de cette opposition entre Eve et Marie, et c'est même le point de départ, pour ainsi dire, le plus solide du développement du culte de la sainte Vierge, que l'opposition constante établie par les Pères entre Marie et Eve, **entre l'obéissance de Marie et la révolte d'Eve**. L'entretien d'Eve avec le serpent est opposé à l'entretien de la Sainte Vierge avec l'ange Gabriel ; l'obéissance d'un côté, la révolte de l'autre. La tentation elle-même, sous un autre rapport, est en relation avec le récit de l'Évangile qui nous raconte la tentation de Notre-Seigneur. On voit de chaque côté, pour ainsi dire, presque **l'appel aux mêmes sentiments du cœur humain**, à **l'ambition**, à **l'orgueil**, à la **curiosité** ; **d'une part, la chute, d'autre part, la résistance**. Enfin, l'arbre de la science du bien et du mal a été interprété comme étant le **symbole de la croix** de Notre-Seigneur, et, l'Église, dans la préface même de la Passion, dit : « Ô Dieu, qui avez attaché le salut du genre humain à l'arbre de la croix, **afin que la vie sortit d'où la mort était venue**. » Sous un autre rapport, on peut aussi interpréter l'arbre de vie comme une image de la croix qui porte des fruits d'immortalité. C'est là une interprétation très antique ; certainement, entre cet antique récit de la Genèse et les faits de l'Évangile, il y a une corrélation singulière, étrange, mystérieuse, dont la tradition a tiré ses plus touchantes allégories. En descendant le cours des siècles, nous arrivons à un type bien plus frappant encore. Oh ! Cette fois, se trouve comme une révélation claire de l'avenir : c'est la **rencontre entre Abraham et Melchisédech**, le patriarche Abraham rencontre devant lui un prêtre du Très-Haut, un prêtre revêtu de la dignité royale, appelé roi de justice, roi de la paix, et offrant au Très-Haut le sacrifice du

pain et du vin. Là, se trouve, non seulement une image anticipée d'un sacrifice universel dans le monde entier, du sacrifice de l'Eucharistie, mais surtout, ce qui est plus frappant encore, l'idée d'un sacerdoce supérieur à toute la religion juive, puisque, comme le remarque saint Paul (2), Abraham était l'aïeul de Lévi, et les fils de Lévi ont, dans la personne de leur aïeul, été assujettis à la supériorité de Melchisédech ; et, en lui payant la dîme, ils ont reçu sa bénédiction ; c'est, du reste, ce que remarque le Psalmiste lorsque, parlant du Christ, il lui dit : Vous serez prêtre à jamais dans l'ordre de Melchisédech, indiquant un sacerdoce supérieur au sacerdoce lévitique **et, par conséquent, une religion supérieure à la religion juive**. On se demande comment un texte pareil a pu être inséré dans ces anciens documents de l'histoire d'Israël, si ce n'est par une claire volonté de Dieu annonçant longtemps à l'avance cette religion nouvelle qui devait régner dans le monde entier. Nous trouvons, en continuant, **Isaac, consentant à être immolé par Abraham ; c'est l'image du Christ se soumettant à la volonté de son Père**. Là, nous remarquons aussi un changement, une **substitution de victime**, un bouc mis à la place de la victime qui devait être immolée. Cette substitution que nous retrouvons dans d'autres passages de l'Ancien Testament, correspond à l'idée de rédemption, d'un châtement imposé au coupable et qui peut être subi par l'innocent.

Les grands personnages de l'histoire d'Israël, Moïse, Josué, David, Salomon, sont aussi considérés comme des figures du Messie, le premier, comme **prophète** ; le second, comme **libérateur** ; le troisième, comme **roi guerrier et conquérant** ; le quatrième, comme **roi pacifique**, roi d'un royaume de paix. Ici, sans doute, si nous ne considérons que ces personnages tels que l'histoire nous les présente, les relations avec le Christ ne nous paraîtront pas bien frappantes. Nous devons expliquer dans un sens spirituel leur rôle dans l'histoire d'Israël qui les rapproche du rôle du Messie, prédit par les prophètes. Il est certain que c'est d'après ces grandes figures de l'histoire d'Israël que se sont formés, dans la pensée des Israélites, la figure, le type du Messie futur.

Le Nouveau Testament indique encore deux figures, et deux figures qui nous paraissent très étranges par rapport à Notre-Seigneur. Le **serpent d'airain** que Moïse a fait élever dans le désert, serpent qui devait guérir ceux qui le regardaient des morsures des serpents venimeux, est comparé avec **la croix** sur laquelle le Christ a été élevé (3). Je crois que si cette comparaison ne se trouvait point dans le Nouveau Testament et sur les lèvres mêmes de Notre-Seigneur, nous n'aurions pas eu la pensée de la faire. On a essayé de l'expliquer en disant que Notre-Seigneur avait l'apparence du péché sans en avoir la réalité, de même que le serpent d'airain avait la forme des serpents venimeux sans en avoir le venin. Il y a encore le fait **du prophète Jonas**, passant trois jours dans le ventre d'un poisson, que Notre-Seigneur a indiqué comme étant la figure, l'annonce de **sa résurrection** (4). Enfin, les prophètes eux-mêmes, et surtout Jérémie, qui ont été **persécutés**, ont été considérés aussi comme des figures du Messie. **Tel est l'ensemble des figures principales qui se rapportent directement au Christ ; il en est d'autres qui se rapportent à l'Église, et celles-là sont plus frappantes encore**. Toute l'histoire du peuple d'Israël peut être considérée comme une représentation figurative de l'histoire de l'Église chrétienne. L'Église, comme le peuple d'Israël, est le peuple choisi par Dieu pour être son peuple, choisi par pure grâce sans avoir rien fait qui méritât une telle faveur ; ainsi en est-il du peuple chrétien choisi par Dieu, qui, par le baptême, a été séparé des autres peuples, et qui n'avait rien fait pour mériter cette grâce. **Le peuple d'Israël sort de la captivité d'Égypte, des ténèbres de l'Égypte, il passe à travers la Mer Rouge, traverse le désert, il lutte, il souffre, il tend vers une patrie, il est nourri par un aliment céleste, par la manne, figure de l'Eucharistie** ; tout cela représente l'histoire de l'Église. Ici, il me semble qu'il est préférable que je substitue à ma parole la parole du plus grand peut-être des orateurs

chrétiens, **la parole de Bossuet**, qui nous donne sur cette relation, entre l'Église et le peuple d'Israël, le tableau le plus frappant, le plus éloquent, et qui est aussi une de ses pages les plus éloquentes. Je vais donc lui laisser la parole.

« C'est sans doute un grand spectacle de voir l'Église chrétienne figurée dans les anciens Israélites ; de la voir, dis-je, sortie de l'Égypte et des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la terre promise à travers d'un désert, où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brûlants : nulle terre, nulle culture, nul fruit ; une sécheresse effroyable, nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel ; nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer par miracle du sein d'une roche ; toute la nature stérile pour elle, et aucun bien que par grâce. Mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit environnée d'ennemis ; ne marchant jamais qu'en bataille ; ne logeant que sous des tentes ; toujours prête à déloger et à combattre ; étrangère que rien n'attache, que rien ne contente, qui regarde tout en passant, sans vouloir jamais s'arrêter ; heureuse néanmoins dans cet état, tant à cause des consolations qu'elle reçoit durant le voyage qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course. Voilà l'image de l'Église pendant qu'elle voyage sur la terre.

Balaam la voit dans le désert : son ordre, sa discipline, ses douze tribus rangées sous leurs étendards ; Dieu, son chef invisible, au milieu d'elle ; Aaron, prince des prêtres, et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Église sous l'autorité de Moïse, souverain législateur et figure de Jésus-Christ... Quel spectacle, quelle assemblée, quelle beauté de l'Église !... Ainsi, de quelque côté que Balaam la considère ; il est hors de lui ; et, ravi en admiration, il s'écrie : Que vous êtes admirables sous vos tentes, enfants de Jacob ! Quel ordre dans votre camp ! Quelle merveilleuse beauté paraît dans ces pavillons si sagement arrangés ! Et si vous causez tant d'admiration sous vos tentes et dans votre marche, que sera-ce quand vous serez établis dans votre patrie (5) » !

À côté des figures historiques que nous venons d'exposer se trouve un autre ordre de figures peut-être plus frappantes, ce sont **les figures liturgiques et rituelles**, c'est l'ensemble de la **législation cérémonielle de Moïse** que j'ai eu l'occasion déjà d'étudier dans cette chaire, et que nous pouvons encore considérer au point de vue de ses rapports avec le Nouveau Testament. Le caractère, le **principal rite de cette législation, c'est le sacrifice**. Ainsi le sacrifice de ces victimes sanglantes, de ces agneaux, de ces bœufs que l'on immole en grand nombre le matin et le soir devant le Tabernacle. Le sacrifice n'est pas un rite qui soit propre et spécial au peuple israélite, c'est un **rite qui appartient à tous les peuples de l'antiquité**, mais ce rite qui se trouve sur la terre aux époques antiques et qui, chose étrange, a disparu presque entièrement, partout où non seulement l'Évangile a été prêché mais où l'Évangile exerce son influence même indirectement ; ce rite est très difficile à expliquer autrement que par une **tradition primitive** quelle qu'elle soit. On a cherché bien des explications, on a essayé d'y trouver l'imitation de certains phénomènes de la nature, ou bien on y a vu l'idée grossière qu'il fallait donner aux dieux leur nourriture, mais aucune de ces explications ne rend compte de l'universalité du sacrifice que l'on retrouve chez tous les peuples, et que l'on a considéré comme **l'acte suprême de la religion, comme un moyen d'obtenir le pardon des fautes et de rendre hommage au Créateur**. Pour nous, chrétiens, qui connaissons l'histoire, la véritable histoire de la religion, nous savons que le grand acte de cette histoire, c'est la mort de Notre-Seigneur, que c'est cette **victime sainte**, cette **victime divine**, cette **victime parfaite immolée** pour l'humanité entière, **qui efface les péchés de toutes les générations, qui expie à l'avance les péchés que commettront les générations futures** ; pour nous, qui connaissons ce grand **sacrifice de la croix**, il nous semble impossible de douter que cette économie, que ce rite du

sacrifice qui se trouve chez tous les peuples de l'antiquité, soit autre chose que le symbole universel annoncé à l'avance par Dieu lui-même de la victime du Calvaire. De toutes les explications que l'on peut donner de ce fait si étrange, si universel et qui soient suffisantes pour l'apologétique, celle que l'on trouve dans les ouvrages de M. Nicolas subsiste dans toute sa force (6). La seule explication possible d'un rite aussi universel, c'est l'idée de satisfaire la divinité, de se la rendre favorable, d'en obtenir le pardon des fautes par l'immolation d'un être vivant, quelquefois de l'être humain. L'explication la seule satisfaisante, c'est celle qui voit dans le sacrifice un rite établi par Dieu comme symbole, comme signe du sacrifice de la croix qui devait remplacer tous les sacrifices antérieurs par un sacrifice universel, conservé dans l'Église sous la forme mystique du **sacrifice eucharistique**. Mais les sacrifices de **l'ancienne loi**, les sacrifices lévitiques, présentent certains caractères particuliers. En premier lieu, dans ces sacrifices, on voit que **le sang de la victime jouait un rôle immense**. Quand le grand prêtre entrait dans le sanctuaire, il fallait qu'il y entrât en aspergeant le Propitiatoire avec le sang de la victime ; quand il devait consacrer les vases destinés pour le sacrifice, il fallait encore le sang de la victime ; le prêtre lui-même recevait sur sa main, sur son oreille, le sang des victimes ; **toute purification se faisait par le sang des victimes**. C'était encore comme une image, qui préparait les hommes à cette idée, que c'est par le sang de Notre-Seigneur que l'humanité entière est sauvée, que les péchés sont effacés. On y voit aussi l'idée de la substitution d'une victime à une autre. Dans le rite de la loi lévitique, on prend un passereau vivant, on le plonge dans le sang du passereau qui a été immolé et on le met en liberté : c'est un symbole de l'âme chrétienne délivrée par la mort du Sauveur. Cette idée de la mort du Seigneur, de sa Passion, de son sacrifice, se trouve partout et pénètre toute la série de ces rites de l'ancienne loi. Elle est surtout particulièrement frappante dans la cérémonie de l'Agneau pascal. Ici, la figuration de la nouvelle loi, la représentation de l'Évangile, et surtout de la Passion de Notre-Seigneur, devient absolument évidente. Ce rite de l'Agneau pascal qui devait être immolé chaque année, à la fête de Pâques, dans chaque famille israélite, était destiné, d'une part, à rappeler le passé et, d'autre part, à préparer l'avenir. Il rappelait le passé : c'était le souvenir de cette nuit célèbre dans laquelle les Israélites avaient échappé à la tyrannie des Égyptiens. Les Israélites devaient prendre un agneau sans tache, immoler cet agneau dans chaque famille, le manger debout, les reins ceints, comme prêts à partir ; et on devait marquer, du sang de cet Agneau, les portes des maisons, pour rappeler que les maisons marquées de ce sang avaient été épargnées par l'Ange exterminateur qui avait frappé les Égyptiens. Rien de plus évident que ces symboles. L'agneau, c'est le nom même du Messie, du Christ, comme il est l'image de sa douceur, de cette douceur qu'il a montrée dans sa Passion, et qu'Isaïe avait prédite ; c'est sous ce nom que **Jean-Baptiste**, le premier, l'a désigné à ses disciples en leur disant : **Voici l'Agneau qui enlève les péchés du monde** (7).

L'Agneau sans tache immolé représente le Sauveur. L'un des rites particuliers de l'immolation était celui-ci : **on ne devait briser aucun des os de l'agneau** ; l'Évangile rappelle ce qui arriva après la mort de Notre-Seigneur ; à la différence des autres crucifiés dont on brisait les os pour les achever, Notre-Seigneur fut respecté, de sorte que ses os ne furent point brisés (8). L'immolation de l'Agneau pascal est donc comme une prédication claire de la Passion de Notre-Seigneur.

Enfin, pour terminer ce qui concerne la série de ces cérémonies lévitiques qui sont comme une annonce de l'avenir, nous rappellerons avec saint Paul, ce **voile qui fermait le sanctuaire** (9). Ce voile qui séparait ainsi la divinité de l'humanité, qui était comme une sorte de **barrière**, de **restriction** apportée au culte, montrait clairement que le culte israélite n'était

qu'une religion préparatoire, une religion d'attente (quand Dieu se manifestait aux Juifs, il ne le faisait qu'avec réserve), et **qu'un jour viendrait où ce voile serait déchiré**.

En effet, nous savons par l'Évangile qu'au jour de la mort de Notre-Seigneur, le voile se déchira (10) et qu'à partir de ce moment, les fidèles purent s'approcher de Dieu. Dans la religion nouvelle, **Dieu vient sur l'autel ; il se présente sans voile à nos regards**, nous laissant approcher de son sanctuaire. Tout ce qui était fermé, tout ce qui était caché aux Israélites, est découvert devant nos yeux.

Que devons-nous maintenant penser, mes frères, de cette grande interprétation figurative de l'Ancien Testament ? Sur certains points, elle paraît absolument certaine, par l'effet même du rapport qui existe entre la figure et la réalité ; ces figures du Messie expriment certainement cette idée que Dieu a voulu préparer le christianisme. Sur beaucoup d'autres points, la relation est moins évidente, moins claire, mais ce n'est pas chacune de ces figures qu'il faut considérer, **c'est leur ensemble** ; et cet ensemble fournit la vraie explication de ce mystère de la religion juive, de cette religion à la fois si semblable à la religion chrétienne et, en même temps, si différente ; **si semblable** par l'idée de Dieu, par l'idée du Créateur, d'un Dieu juste et miséricordieux, si semblable par la morale des prophètes qui est la morale chrétienne ; mais si différente aussi par ces promesses terrestres auxquelles semble se borner l'espoir des Israélites, **si différente** surtout par ces cérémonies du Lévitique, par ce ritualisme qui semblait écraser l'homme sous une série de pratiques gênantes sans élever son âme vers le Créateur ; religion dont l'esprit semble si opposé à l'Évangile, qu'il a fallu pour ainsi dire en briser le moule pour établir la liberté de l'Évangile dans le monde. **Comment donc, accorder cette différence et cette ressemblance ? L'accord se fait par cette idée que nous donne la tradition, que l'Ancien Testament était comme la figure du Nouveau, qu'il contenait en lui-même, sous une forme cachée et symbolique, ce qui devait se réaliser et se manifester dans le Nouveau Testament.** C'est la seule explication raisonnable, la seule manière de comprendre le peuple juif. Son histoire et sa religion sont des symboles ; tous ces prêtres israélites offrant leurs sacrifices chaque jour, suivant avec la plus grande exactitude la loi de Moïse, accomplissaient une œuvre qu'ils ne comprenaient pas ; ils croyaient ne faire que des cérémonies extérieures, et, entre leurs mains, ils contenaient, ils portaient, sous une forme symbolique, tout l'Évangile et toute la vie du Christ. Les prophètes avaient toujours soin de rappeler aux Israélites que ces cérémonies lévitiques n'étaient point efficaces par elles-mêmes, que Dieu ne se plaisait point à ces holocaustes qui, cependant, avaient été ordonnés par Moïse. **Comment accorder ces choses : le même sacrifice qui était à la fois nécessaire, obligatoire, ordonné par Dieu, était, en même temps, considéré par les prophètes comme inutile et ne plaisant point à Dieu ?** C'est qu'il fallait voir dans les sacrifices, le fait extérieur qui n'était rien, qui n'était que la figure, la représentation, l'image du sacrifice du Christ ; et Dieu, en ordonnant ces sacrifices pensait d'avance au Christ, dont il préparait la venue par ces cérémonies qui étaient la figure de l'avenir. **Saint Jean Chrysostome**, parlant du sang de l'Agneau pascal, placé sur la porte des maisons des Israélites pour les sauver de l'Ange exterminateur, s'écrie : **Mais quoi ! Est-il possible que le sang d'un animal sans raison puisse délivrer du péché les âmes ?** Non, cela n'est pas possible ; mais ce sang était la figure, l'image du sang du Christ, et le saint docteur explique sa pensée par une comparaison : de même que l'homme qui vient se réfugier auprès de la statue des empereurs est sauvé, non pas à cause du vil métal mais à cause de celui dont la statue est l'image ; **ainsi, le signe figuratif, le sang de la victime n'avait de valeur que parce qu'il était la représentation du sang du Christ.** Vous voyez donc que toute cette économie de l'Ancien Testament est figurative ; c'est la seule explication qu'on puisse donner de tout cet ensemble de figures qui sont comme la

conséquence nécessaire de cette idée que Dieu, dans l'Ancien Testament, n'a fait que préparer le Nouveau. Et cependant, dans cette loi qui devait périr, dans cette religion imparfaite, dans ces cérémonies, figures et symboles condamnés à disparaître, il y avait un principe vivifiant ; **ce principe était la foi**. Saint Paul, après nous avoir expliqué toute cette harmonie des symboles, des figures qui, dans l'ancienne loi, représentaient la nouvelle, fait appel à **la foi des patriarches**. C'est par la foi au Messie, aux promesses divines, que les Juifs vivifiaient leur religion, leurs cérémonies ; c'est leur foi qui les a sauvés. Cette foi nous est nécessaire également. Sans doute, nous ne sommes plus à l'époque des sacrifices, des figures et des symboles ; nous connaissons les secrets de Dieu ; la religion que nous avons est supérieure à la religion juive ; la lumière brille sur nos têtes, le voile qui était devant les yeux des Juifs a été enlevé. Nous connaissons la nature de Dieu d'une manière plus complète, nous connaissons ses desseins, nous savons la voie du salut ; tout cela est découvert devant nos yeux. Cependant ces réalités nouvelles et supérieures qui nous sont révélées ne sont point sans mélange d'obscurité. Au pur symbole a succédé le mystère ; là se mêlent beaucoup de lumière et beaucoup d'ombre ; **il faut encore la foi**. Il faut encore **la foi et aussi l'espérance** qu'avaient les Israélites, car si nous avons vu assez, si nous connaissons la venue temporelle du Messie, si nous sommes éclairés par son enseignement, si nous possédons ses sacrements, différents de ceux des Juifs, qui contiennent réellement la grâce qu'ils signifient, cependant tout ne nous est pas dévoilé. Un jour nous sera manifestée, dans toute sa clarté, la grandeur, la majesté du Seigneur. Nous attendons le jour où tous les voiles tomberont et où chacun, où l'humanité toute entière verra. En attendant, pour fortifier **notre foi et notre espérance**, nous pouvons dire que **le passé nous garantit l'avenir**. Le Dieu qui a fait sortir le Nouveau Testament de l'Ancien, **l'alliance du Calvaire de l'alliance du Sinaï**, le Dieu qui a fait sortir des symboles établis par lui-même les beautés, les clartés de l'Évangile, ce Dieu est le même ; il n'a pas le bras raccourci. À notre demi-obscurité, à notre lumière mêlée d'ombre, il fera succéder la pleine lumière du ciel. Conservons donc cette foi qui nous est commune avec les anciens patriarches ; comme eux, attendons le jour où Dieu se manifestera pleinement, où la foi se perdra dans les clartés du ciel, où l'espérance s'évanouira dans les joies de la possession, où il ne subsistera plus, dit saint Paul, **qu'une seule vertu**, la plus grande de toutes (11), celle qui est leur reine, **celle qui unit les hommes à Dieu et les hommes entre eux, la charité qui nous a consolé sur la terre, et qui, dans le ciel, nous fera triompher**.

(1) 1 Cor., X, 11.

(2) Hebr., cap. VII.

(3) Joan., III, 14.

(4) Luc., XI, 30.

(5) Sermon sur l'unité de l'Eglise. Exorde.

(6) *Études philosophiques sur le christianisme*.

(7) Joan., I, 29.

(8) Joan., XIX, 33.

(9) Hebr., VI, 19-20.

(10) Mat., XXVII, 51.

(11) I Cor., XIII, 13.